BATAILLES & BLINDÉS
HORS SÉRIE
N°12

BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS +35 & PLANS

ISSN 1950-8751

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

WEHRMACHT CONTRE ARMÉE ROUGE

BARBAROSSA

LA PLUS GRANDE CAMPAGNE MILITAIRE DE TOUS LES TEMPS

TOME 2

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

Batailles & Blindés
Histoire de la guerre mécanisée et des engins militaires

Bimestriel
Format 21 / 29.7
84 pages couleurs
6.90 €
35 numéros publiés, 12 hors-séries

Ligne de Front
Guerres mondiales
Histoire des conflits du XXe siècle

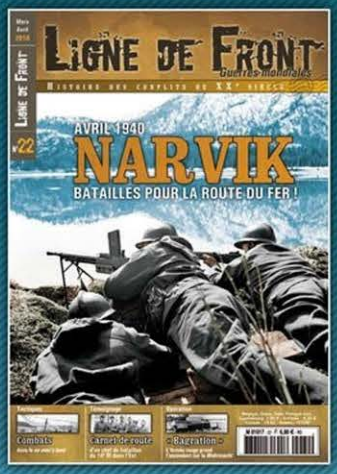
Bimestriel
Format 21 / 29.7
84 pages couleurs
6.90 €
22 numéros publiés, 9 hors-séries

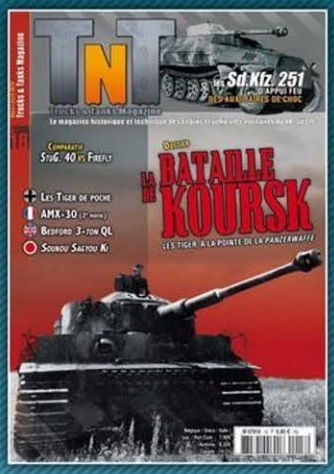
Trucks & Tanks
Le magazine historique et technique
des engins et véhicules militaires du XXe siècle

Bimestriel
Format 21 / 29.7
84 pages couleurs
6.90 €
18 numéros publiés, 4 hors-séries

Aérojournal
Histoire de la guerre aérienne

Bimestriel
Format 21 / 29.7
84 pages couleurs
6.90 €
14 numéros publiés, 5 hors-séries





HISTOIRE(S) DE LA DERNIÈRE GUERRE

[1939-45, AU JOUR LE JOUR, 70 ANS APRÈS !]

Bimestriel - Format 21 / 29.7
100 pages couleurs - 6.90 €
4 numéros publiés

Renseignements : Caraktère - 3120, route d'Avignon - 13090 Aix-en-Provence - France - Tél : +33 (0)4 42 21 06 76
www.caraktere.com

SOMMAIRE

BARBAROSSA

LA PLUS GRANDE CAMPAGNE MILITAIRE DE TOUS LES TEMPS TOME 2

Par Nicolas Bernard

Batailles & Blindés hors-série n°12
Avril - Mai 2010

ISSN : 1950-8751

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence - France
SARL au capital de 1 000 euros
RCS de Marseille 422 047 118

www.caraktere.com

Rédaction : 04 42 21 06 76
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 04 42 21 13 39
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef : Y. Kadari
Rédacteur en chef adjoint : Y. Mahé
Secrétaires de rédaction : C. Valence - B. Wattelier
Direction artistique : A.Gola
Infographie : A. Giancaterina - M. Mioduszewska - B. Drenec

Conseiller à la rédaction : H. Cance

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

CHAPITRE 1 P.4
UNE GUERRE D'EXTERMINATION !

ANNEXE 1 P.30
L'ARMÉE SOVIÉTIQUE OU LA CRISE DE CROISSANCE

CHAPITRE 2 P.50
LE SIÈGE DE LENINGRAD TENIR OU MOURIR

CHAPITRE 3 P.76
DE KIEV À ROSTOV LA GRANDE CHEVAUCHÉE

CHAPITRE 4 P.96
TYPHON SUR MOSCOU !

UNE GUERRE D'EXTERMINATION

Aux yeux des nazis, la guerre est une continuité de la « biologie raciale » par d'autres moyens. La conquête de l'Union soviétique par la *Wehrmacht* est en effet une véritable *Vernichtungskrieg*, une « guerre d'extermination », censée aboutir à l'instauration d'un empire national-socialiste dominant des masses de nouveaux esclaves. Les Juifs n'ont évidemment pas leur place dans un tel « paradis » et, dès le début des hostilités, ils sont systématiquement éliminés.

L'opération « Barbarossa » n'est pas une guerre comme les autres. À la conquête de l'espace vital allemand s'ajoutent l'anéantissement de tout un système politique – le « judéo-bolchevisme » – et la réduction des « Slaves » en esclavage, le tout au service d'un rêve fou et inhumain : l'édification d'un « Ordre nouveau à l'Est ».

FANTASMES COLONIAUX

Le *Führer* l'a en effet proclamé : « *Je ferai des territoires conquis un Eden.* » L'avenir de la Russie consiste ainsi à devenir un ensemble de colonies allemandes : « *Le désert russe, nous le peuplerons. Les immenses espaces du Front de l'Est seront les plus grands champs de bataille de l'Histoire. Nous donnerons à ce pays un passé. Nous extirperons ce qui en fait une steppe asiatique et nous l'européaniserons. Dans cette intention, nous avons projeté la construction de routes qui mèneront au point le plus méridional de la Crimée et du Caucase. Ces routes seront reliées sur la totalité de leur parcours à des villes et villages allemands, et autour de ces endroits nos colons s'installeront.* » À cet effet, la carte de l'empire des Soviets est entièrement redessinée par Hitler et ses adjoints. Au nord, le *Reich* annexera les États Baltes, l'ancienne partie autrichienne de la Galicie, la péninsule de Kola. En redescendant vers le sud, l'Allemagne fera main basse sur la Biélorussie, l'Ukraine, la Crimée (future « Riviera » allemande), le Caucase, la région de la Volga. La Russie d'Europe sera également occupée, même si Hitler se montre parfois vague quant à la délimitation de la frontière, le plus souvent fixée à l'Oural, où s'édifierait un « mur oriental », une ligne de défense faite de paysans soldats : « *Le combat permanent aux frontières de l'Est produira une souche robuste qui nous évitera de sombrer dans la mollesse d'un système étatique assis exclusivement sur l'Europe* », s'explique le dictateur, le 25 septembre 1941. À ses yeux, pour parer à tout risque de révolte des esclaves, les colons allemands seront des hommes résolus et armés, des paysans à qui l'État offrira une ferme équipée, des « surhommes » vivant dans de beaux villages, à l'écart des peuplades slaves, ou de ce qu'il en restera…

La conquête de l'espace vital, outre de purifier l'âme allemande, est censée assurer au *Reich* l'autosuffisance énergétique et alimentaire : « *L'Europe assiéra son hégémonie dans le monde par l'occupation de l'espace russe. Cela fait de l'Europe l'endroit au monde le mieux armé contre le blocus.* » L'annexion de la péninsule de Kola apporte aux nazis ses gisements de nickel, celle de l'Ukraine son blé, celle du Caucase son pétrole. Ainsi Hitler vante-t-il les bienfaits de l'autarcie, au sein d'un espace économique européen sous le joug allemand : « *Nous n'avons plus besoin de rechercher un marché actif en Extrême-Orient. Voici notre marché.*

◀ Page de gauche :
Juin 1941. Sous les yeux impassibles d'un policier allemand de l'*Ordnungspolizei*, dont la tâche à l'Est s'apparente bien souvent à celle des sinistres *SS-Einstazgruppen*, des civils ukrainiens, aveuglés par leur antisémitisme décuplé par les rumeurs propagées de collusion entre les Juifs et les autorités soviétiques, extraient un Israélite de la prison dans lequel des miliciens nationalistes l'ont provisoirement enfermé, pour le battre à mort sur la place publique. Bien souvent, notamment dans les Pays baltes, les premiers éléments de la *Wehrmacht* arrivant dans les grandes villes sont confrontés à ce genre de scènes : hommes, femmes et enfants juifs roués de coups de bâtons dans la rue jusqu'à ce que mort s'ensuive, ce bien avant que les SS n'investissent les lieux et ne reprennent à leur compte ces actions de liquidation. Conditionnés par huit ans de propagande antisémite nazie, beaucoup d'officiers de la *Heer* laissent faire. D'autres, horrifiés, n'hésitent pas à s'interposer pour faire cesser ces pogroms, tels ceux de la *295. Infanterie-Division* à Zolochiv, en juillet 1941.
Bundesarchiv
Bild 101I-186-0160-13

▲ Défilé de jeunes *Volksdeutschen*, devant le *Reichsführer-SS* Heinrich Himmler, photographié dans les Balkans. Les projets nazis quant à la défunte Union soviétique sont aussi nombreux que variés : outre une « Riviera » allemande établie sur les rives de la mer Noire et reliée aux grandes villes du *Reich* par des trains à grande vitesse, en cas de victoire sur Staline, il est aussi (et surtout) prévu une implacable colonisation des terres. Néerlandais, Flamands et *Volksdeutschen* (communautés allemandes établies un peu partout en Europe) se verraient ainsi offrir des lopins de terre et des ouvriers-esclaves slaves pour les exploiter. Le reste de la population soviétique serait alors exterminé (en la privant de nourriture) ou bien repoussé au-delà de l'Oural... L'espace vital tant désiré par Hitler et ses séides serait protégé face aux « hordes » de l'Est par une ligne fortifiée garnie de troupes (une cinquantaine de divisions environ) et des colons armés.
Bundesarchiv
Bild 146-1978-117-14A

Il nous suffit de le mettre en sécurité. Nous livrerons des produits de coton, des casseroles, tous les articles simples propres à satisfaire la demande de biens de consommation. Nous pourrons produire tout ce qui peut être commercialisé ici et en quantité nécessaire. Je vois là de grandes possibilités pour édifier un Reich fort, une véritable puissance mondiale. [...] *Au cours des prochains siècles, nous allons avoir un champ d'activité sans égal.* »

Ces perspectives poussent Heinrich Himmler, en sa qualité de responsable du *Reichskommissariat für die Festigung Deutschen Volkstums* (Commissariat pour le renforcement de la Germanité, en abrégé *RKF*), à coucher sur le papier des projets de colonisation, laquelle implique des mesures de dépopulation : l'implantation des colons doit en effet s'accompagner de mesures de germanisation des populations autochtones et, dans l'éventualité où ces dernières resteraient « inassimilables », leur expulsion. De telles idées avaient déjà été formulées, avec un début de mise en pratique, en Pologne, par le redéploiement de communautés allemandes des pays étrangers (*Volksdeutsche*) sur ce territoire, dès la fin de 1939. Mais l'invasion de l'Union soviétique ouvre de plus grandes perspectives. En juillet 1941, Konrad Meyer, responsable de la planification au *RKF*, livre à Himmler une nouvelle version de ce que sera le *Generalplan Ost*, le « Plan général pour l'Est » : implantation de 4,5 millions d'Allemands pour la colonisation, germanisation, et expulsion de 31 millions de personnes (Polonais, Russes, Baltes) vers le « dépotoir » que sera ce qui reste de la Russie. Hitler s'inspirera peut-être de ce plan pour affirmer, en octobre 1941, que quatre millions d'Allemands iraient s'installer à l'Est dans les 10 ans, et au moins dix millions en 20 ans. Les colons ne doivent pas uniquement provenir du *Reich* : il est prévu d'y expédier également des Scandinaves, des Flamands, des Hollandais, réputés racialement germaniques.

Les organismes allemands vont aussi se consacrer à la détermination des populations assimilables. Là où le *RKF* songeait à expulser ou supprimer 31 millions de personnes, Erhard Wetzel, en charge des problèmes raciaux au sein de l'administration allemande des territoires orientaux occupés, recommandait pour sa part d'augmenter ce chiffre à une cinquantaine de millions d'individus. Ainsi, dès 1941, les experts du *RuSHA* (*Rasse und Siedlungshauptamt*), l'office central de la race et du peuplement, passeront « au crible » les habitants des zones envahies par la *Wehrmacht* pour y opérer une sélection des éléments les plus favorables à la germanisation, de sorte que la version finale du *Generalplan Ost*, datée de mai 1942,

▶ Rudolf Hess, Heinrich Himmler, Philipp Bouhler, Fritz Todt, Reinhard Heydrich, Konrad Meyer... ou les têtes pensantes et/ou commanditaires du *Generalplan Ost*.
Bundesarchiv
Bild 183-B01718

prévoira l'évacuation ou la mise à mort de 80 à 84 % de la population polonaise, 64 % de la population ukrainienne, 75 % de la population biélorusse. La zone de Leningrad, peuplée de plus de trois millions d'habitants, ne devra notamment comprendre que 200 000 personnes.

Parmi les « inassimilables », les Juifs soviétiques, comme on le verra, ne poseront guère de problèmes aux statisticiens nazis, étant exterminés par les *Einsatzgruppen*. Il semble que les Allemands aient également conçu, avant l'invasion, un projet de déportation de l'ensemble des Juifs d'Europe aux confins de la Russie vaincue. Assurément, la réussite de l'opération « Barbarossa » aurait engendré en ex-URSS un délirant remodelage « racial », d'une ampleur sans précédent. Encore faut-il, pour ce faire, vaincre l'Armée rouge, et mettre le pays occupé en coupe réglée.

UN PAYS MORCELÉ

L'instauration de « l'Ordre nouveau » suppose, en tout premier lieu, de déterminer les modalités de l'administration des territoires occupés. Est d'abord fixée la zone de compétence de la *Wehrmacht*, par une directive de l'*Oberkommando der Wehrmacht* du 13 mars 1941 : « *La zone d'opérations créée par l'avance de l'armée au-delà des frontières du Reich et des États limitrophes devra être d'une profondeur aussi limitée que possible.* [...] *Dès que la zone d'opérations aura atteint une profondeur suffisante, elle sera close sur l'arrière. Le secteur nouvellement occupé à l'arrière de la zone d'opérations sera doté de sa propre administration politique.* » Les « directives spéciales » du 31 mars, autrement plus complètes, prévoient que « *l'administration et l'exploitation systématique des territoires conquis ne peuvent poser un problème qu'à une étape ultérieure. Ce n'est pas là la tâche de l'Armée* ». Cette décision tranche ainsi avec la politique d'occupation en Europe occidentale et en Yougoslavie, supervisée par la *Wehrmacht*, même si, en pratique, le sort des armes aboutira à confier une large part des zones conquises aux militaires allemands. La zone d'occupation devra donc être divisée en plusieurs surfaces de 80 000 à 200 000 km², chacune dirigée par un *Befehlshaber der rückwärtigen Heeresgebiete* (« commandant des zones militaires de l'arrière », en abrégé : *Berück*) ayant à sa disposition, en moyenne, un effectif théorique de deux ou trois « divisions de sécurité » (*Sicherungsdivisionen*), et en pratique, le plus souvent, 7 000 soldats et 20 000 auxiliaires étrangers, parfois rebaptisés, dans l'imaginaire colonial, *Askaris*, de même que les supplétifs noirs des troupes de Guillaume II en Afrique.

◀ Les hiérarques du *Generalplan Ost* en pleine réunion de travail ; au programme : déportations, exterminations et meurtres de masse, famines et spoliations, pillages, colonisation, etc. La population soviétique, y compris les minorités luttant pour leur indépendance face au pouvoir moscovite, est exclusivement et uniquement perçue comme un réservoir de sous-hommes slaves – à l'esprit pollué par le « judéo-bolchevisme » – qui devront être employés pour le bien et au seul bénéfice du *Reich* hitlérien, ce sans aucune considération pour leur vie...
Bundesarchiv
R 49 Bild-0023

▼ Au pied d'une statue de Lénine ou de Staline symboliquement décapitée, le servant allemand d'une MG-34 regarde passer devant lui un groupe de prisonniers soviétiques. Avec les grandes batailles d'encerclement de l'été puis de l'automne 1941, leur nombre ne cessera de s'accroître, alors même que presque rien n'aura été prévu par les nazis pour les prendre en charge ; il résultera de cette situation (voulue par les chefs du *Reich*) un taux de mortalité très élevé parmi ces malheureux.
Droits Réservés

▶ Accompagnés d'un aéropage d'officiers *SS* et de la *Polizei*, Erich Koch (à la gauche de Rosenberg) et Alfred Rosenberg (au centre), théoricien aussi « fumeux » qu'halluciné du nazisme, visitent Kiev. Koch est quant à lui le parfait prototype du nazi ambitieux et dénué de scrupules. Il fera ainsi régner une effroyable terreur sur l'Ukraine dont il sera *Reichskommissar*, au point que la population locale qui, en 1941, accueille les Allemands en libérateurs, le surnommera bien vite « notre second Staline ». Lorsque l'on connaît la haine vouée au dictateur soviétique par les Ukrainiens, ce surnom en dit long sur Koch et sa politique d'occupation... Bundesarchiv Bild 146-1969-067-01

En arrière, place à l'administration politique, celle du parti nazi, sous la forme d'un *Reichsministerium für die besetzten Ostgebiete*, « ministère pour les Territoires occupés de l'Est », en abrégé *Ostministerium*. Les zones conquises sont divisées en plusieurs *Reichskommissariate* dépendant de ce ministère : *Ostland* (pays Baltes et Biélorussie), *Ukraine*, *Kaukasus* et *Moskau*, mais seuls les deux premiers verront concrètement le jour. À la tête de ce système, Hitler a intronisé Alfred Rosenberg, idéologue nazi de la première heure. Ce théoricien fumeux, antisémite viscéral, qui voit dans la Révolution de 1917 « *la victoire des éléments mongoloïdes inconscients de l'organisme russe sur ses éléments nordiques et l'abolition de l'essence nordique hostile aux premiers* », est à première vue le candidat idéal pour un tel poste. Ayant grandi dans les pays Baltes, il a fui la Russie à la suite de la prise du pouvoir des communistes, et sa « connaissance » de l'Est peut s'avérer utile. Mieux encore, Rosenberg considère que le « judéo-bolchevisme » constitue un ennemi mortel, d'autant plus dangereux qu'il a réussi à s'emparer des masses slaves de la Russie. Or, a-t-il écrit dans son ouvrage doctrinal, *Le Mythe du XX^e Siècle*, « *l'Est est multiple d'un bout à l'autre* ». Il s'agit donc de jouer contre la Russie les séparatismes ukrainien et caucasien, et ses premiers projets, exposés à Hitler avant la campagne, consistent à pactiser avec les nationalistes locaux, de manière à organiser un cordon sanitaire d'États vassaux, en Ukraine notamment, pour tenir en joug la masse « grand russe ». « *Nous ne menons pas aujourd'hui une croisade pour libérer simplement les "pauvres Russes" du bolchevisme à tout jamais,* déclarera-t-il, *mais pour faire la politique mondiale de l'Allemagne et assurer la sécurité du* Reich *allemand.* » Cependant, Hitler et les autres organismes de l'État nazi, s'ils sont en accord avec cette dernière phrase, rejettent catégoriquement toute possibilité d'alliance avec les séparatistes ukrainiens et caucasiens.

Il est vrai que l'Allemagne a accueilli en son sein des émigrés nationalistes ukrainiens, employés par l'*Abwehr* aux fins d'infiltrer les lignes soviétiques, organiser des insurrections ou des sabotages. Mais ils sont divisés. Le Comité national ukrainien (*OUN*) s'est notamment scindé en plusieurs mouvements, dont les plus notables sont l'*OUN-M.*, d'Andrei Melnyk, partisan d'une entente résolue avec l'Allemagne (ses membres serviront dans le bataillon *Nachtigall* de l'*Abwehr*), et l'*OUN-B.*, du capitaine Stepan Bandera, plus indocile. Ce groupuscule, le 30 juin 1941, proclame à Lvov la naissance de « l'État d'Ukraine ». Tout en organisant des pogroms contre la communauté juive, ses militants s'en prennent à leurs rivaux de l'*OUN-M.* Ces initiatives ne cadrent pas avec les visées annexionnistes allemandes, et le *Sicherheitsdienst* (« service de la sécurité et de renseignements » de la *SS*), dès le 2 juillet 1941, procède à l'arrestation des « bandéristes », avant de démanteler, trois jours plus tard, l'éphémère « gouvernement ukrainien ». Le parti de Melnyk n'en sortira nullement vainqueur, car après avoir tenté d'essaimer dans les territoires conquis par la *Wehrmacht*, il fera lui aussi l'objet d'une action répressive avant la fin de l'année. Rosenberg, de ce point de vue, a donné le ton : « *Afin de garantir une reconstruction administrative sans désordre, il sera nécessaire de prendre toutes dispositions pour faire obstacle à l'activité des éléments irresponsables d'Ukraine occidentale dans le* Reichskommissariat, *et d'empêcher leurs représentants en provenance du* Generalgouvernement [de Pologne] *d'y pénétrer.* »

C'est pourtant ce même Rosenberg qui, parallèlement, s'attache à gagner la sympathie des peuples « libérés » : « *La pire des choses qui pourraient advenir du point de vue politique aura lieu si la population, en face des mesures d'exploitation économique que nous prendrons, en tirait la conclusion que le régime présent (c'est-à-dire le régime allemand) entraîne une pénurie plus grande que sous le bolchevisme.* » Mais il n'a pas les moyens d'imposer sa politique. Tout d'abord, l'homme manque de relief, au point que Goebbels le surnomme « *Monsieur Presque...* », parce que « *Rosenberg avait failli devenir architecte, savant, journaliste, homme politique, mais...*

il avait seulement failli ». Ensuite, ses prérogatives sont limitées. L'économie lui échappe, puisque confiée à l'Organisation du plan de quatre ans dirigée par Göring, de même que la sécurité, attribuée sans réserve aux *SS*. En effet, si chaque *Reichskommissar* se voit attacher un *Höherer SS und Polizeiführer* (*HSSPF*), un haut-chef de la police et des *SS*, qui lui est théoriquement subordonné, ce dernier n'a en pratique de compte à rendre qu'à Himmler. De surcroît, l'administration de Rosenberg est elle-même éclatée. Le siège de l'*Ostministerium* reste fixé à Berlin, accentuant sa dépendance à l'égard des autres organes. Cet excès de centralisation n'empêche nullement les *Reichskommissäre*, nantis d'une large autonomie, de prendre leurs ordres de Hitler, qui les a d'ailleurs nommés à ce poste. Ce sont tous des vétérans du Parti : Hinrich Lohse en *Ostland*, Wilhelm Kube dans le *Generalkommissariat Weissruthenien* (Ruthénie blanche ou Biélorussie), Erich Koch, « *notre second Staline* », homme impitoyable s'il en est, en Ukraine. Ce dernier peut se prévaloir de ses rapports d'amitié avec Martin Bormann, le tout-puissant chef de la Chancellerie du parti nazi, qu'il tutoie, et saura s'en servir pour se ménager une confortable indépendance vis-à-vis de son ministre de tutelle. Les multiples conflits de compétence opposant Rosenberg, les commissaires, les *SS*, engendreront ainsi un haut degré de complexité administrative, au point que l'*Ostministerium* se verra baptisé *Chaost-Ministerium*, « le ministère du chaos ». L'administration des territoires occupés sera peuplée de fonctionnaires arrivistes, peu au fait des réalités de l'Est, et qui hériteront du surnom de *Goldfasanen*, les « faisans dorés », d'après la couleur jaune-brun de leur uniforme… eux-mêmes issus des surplus du Front du travail ! Il serait toutefois inexact d'assimiler l'*Ostministerium* à un magma d'incompétence bureaucratique, dans la mesure où il contribuera efficacement aux tâches de sécurité des organes de répression nazis, et à l'exploitation économique des territoires conquis. Hitler avait surtout besoin d'un appareil de domination qui lui soit totalement inféodé, donc issu du parti national-socialiste, et qui complète les missions de Himmler, de l'armée et des administrations économiques, pour faire de la terreur le quotidien des Soviétiques.

EXPLOITATION ET FAMINE

« *Il n'y a qu'un devoir*, affirme en effet le *Führer. Germaniser ce pays par l'immigration d'Allemands et considérer les indigènes comme des Peaux-Rouges.* » La colonisation, qui vise la domination des terres russes par des colons allemands, implique ainsi l'asservissement des Slaves, ce qui exclut d'emblée, au grand dam de Rosenberg, toute perspective d'entente avec ces individus que Hitler classe tous dans la catégorie des *Untermenschen*, les « sous-hommes ». À ce titre, le satrape de l'Ukraine, Erich Koch, se fait l'écho du sentiment général en proclamant que « *nous sommes vraiment ici parmi les Nègres* ». Russes, Baltes, Ukrainiens ne sont rien d'autre que des autochtones dégénérés, corvéables à merci. « *Nous livrerons aux Ukrainiens des foulards, des chaînes de verre en guise de bijoux et tout ce qui plaît aux populations coloniales*, déclare Hitler à la mi-septembre 1941. *Nous autres, Allemands, et là réside l'essentiel, devons former une communauté fermée comme une forteresse. Le dernier des garçons d'écurie doit être supérieur à tous les autochtones.* »

▼ Prise en Ukraine, à l'orée de l'automne 1941, cette photo de propagande allemande montrant des femmes et leurs enfants ramassant des paniers entiers de graines ne doit pas faire illusion quant à la réalité de la politique allemande d'occupation, y compris sur le plan des rations alimentaires destinées aux civils. Les nazis ont en effet prévu de nourrir leur Armée sur le pays, sans prendre en considération les besoins des populations et encore moins ceux des prisonniers de guerre ! La famine qui en résultera alors débouchera sur la liquidation indirecte d'une partie d'une population dans tous les cas destinée à la mort ou bien à l'esclavage ! Archives Caraktère

▲ Un char de la *Panzergruppe* Guderian met en fuite un troupeau. Au fur et à mesure de la progression de la campagne sur l'*Ostfront*, ce genre de scènes se feront de plus en plus rares, car les cheptels seront confisqués par les Allemands pour nourrir la troupe. Archives Caraktère

▼ Dans toute l'Union soviétique, pour les prisonniers de guerre comme les civils, y compris les enfants, comme ici, c'est bien souvent l'humiliation et les mauvais traitements, ou bien la mort... Archives Caraktère

Dans cet esprit, une directive de Martin Bormann est traduite par un fonctionnaire de l'*Ostministerium* le 5 septembre 1942 : « *Les Slaves doivent travailler pour nous. Dans la mesure où nous n'avons pas besoin d'eux, ils peuvent mourir. La vaccination obligatoire et les services sanitaires allemands sont donc superflus. La fécondité des Slaves est indésirable. Plus ils useront de moyens contraceptifs ou plus ils pratiqueront l'avortement, mieux cela vaudra. L'instruction est dangereuse, il suffit qu'ils sachent compter jusqu'à cent. Tout au plus une formation, susceptible de nous procurer des manœuvres utilisables, est-elle admise. Tout intellectuel est un ennemi futur. La religion, nous la leur laisserons comme moyen de diversion. Quant à la subsistance, ils n'auront que le strict nécessaire. Nous sommes les maîtres, nous venons les premiers.* » Dans cette optique tyrannique, les planificateurs de la colonisation et de la dépopulation s'inquiètent de l'ampleur démographique des peuples slaves, au point de préconiser une politique de contrôle strict des naissances, qui permettrait, selon Erhard Wetzel, de l'*Ostministerium*, « *d'obtenir des succès considérables en ce qui concerne l'affaiblissement de la souche ethnique russe* ». Dans le même temps, Himmler stimule les recherches médicales en matière de stérilisation massive, effectuées sur des cobayes humains dans les camps de concentration. Les malades mentaux « slaves », les Juifs sont purement et simplement liquidés par les *Einsatzgruppen*. La faim, la malnutrition deviennent également des armes de gestion démographique et d'exploitation des ressources au profit du *Reich* et de la *Wehrmacht*, les Slaves n'étant, sur ce point, que quantité négligeable.

Pour Berlin, et en particulier pour Herbert Backe, secrétaire d'État chargé de l'alimentation, et membre du conseil général de l'Organisation du plan de quatre ans, l'alimentation du *Volk* passe en effet avant toute considération. Dressant en décembre 1940 un portrait alarmiste des difficultés alimentaires qu'aura à affronter l'Allemagne au cours de l'année suivante – compte tenu des déficits de la production nationale que ne parviennent pas à combler les réquisitions et les importations d'Europe continentale – Backe s'inquiète des conséquences du rationnement sur l'opinion publique. Avec le *General der Infanterie* Georg Thomas, chef du *Wehrwirtschafts- und Rüstungsamt* (office de l'économie de guerre et de l'armement de l'*Oberkommando der Wehrmacht*, en abrégé *Wi Rü Amt*), il milite, au cours des préparatifs de l'invasion, pour un pillage pur et simple des ressources agricoles soviétiques. Thomas, à qui Göring a confié la préparation de l'organisation économique des territoires occupés (*Wirtshaftsführungsstab Ost*, en abrégé *Wi Stab Ost*), est le premier à suggérer, le 13 février 1941, qu'une telle politique puisse impliquer une réduction de la consommation des populations locales. À ses yeux, « *le Russe est accoutumé à adapter ses besoins à de maigres récoltes* »...

Finalement, le 2 mai, une conférence au sommet des secrétaires d'État et experts civils et militaires chargés des affaires économiques et agricoles accouche de cette terrifiante conclusion : « *Premièrement, la guerre ne pourra être poursuivie que si la Russie fournit des vivres à toute la* Wehrmacht *durant la troisième année de guerre* [1941]. *Deuxièmement, des millions de personnes mourront certainement de faim si les vivres qui nous sont nécessaires sont extraits du pays.* » De fait, le 23 mai, le *Wi Stab Ost* énonce les directives devant entrer en vigueur à l'Est en matière alimentaire : « *Plusieurs dizaines de millions de personnes dans ces territoires (c'est-à-dire la ceinture forestière et les villes industrielles du*

nord) seront en excédent par rapport aux besoins et devront soit mourir soit émigrer en Sibérie. Toute tentative d'épargner la famine à la population en faisant appel aux excédents du pays des terres noires se ferait aux dépens du maintien de l'approvisionnement alimentaire de l'Europe. De telles tentatives paralyseraient la capacité de l'Allemagne – et celle de l'Europe – à survivre au blocus. » Ces considérations seront diffusées sous la forme d'un « dossier vert » (*grüne Mappe*), reproduit en mille exemplaires, le 16 juin 1941. Le même jour, Backe émet ses « douze commandements » à l'adresse des 12 000 chefs de districts agricoles qui vont s'établir dans les territoires bientôt occupés. L'avant-dernier d'entre eux précise : « *La pauvreté, la faim et la frugalité sont le lot des Russes depuis des siècles. Leurs estomacs sont élastiques – alors pas de pitié déplacée* » !

◀ Riga, capitale lettone, fin juillet 1941. Là comme en Ukraine, les troupes allemandes sont accueillies en libératrices de l'oppression soviétique. Outre quelques bouquets de fleurs et la présence réconfortante de jolies filles, les Allemands vont aussi trouver auprès des Baltes de fidèles alliés dans leur lutte contre le « judéo-bolchevisme ». Et nombreux seront les Lettons, les Lituaniens et les Estoniens à aider les soldats du *Reich* ou à se porter volontaires pour intégrer l'Armée allemande et la *Waffen-SS*. Pour ce qui concerne le cas de ces derniers, ils formeront même le dernier carré des défenseurs du bunker du *Führer* en avril 1945, aux côtés de quelques volontaires de la « Charlemagne » et d'autres unités !
Bundesarchiv
Bild 183-L19397

À cet effet, Backe et Thomas, agissant en partenariat, ont défini les zones géographiques soviétiques selon leur capacité productive. Une partie des pays Baltes, de même que la Biélorussie et la Russie, en tant que « zones boisées », sont considérées comme des « territoires déficitaires en blé », qui auront les premiers à souffrir de la famine. Un calcul aussi cynique et inhumain du secrétaire d'État et du général allemands ne pouvait que répondre aux vœux de Himmler, s'agissant de ses propres projets de sécurité et de remodelage racial. Le 12 juin 1941, au cours d'une réunion de dignitaires *SS*, le *Reichsführer* a en effet confié que 30 millions de Soviétiques devraient être exterminés, assertion relayée le mois suivant par l'un des responsables de la *Einsatzgruppe B*, Franz Six, devant les commandants de la *Heeresgruppe* « Mitte », le *modus operandi* consistant à les faire mourir de faim dans une « *bande de terre brûlée* » autour de Moscou. « *Cette année*, relatera Göring à Ciano, ministre italien des Affaires étrangères, *vingt à trente millions de personnes mourront de faim en Russie.* » C'est bel et bien une *Hungerpolitik*, une « politique de famine », qui est donc mise en œuvre, pour garantir l'approvisionnement de l'*Ostheer* tout en engraissant le *Volk*, les conséquences meurtrières de ce projet visant à favoriser les dépeuplements fantasmés par Hitler et les colonisateurs.

Et la mise en pratique ne tarde pas. « *La situation alimentaire à Berlin est très mauvaise*, note Goebbels dans son journal le 28 juin 1941, non sans exagération. *Pas de pommes de terre, peu de légumes. Mais Backe me dit que les choses iront mieux dans quelques semaines.* [...] *C'est encore pire dans les territoires occupés. Une véritable famine sévit dans certaines régions.* » Sont surtout frappées les villes soviétiques, dans le cadre des projets de désurbanisation de l'URSS, Hitler souhaitant rabaisser les Slaves à l'état primitif, au besoin en réquisitionnant ou en détruisant leurs usines. Le 16 juillet, il recommande que Moscou et Leningrad soient rasées par la *Luftwaffe*, et ses décisions de procéder aux encerclements de ces deux cités résultent, entre autres, de ces considérations mêlant l'économie au génocide. Le cas des villes effectivement occupées est tout aussi emblématique de cette politique de pillage à grande échelle. À Minsk, par exemple, dévastée par les combats, la *Einsatzgruppe B* signale dans son compte-rendu du 13 juillet 1941 que « *les troupes allemandes réquisitionnent aveuglément et sans égards. On n'a pas pu constater d'ordres de réquisition valides. De même, il n'y a eu paiement que dans de très rares cas. Cette diminution du cheptel a pour conséquence qu'un approvisionnement normal de la population de la ville et des troupes est exclu à moins de porter très lourdement atteinte à la substance du cheptel* ». Le 29 août, l'unité spéciale note que « *la situation alimentaire en ce qui concerne le ravitaillement des villes est* [...] *inchangée* », et « *qu'une partie des habitants n'a pas vu de pain depuis plusieurs jours* ». Au fur et à mesure que l'approvisionnement s'améliore, l'occupant privilégie les citadins « utiles », principalement les collaborateurs. Le rationnement officiel demeure nettement insuffisant, ce qui aboutit à de véritables décimations au cours de l'hiver.

▲ Près d'Orel, à 360 km au sud-ouest de Moscou, une exécution publique de Soviétiques soupçonnés par les autorités militaires allemandes d'avoir été des partisans vient d'avoir lieu... Le « spectacle » semble inspirer quelques photographes amateurs en quête de clichés « souvenir » à rapporter au pays. Ces pendaisons ou fusillades sont aussi une bonne occasion pour les Allemands de liquider des Juifs de l'Est, les *Ostjuden*. Dans la logique nazie, les bandes de « terroristes » – ou « bandits » (partisans) – sont en effet inspirées dans leurs actions par les Juifs, personnages malfaisants par excellence dans la mythologie nazie...
Bundesarchiv
Bild 101I-287-0872-28A

Le 16 février 1942, la situation est toujours aussi catastrophique, d'après un rapport nazi : « *La population de Minsk, qui compte exactement 120 000 habitants, reçoit chaque jour 15 grammes de beurre, 10 grammes de matière grasse, 30 grammes de levure et du sirop.* » La famine est d'autant plus dévastatrice qu'il est interdit aux habitants, sous peine de mort, de quitter la ville, donc de se ravitailler à la campagne. Le constat sera le même dans les villes d'Ukraine, notamment Kiev et Kharkov, ravagées au cours de leurs deux hivers d'occupation, qui feront plusieurs dizaines de milliers de victimes.

Outre les denrées agricoles, les Allemands réquisitionnent à leur profit les ressources énergétiques soviétiques. Mais la politique russe de terre brûlée a été efficace : le personnel qualifié a été évacué, les usines déménagées ou détruites. Les Allemands doivent accomplir un immense effort pour remettre les voies de communication en état, de même que les sites de fabrication industrielle ou d'extraction des ressources. Les rendements des gisements de manganèse de Nikopol n'atteindront leur niveau d'avant-guerre qu'en 1943, l'exploitation du bassin houiller du Donets ne se révèle performante qu'en 1942. De même, 20 % de la capacité du réseau électrique soviétique d'avant la guerre seront reconstitués cette même année, cette proportion ne s'accroissant qu'en 1943, grâce à la reconstruction du gigantesque barrage hydro-électrique du Dniepr, démoli par l'Armée rouge en retraite. Les mines de fer de Krivoï, pareillement endommagées, ne produiront que 5 000 tonnes par jour l'année suivant le déclenchement des hostilités. Ces différents gisements sont pris en charge par les grandes entreprises allemandes, Krupp, la *Reichswerke Hermann-Göring* (l'un des plus grands combinats économiques du *Reich*), Mannesmann... La main-d'œuvre locale est réduite en esclavage pour participer à la remise sur pied de ce potentiel économique, ce qui aggrave la mortalité.

LA BARBARIE À L'ORDRE DU JOUR

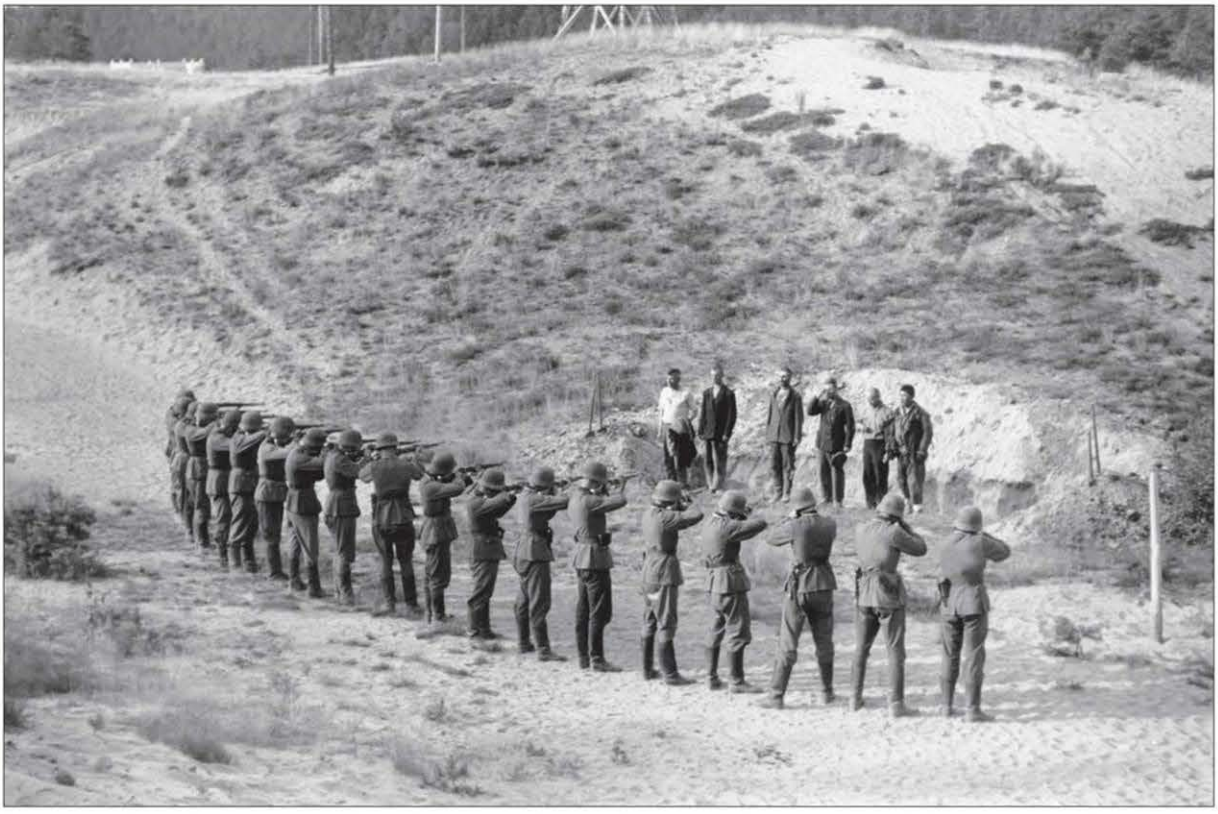
Ces « *meurtres calculés* », selon l'expression de l'historien allemand Christian Gerlach, résultent d'une perversion nazie de la réalité. « Barbarossa » se veut en effet une guerre idéologique, nazisme contre « judéo-bolchevisme », race contre race. « *Le caractère que présente notre guerre contre la Russie*, déclare Hitler le 30 mars 1941 à ses généraux, *est tel qu'il doit exclure les formes chevaleresques. Il s'agit d'une lutte entre deux idéologies, entre deux conceptions raciales. Il importe donc de la mener avec une rigueur sans précédent et implacable. Tous, vous allez devoir vous libérer de vos scrupules*

▶ Ce qui semble être un commissaire politique (à droite) et un civil (un agent du *NKVD* ou bien un fonctionnaire soviétique ?) viennent d'être arrêtés par des soldats allemands. Le sort funeste qui les attend ne fait presque aucun doute...
ECPA-D

périmés. Je sais que l'obligation où nous sommes d'adopter cette façon de faire la guerre vous échappe [...] *mais je tiens formellement à ce que mes ordres soient obéis sans discussion. L'idéologie soviétique est aux antipodes de celle qui régit le national-socialisme. Par conséquent, les Soviétiques doivent être liquidés. Les soldats allemands coupables de contrevenir aux lois internationales de la guerre seront innocentés.* [...] *L'Union soviétique n'ayant pas adhéré à la Convention de La Haye, ne pourra s'en réclamer.* » Ce discours, qui pose le cadre de ce que sera la guerre à l'Est, rencontre l'approbation de l'ensemble des généraux. Erich Hoepner, chef de la *Panzergruppe 4*, précise ainsi dans une directive du 2 mai que la guerre qui s'annonce « *est une étape fondamentale de la lutte du peuple allemand pour la survie. C'est la lutte ancestrale des Allemands contre les Slaves, la défense de la culture européenne contre le déluge moscovite et asiatique, la défense contre le bolchevisme juif. Cette lutte doit avoir pour objectif de réduire la Russie d'aujourd'hui en miettes, et doit par conséquent être menée avec une dureté sans précédent* ».

Les ordres du jour se radicalisent même après le déclenchement des hostilités. « *La lutte contre le bolchevisme*, proclame Keitel, chef de l'*Oberkommando der Wehrmacht*, le 12 septembre 1941, *exige une action rigoureuse, implacable et énergique, surtout contre les Juifs, fourriers principaux du bolchevisme.* » Un mois plus tard, von Reichenau, chef de la *6. Armee*, rappelle dans une directive pleinement approuvée par son supérieur, von Rundstedt, que « *le but essentiel de la campagne contre le système judéo-bolchevique est la destruction totale de ses instruments de domination et l'élimination de l'influence asiatique sur la sphère européenne. Il en découle pour la troupe des devoirs qui vont au-delà du comportement militaire au sens étroit. À l'Est, le soldat n'est pas seulement un combattant selon les règles de la guerre, mais aussi le représentant d'une idée nationale implacable et le vengeur de toutes les bestialités infligées au peuple allemand et à ceux qui lui sont apparentés. En conséquence, le soldat doit avoir une parfaite compréhension de la nécessité d'infliger un châtiment sévère mais juste aux sous-hommes juifs. Ce châtiment a aussi pour but d'étouffer dans l'œuf les rébellions à l'arrière de la* Wehrmacht *qui sont toujours préparées par les Juifs comme le prouve l'expérience. C'est seulement ainsi que nous accomplirons notre devoir historique qui est de libérer, une fois pour toutes, le peuple allemand de la menace judéo-asiatique* ». Hermann Hoth, récemment promu à la tête de la *17. Armee*, vitupère, le 17 novembre, la « *barbarie asiatique* » incarnée par le « *judéo-bolchevisme* », préconisant l'extermination des ennemis de race inférieure, en particulier les Juifs. Son confrère Erich von Manstein, de la *11. Armee*, renchérit le 20 novembre, recommandant à ses hommes de se montrer sans pitié, en particulier envers les Juifs, car « *il faut que le régime judéo-bolchevique soit extirpé une fois pour toutes. Il ne doit plus jamais intervenir dans notre espace vital européen. C'est pourquoi le soldat allemand a le devoir, non seulement d'écraser le potentiel militaire de ce régime, mais il doit aussi se poser en défenseur d'une conception raciale et en vengeur de toutes les cruautés qui ont été perpétrées contre lui et le peuple allemand* ».

Bref, la *Wehrmacht*, lorsqu'elle envahit l'Union soviétique, n'est pas immunisée contre le racisme de son propre gouvernement, loin s'en faut... Il est vrai qu'elle est, au 22 juin 1941, tout sauf une armée « *honorable* ». Ses divisions ont commencé à commettre leurs exactions en Pologne. En France, des prisonniers de guerre noirs ont été massacrés, sans toutefois que les encouragements prodigués en la matière par le pouvoir nazi soient suivis par la majorité de la troupe. En Serbie, les autorités militaires arrêtent Juifs et communistes en représailles contre l'activité – pourtant encore réduite – des partisans, avant de radicaliser le processus en pratiquant, dès le mois de septembre 1941, des exécutions massives d'otages et des expéditions punitives. L'invasion de la Russie, en toute hypothèse, conforte les préjugés raciaux de la troupe, qui dénonce chez les Soviétiques leur pauvreté, leur manque d'hygiène. Un *Landser* reflète le sentiment général en qualifiant les habitants de « *nègres de la brousse* ». Un autre ajoute : « *Les choses ici sont pires qu'en Pologne.*



◀ Septembre 1941, dans le nord de l'Union soviétique, un groupe de Russes accusés d'être des partisans est passé par les armes. Auparavant, les soldats allemands ont bien pris soin de leur faire creuser la fosse commune dans laquelle ces *Untermenschen* (sous-hommes dans la dialectique raciste nazie) disparaîtront à jamais...
Bundesarchiv
Bild 101I-212-0221-06

Il n'y a que la saleté et l'immense pauvreté qui règnent ici, on ne parvient pas à comprendre comment les gens peuvent vivre dans des conditions pareilles. » La propagande allemande diffuse avec succès les notions de « croisade », de « guerre préventive », pour convaincre les envahisseurs du bien-fondé de la nouvelle guerre. À cet effet, l'armée est accompagnée de onze *Propaganda-Kompanien* regroupant 2 000 hommes au total, chargées d'entretenir le moral des combattants, et de recueillir du matériel photographique pour illustrer le « paradis socialiste » pour le *Volk*. Une exposition sur ce thème sera d'ailleurs montée à Berlin en 1942.

La lutte contre l'Armée rouge, parce qu'idéologique, suppose également l'extermination des commissaires politiques soviétiques. Ces derniers sont en effet perçus comme les agents diaboliques de la soumission des masses slaves mobilisées par la *Stavka*, les agents en uniforme de la conspiration « judéo-bolchevique ». Leur suppression physique, estime le Haut commandement, devrait semer la terreur dans les rangs de l'Armée rouge, briser son moral dans le cadre du nettoyage des poches d'encerclement par l'infanterie, et prévenir tout foyer insurrectionnel dans les camps de prisonniers du *Reich*. Le 6 juin 1941, l'*Oberkommando der Wehrmacht* promulgue ses « instructions générales relatives au traitement des commissaires politiques », plus connues sous le terme de *Kommissarbefehl* – la « directive commissaires » : « *Les initiateurs des méthodes de combat asiatiques et barbares* [de l'adversaire] *sont les commissaires politiques*, explique l'état-major. *Les mesures les plus sévères doivent être prises à leur endroit immédiatement et sans retard. Par principe, ils seront abattus une fois capturés au cours des opérations ou au moindre signe de résistance.* » Tout au long du mois de juin, le *Kommissarbefehl* est diffusé parmi la *Wehrmacht*, jusqu'à l'échelon des compagnies. Contrairement à ce qu'ont mensongèrement prétendu les généraux allemands après la guerre, en particulier Manstein et Guderian, l'ordre a non seulement été reçu, mais encore parfaitement exécuté. La *Panzergruppe 2* de Guderian a ainsi enregistré le meurtre de 183 commissaires politiques de juin à octobre 1941. Dans un rapport du 10 juillet 1941, la *Panzergruppe 4*, où officie Manstein jusqu'en septembre, rapporte avoir procédé à l'élimination de 101 commissaires. Au total, ce sont plus de 3 000 à 4 000 commissaires politiques, selon l'historien allemand Felix Römer, qui seront passés par les armes par l'*Ostheer*. Les assassinats s'étendront à leurs subalternes, de même qu'à plusieurs officiers.

Les exécutions massives de prisonniers de guerre s'intensifient le 16 juillet 1941, dans la mesure où Heydrich obtient de l'*Oberkommando der Wehrmacht* la possibilité de dépêcher ses « commandos de la mort » dans les camps de prisonniers pour isoler et déporter dans les camps de concentration les éléments « indésirables » : fonctionnaires du Parti, membres du *Komintern*, révolutionnaires de carrière, commissaires du peuple, commissaires politiques, têtes pensantes de l'administration et de l'économie, intellectuels, ainsi que toute personne identifiée comme agitateur ou communiste fanatique, de même que « *tous les Juifs* ». Près de 38 000 prisonniers seront par conséquent emmenés dans les camps *SS* sur le territoire du *Reich*… et supprimés. Dans les camps supervisés par l'Armée, ce sont les militaires eux-mêmes qui procèdent au tri et à l'extermination des « suspects ». De surcroît, Himmler arrache à la *Wehrmacht* le droit de se voir attribuer une main-d'œuvre de 200 000 prisonniers soviétiques corvéables à merci, 10 000 d'entre eux étant notamment affectés à l'extension du camp d'Auschwitz. Un convoi de ces prisonniers y fera d'ailleurs l'objet du premier gazage expérimental au *Zyklon B*, le 3 septembre 1941. Au total, près de 35 000 captifs périront dans les camps de concentration.

Mieux encore pour les Allemands, les armées des États collaborateurs participent également aux crimes nazis.

◀ Page de gauche :
En Russie, la chasse à l'homme n'est pas l'apanage du soldat allemand ou des membres des *Einsatzgruppen*. Que ce soit dans les Pays baltes, en Ukraine ou ailleurs (notamment dans certains secteurs de Biélorussie), la population civile participe très activement, avec la bénédiction de l'occupant, au « nettoyage » ethnique, religieux et politique voulu et organisé par Berlin. Les pogroms et les exécutions sommaires, massives ou individuelles, vont ainsi se multiplier. Et bien souvent, elles seront encouragées par les représentants du *Reich*. Ici, un malheureux battu à coups de pied et qui ne tardera pas à être lynché par la foule, comme le montre la suite de ce reportage que nous avons choisi de ne pas publier.
ECPA-D

◀ Le texte du *Kommissarbefehl* précise : « *Les initiateurs des méthodes de combat asiatiques et barbares sont les commissaires politiques. Les mesures les plus sévères doivent être prises à leur endroit immédiatement et sans retard. Par principe, ils seront abattus une fois capturés au cours des opérations ou au moindre signe de résistance.* » Combien de temps reste-t-il encore à vivre au commissaire politique visible au centre de ce cliché ?
Bundesarchiv
Bild 101I-010-0919-39

▲ Volontaires pour lutter aux côtés des Allemands et des nations alliées de l'Axe contre le bolchevisme, ces hommes de la LVF (Légion des Volontaires Français) vont former l'*Infanterie-Regiment 638*. Arrivés en Russie à la fin du mois de novembre 1941, ils vont monter en ligne, à une soixantaine de kilomètres devant Moscou, le 1er décembre. Étrillés par l'ennemi et décimés par le froid, ils sont retirés des combats dès le 7 décembre. Reformée, l'unité est ensuite engagée, dès janvier 1942, dans une série d'opérations de police afin de lutter contre les partisans russes et les civils leur venant en aide ; les représailles exercées par les Français sur les populations seront alors effroyables et n'auront rien à envier à celles conduites par les Allemands eux-mêmes...
Bundesarchiv
Bild 101I-141-1258-08

La Finlande, qui laisse mourir de faim, de froid et de maladie 14 000 de ses prisonniers de guerre sur 65 000, de juillet 1941 à février 1942, livre 2 900 personnes aux nazis, dont 118 commissaires politiques, 74 Juifs, 400 à 500 communistes, en parfaite connaissance du sort funeste qui les attend. De leur côté, l'Armée et la Gendarmerie roumaines liquideront 350 000 Juifs de Roumanie et d'Ukraine. De nombreux contingents hongrois, de même que la Légion des volontaires français (LVF), participeront aux horreurs de la guerre inexpiable livrée aux partisans, et qui, on le verra, se traduira surtout par des exécutions massives de civils.

« LE COMMUNISTE N'EST PAS UN CAMARADE ! »

En conséquence de la politique de famine et de la conception du conflit vu comme une guerre d'anéantissement, le reste des prisonniers de guerre soviétiques n'est pas mieux loti. Il est toutefois erroné de considérer que la *Wehrmacht* ne s'attendait pas à ramasser autant de prisonniers (près de 3,3 millions pour la seule année 1941, si l'on en croit l'historien allemand Christian Streit). Le concept même de manœuvres d'encerclement ne pouvait qu'aboutir, pour les Allemands, à se rendre maîtres de millions de captifs, de la même manière que l'Armée polonaise en 1939, ou l'Armée française en 1940. La *Heeresgruppe* « Süd » prévoyait notamment de se saisir de 72 000 prisonniers dès le premier jour de la campagne, 122 000 dans la première semaine. En toute hypothèse, compte tenu des priorités alimentaires accordées à l'*Ostheer* et au *Reich*, les prisonniers de guerre étaient, d'avance, condamnés à mourir de faim à la moindre difficulté d'approvisionnement. Là encore, c'est Hitler qui a imposé ses lignes directrices : « *Nous devons abandonner le concept de camaraderie d'armes. Le communiste n'est pas un camarade. Il s'agit d'une guerre d'extermination.* »

La gestion des prisonniers de guerre, sous réserve des cas suspects confiés aux *SS* à partir de la mi-juillet, relève de deux départements de la *Wehrmacht* : dans la zone sous administration militaire, les camps sont placés sous la responsabilité du *Generalquartiermeister* Wagner, et dans les zones civiles, sous la férule du *Allgemeinen Wehrmachtsamt* (département général) de l'*Oberkommando der Wehrmacht*, dirigé par le *General der Infanterie* Reinecke, nazi fanatique affublé du sobriquet de « petit Keitel », du nom de son supérieur (lui-même

▶ Groupe de partisans soviétiques faits prisonniers par les Allemands. Le regard de ces hommes démontre qu'ils sont parfaitement conscients du sort qui les attend.
Bundesarchiv
Bild 146-1995-063-31

◀ Les conditions de survie dans les camps de prisonniers allemands « accueillant » les captifs soviétiques sont particulièrement affreuses : tout ou presque manque ! Les hommes n'ont pas d'abri, ne sont pas soignés, l'hygiène est totalement absente (pas de sanitaires), l'eau et la nourriture sont rares, les gardes rivalisent de brutalité, etc. En réalité, les choses ont été pensées et faites avec soin par les nazis, en toute conscience, pour que le taux de mortalité s'envole et que les prisonniers meurent par milliers. Faute de mieux, certains se contenteront alors de déterrer des racines ou d'arracher l'écorce des arbres (comme ici) afin de se nourrir et d'espérer survivre. Pis encore, des cas de cannibalisme seront même rapportés ! À l'Est, c'est bel et bien une guerre d'extermination qui s'ouvre avec « Barbarossa ».
Bundesarchiv
Bild 146-1989-063-30A

« laquais » de Hitler). Les prisonniers sont d'abord parqués dans des camps de transit (*Dulag*), avant d'être expédiés dans des camps de base (*Stalag*). En réalité, ce sont des sites de regroupement à ciel ouvert, manquant très souvent de bâtiments, dépourvus de sanitaires et de cuisines. Les premières semaines, les détenus ne reçoivent que très peu de nourriture et d'eau à cause des difficultés d'approvisionnement. Le climat est malgré tout clément, ce qui évite une catastrophe humanitaire. Mais les conditions de vie s'aggravent au fil des semaines. Le manque d'hygiène génère des épidémies dans certains camps, tels le *Stalag 359B*, situé dans le *Generalgouvernement* de Pologne, ce qui conduit l'*Ordnungspolizei* à y exterminer 6 000 prisonniers dans la semaine du 21 au 28 septembre, pour liquider le site.

L'acheminement des prisonniers devient également meurtrier. À partir du 31 juillet 1941, l'*Oberkommando der Wehrmacht* fixe comme principe d'évacuer à pied les prisonniers de la zone des combats. Les marches jusqu'à des centres ferroviaires ou jusqu'aux camps eux-mêmes peuvent durer des semaines, sans abri, et avec des rations fournies par les paysans locaux et qui ne dépassent guère deux pommes de terre par homme et par jour.

▼ Pour ces prisonniers russes commence, peut-être, une lente agonie qui s'achevera dans les camps allemands ou au cours d'une interminable marche vers l'Allemagne ou bien la Pologne occupée... Au moins, ceux-là n'ont pas été purement et simplement exécutés sur les arrières du front, d'une balle dans la tête ou d'une rafale d'arme automatique !
ECPA-D

▶ Un *Landser* braque sa *Maschinenpistole 40* « Schmeisser » sur un soldat russe manifestant sa volonté de se rendre en levant les bras.
Bundesarchiv
Bild 146-1974-099-39

▶ Page de droite : Prisonniers soviétiques attendant leur transfert vers des camps allemands. Nous sommes dans le secteur de Kiev, peu après la bataille d'encerclement ayant débouché sur la chute de la ville.
ECPA-D

Le demi-million de prisonniers d'Ukraine, en septembre 1941, devra ainsi franchir 400 km avant d'être regroupé dans les camps. Les *Landser* ont reçu l'ordre de tirer au moindre signe de résistance ou d'évasion, ce qui autorise de nombreux massacres. Ce sera le cas des soldats des *24.* et *113. Infanterie-Divisionen*, chargés de l'évacuation de 200 000 prisonniers de Kiev, qui fusilleront un millier de captifs. La *8. Infanterie-Division*, à l'issue des batailles de Viazma-Briansk, exécute de son côté 3 000 à 4 000 détenus. Dans la seule nuit du 19 octobre, la « nuit sanglante », 1 000 prisonniers d'un convoi de 30 000 sont abattus à Smolensk. Avec la boue, la neige, le froid qui frappent dès le mois d'octobre, le taux de mortalité s'envole, passant de 25 à 75 % chez les prisonniers qui ont la « chance » d'être embarqués dans des camions mais qui manquent toujours autant de nourriture, de vêtements chauds, de couvertures.

Dans le même temps, la situation empire dans les camps. La *Wehrmacht*, en effet, affronte ses propres difficultés d'approvisionnement, et le pouvoir nazi, sur les recommandations de Herbert Backe, lui a ordonné de « *vivre sur l'habitant* », ce qui implique de restreindre les rations, déjà très faibles, attribuées aux prisonniers. Une distinction est faite entre les prisonniers aptes au travail (ration quotidienne théorique de 2 200 calories) et les inaptes (2 040 calories). Les directives formulées tant par Göring que par l'*Oberkommando der Wehrmacht* et l'*Oberkommando des Heeres*, en août et septembre, justifient la sous-alimentation des captifs en invoquant le fait que l'Union soviétique n'a pas signé la Convention de Genève. Bref, explique Göring, « *leur nourriture ne peut donc dépendre que du rendement du travail qu'ils effectuent pour nous* ». Alors que les rations théoriques des prisonniers aptes se stabilisent, celles des non-travailleurs sont réduites de 27 % le 21 octobre, compte tenu des problèmes de ravitaillement suscités par l'offensive sur Moscou. Le 13 novembre, le *Generalquartiermeister* Wagner confirme sans fard l'orientation de la politique nazie : « *Dans les camps de prisonniers, des prisonniers de guerre qui ne travaillent pas doivent mourir de faim.* » Et les résultats ne tardent pas… La malnutrition, le froid déciment littéralement les camps, favorisant les épidémies de typhus, d'autant qu'en pratique les gardiens ne prennent guère soin de la distinction entre aptes et inaptes, n'hésitant pas à abattre des prisonniers partis dans les *Kommandos* « de travail ». La faim pousse des prisonniers à sombrer dans le cannibalisme, ce qui offre à la propagande de Goebbels un formidable outil de dénonciation de la « brutalité slave ». « *Dans la majorité des cas,* proteste Alfred Rosenberg à destination de l'*Oberkommando der Wehrmacht*, le 28 février 1942, *les commandants de camps ont interdit à la population civile d'apporter des vivres aux prisonniers.* […]

▶ Chasse à l'homme dans une steppe d'Ukraine ou une plaine de Biélorussie. Poursuivi par un motard allemand et son passager armé d'un fusil, ce Russe n'a aucune chance… Des témoignages de volontaires finlandais servant au sein de la division « Wiking » décrivent des scènes identiques, les victimes étant des civils – souvent des Juifs, femmes et enfants compris – et les bourreaux des *Waffen-SS*, cherchant à les écraser avec leurs véhicules. À de multiples occasions, la barbarie et la cruauté des envahisseurs vont se déchaîner, en étant encouragées par le régime nazi. Après-tout, n'a-t-on pas inculqué à la troupe que le Slave est un sous-homme et le Juif un ennemi héréditaire du peuple allemand ?
ECPA-D

▶ « Femmes-soldats » de l'Armée rouge tombées aux mains des Allemands près de Léningrad en 1941. Certaines seront envoyées dans les *Stalag* ou bien des usines d'armement, tandis que d'autres finiront dans les camps de concentration réservés aux femmes, dont Ravensbrück.
Archives Caraktère

▼ Comme les déportés jetés sur les routes par les gardes *SS* des camps d'extermination et de concentration lors des « marches de la mort » de l'hiver 1944-45, la plupart du temps, c'est à pied que les Soviétiques capturés gagneront les *Stalag*. Marchant plusieurs dizaines de kilomètres par jour dans d'abominables conditions, beaucoup ne survivront pas à ce traitement et s'effondreront brutalement, morts. Quant aux blessés, dans bien des cas, ils seront achevés, sur le bord d'une route, leur cadavre abandonné sur place. Au total, dans les premiers mois de la guerre à l'Est, près de 2 millions de prisonniers russes mourront...
Archives Caraktère

Dans de nombreux cas, lorsqu'ils ne pouvaient marcher plus longtemps du fait de la faim et de l'épuisement, les prisonniers ont été abattus sous les yeux horrifiés de la population civile, et les corps laissés à l'abandon. » Le bilan est accablant : les recherches effectuées par les historiens allemands Christian Streit et Christian Gerlach permettront de déterminer que près de 2 millions de prisonniers soviétiques périront de juin 1941 à février 1942. Au total, sur environ 5,7 millions de Soviétiques faits prisonniers, ce sont 3,3 millions d'entre eux qui n'auraient pas survécu à leur détention, en l'état de la recherche. Ils ont été victimes d'une politique froidement calculée d'assassinats de masse, au nom du ravitaillement des forces armées allemandes. « *Les prisonniers de guerre russes*, ricanera Göring à l'adresse du ministre italien des Affaires étrangères en novembre 1941, *après avoir mangé tout ce qu'il était possible de manger, y compris les semelles de leurs souliers, ont commencé à se dévorer entre eux. Ils ont même, ce qui est plus sérieux, mangé une sentinelle allemande !* »

L'EXTERMINATION DES JUIFS DE L'EST

Les Slaves sont exploités ou meurent de faim. Les Juifs, en tant que « vecteurs de contamination » de l'impureté raciale, sont eux promis à l'éradication. Il paraît probable, en effet, que Hitler ait conçu très tôt, dans la suite de la traumatisante défaite allemande de 1918, une pulsion génocidaire envers les Juifs d'Europe, par vengeance autant que par souci de conforter ses projets impérialistes. « *Le Juif qui apporte avec lui la démocratie a pour but ultime de dominer les peuples*, écrit-il en 1919. *Par conséquent, le Juif, cette sangsue, doit être exterminé.* » Avant le déclenchement de l'invasion de la Russie, il semble que Heydrich – chargé de mettre en œuvre une politique tendant à la résolution de la « question juive » – ait imaginé un gigantesque projet d'expulsion des Juifs d'Europe dans les futurs territoires soviétiques occupés où ils auraient été décimés par la faim et le froid. Reste, en ce cas, et puisqu'il s'agit d'ajouter plusieurs millions « d'indésirables » à d'autres « inférieurs » déjà considérés comme en surnombre, à traiter le cas particulier des Juifs soviétiques ou *Ostjuden*. Ce sera l'affaire des *Einsatzgruppen*, quatre « unités mobiles

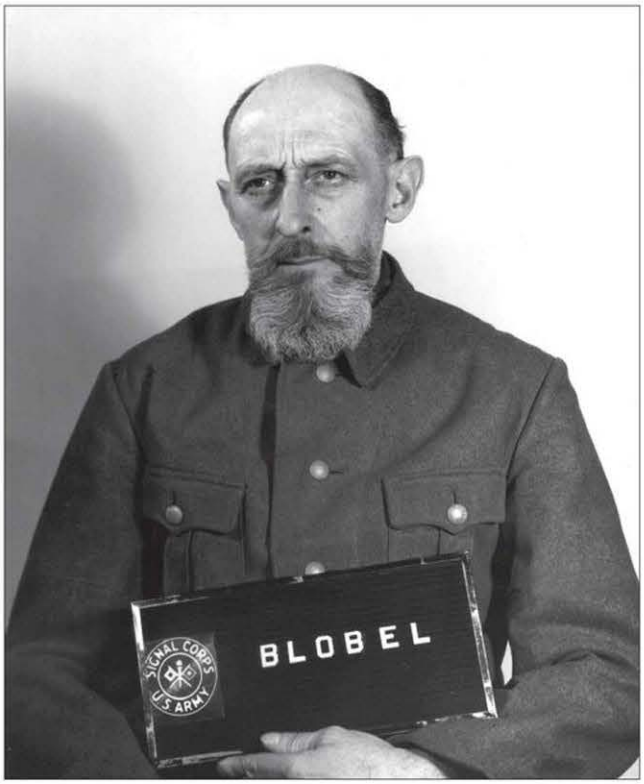
de tuerie », totalisant 3 000 hommes au total, et qui interviennent dans le sillage de la *Wehrmacht* : l'unité A (commandant : Walter Stahlecker) intervenant sur les arrières de la *Heeresgruppe* « Nord », l'unité B (commandant : Arthur Nebe) sur ceux de la *Heeresgruppe* « Mitte », les unités C (commandant : Otto Rasch) et D (commandant : Otto Ohlendorf) derrière la *Heeresgruppe* « Süd ». Ces organes sont dirigés par des hiérarques *SS* qui sont tous, ou presque, issus de l'élite intellectuelle nazie, généralement des juristes. Loin d'être tous des sadiques, ce sont surtout des carriéristes pour qui la vie humaine n'a plus guère de sens, sensibles à l'obéissance, et des intellectuels qui sauront imaginer des prétextes moraux à l'extermination des Juifs. Certains d'entre eux, il est vrai, ont été choisis par calcul politique, en vue de les éloigner, tels que Nebe, qui pouvait porter atteinte à l'autorité de Heydrich, et surtout de les impliquer plus avant dans la criminalité du régime. Ce sera, de ce point de vue, une réussite, puisque ces individus assassineront plus de 1,5 million de Juifs soviétiques. Mais les historiens débattent encore du point de savoir si ces escadrons de la mort ont reçu une instruction, avant le 22 juin 1941, d'exterminer tous les Juifs d'URSS, ou si ce génocide découlera d'une radicalisation progressive, tout au long de l'été. En fait, il semble que Hitler, Himmler et Heydrich aient bel et bien prévu, avant le déclenchement de « Barbarossa », d'éradiquer l'ensemble des Juifs soviétiques, et certains chefs de *Einsatzgruppen*, mais pas tous, ont été dûment informés à ce titre.

▲ Arrêtés par les Allemands aidés de la population lettone, ces Juifs baltes sont ici réunis dans le camp de concentration de Salaspils ; un camp situé à une quinzaine de kilomètres de Riga où, durant la guerre, périront plus de 60 000 *Ostjuden*. Après avoir été épuisés au travail, ils seront liquidés...
Bundesarchiv
Bild 101III-Duerr-056-04A

La rapidité attendue de la campagne (deux mois tout au plus), le manque d'hommes, mais aussi le souci d'impliquer par petites touches l'ensemble du personnel dans cette entreprise d'annihilation ont sans doute conduit Heydrich, d'une part à privilégier les exécutions massives des Juifs de sexe masculin, d'autre part à susciter, autant que faire se peut, des pogroms au sein des populations occupées.

Cette dernière solution suscite de grands espoirs chez les nazis. Ils s'imaginent que l'occupation soviétique des pays Baltes, de la Pologne orientale, et la sanglante mise au pas de l'Ukraine ont généré une hostilité profonde au communisme et aux Juifs, ce qui est certes loin d'être erroné. Par ailleurs, le *NKVD*, en évacuant ses prisons menacées par l'invasion allemande, a laissé derrière lui 9 000 cadavres de prisonniers politiques en Ukraine, et 20 000 à 30 000 autres en Pologne, parvenant toutefois à embarquer en catastrophe près de 45 000 détenus. Ces massacres improvisés suscitent la colère des autochtones, ce qui amène les *Einsatzgruppen* à sauter sur l'occasion en poussant certains agitateurs à déclencher des pogroms. Malgré de nombreux cas de violences et de meurtres barbares à l'encontre des Juifs, cette stratégie, toutefois, ne sera pas un succès.

◀ Ces *Ostjuden*, ou Juifs de l'Est, hommes et femmes, sont contraints de creuser une fosse commune sous la surveillance des membres de l'*Einsatzkommando* qui, une fois l'affreuse besogne terminée, liquidera ces malheureux. Au fond, quelques civils (Ukrainiens ? Baltes ?) sont venus assister au spectacle, espérant peut-être pouvoir récupérer quelques objets ou effets vestimentaires sur les victimes... Une pratique répandue, les *SS* encourageant ainsi les populations locales à les aider voire à les assister dans la chasse et l'extermination des Juifs.
Bundesarchiv
Bild 183-A0706-0018-029



▲ Paul Blobel, architecte de formation, *SS-Standartenführer* et chef de l'*Einsatzkommando 4a*. Il est le responsable du massacre de Baby Yar, à proximité de Kiev, durant lequel plus de 33 000 *Ostjuden* seront assassinés... en seulement deux jours ! On le voit ici lors de son procès à Nuremberg. Comdamné à mort par ses juges, il sera pendu le 7 juin 1951.
US Nara

En Biélorussie surtout, mais également en Galicie et en Ukraine, la population ne se rallie pas à ces atrocités, reste dans une prudente expectative, voire manifeste même de la compassion envers les *Ostjuden*. Tout au plus les Allemands vont-ils lever des unités d'auxiliaires – *Schutzmannschaft* – qui renforceront leurs effectifs policiers.

Dans le même temps, les *Einsatzgruppen* doivent faire vite tout en suivant l'armée, de sorte que des zones entières de juifs restent épargnées provisoirement (les *SS* y créent des ghettos, des conseils juifs, prennent des mesures discriminatoires comme le port de l'étoile jaune, etc.) tandis que d'autres font l'objet de massacres. Si les Juifs de sexe masculin demeurent les cibles prioritaires, certains *Kommandos*, dès le mois de juillet, exécutent des femmes et des enfants. Par diverses tournées d'inspection, Himmler impose progressivement la généralisation de cette pratique, avant de la confirmer définitivement à la mi-août. Pour ce faire, deux à trois semaines auparavant, il a affecté des renforts aux tueurs, en l'occurrence une douzaine de bataillons de l'*Ordnungspolizei* (police d'ordre) regroupant près de 5 500 policiers *SS*, ainsi que des unités de *Waffen-SS*, en particulier la *Kavallerie-Brigade* de Hermann Fegelein. Dès lors, les massacres prennent une tout autre ampleur. De 4 139 victimes en juillet 1941, le *Einsatzkommando 3* passe au mois suivant à 37 186 tués, dont 32 240 après le 15 août puis 56 459, dont 26 243 femmes et 15 112 enfants, au mois de septembre. Les bilans mortuaires défient l'imagination : 23 600 juifs éliminés à Kamenets-Podolsk les 27-28 août 1941, 19 000 à Minsk en deux fois (novembre 1941), 21 000 à Rovno les 7-8 novembre 1941, 25 000 à Riga le 30 novembre et les 8-9 décembre de la même année, entre 10 000 et 20 000 à Kharkov en janvier 1942. Le sommet de l'horreur est atteint à Baby Yar, près de Kiev : en deux jours (29-30 septembre 1941), le *Einsatzkommando 4a* de Paul Blobel massacre 33 771 Juifs. La méthode utilisée est, cette fois, rodée : les victimes se déshabillent puis se mettent en rang en bordure d'une fosse commune remplie de cadavres, avant d'être passées à la mitrailleuse lourde par les *SS*.

Ces atrocités n'auraient pas été possibles sans l'appui de la *Wehrmacht*, qui ne se contente pas de donner carte blanche aux tueurs et d'assurer l'intendance. Le chef de la *Einsatzgruppe A*, Stahlecker, dans son rapport du 15 octobre 1941, considère ses relations avec l'armée, dont le chef de la *Panzergruppe 4*, Erich Hoepner, comme bonnes. Les militaires livrent les Juifs aux *Einsatzgruppen* ou mettent en œuvre à leur égard des mesures d'exceptions : ghettoïsation, discriminations, voire exécutions de masse en guise de représailles contre de pseudo-complots juifs ou des accidents bénins (comme à Minsk). Selon Stahlecker, la *Heeresgruppe* « Mitte » aurait, de juin à décembre 1941, exécuté 19 000 « *partisans et criminels, en majorité des Juifs* ». Le plus souvent, l'armée laisse faire les *Kommandos* de la mort, histoire de ne pas se salir les mains. Ainsi, à Krementchoug, la *17. Armee* prie-t-elle les *SS* de purger la ville des Juifs : ils doivent payer pour le sabotage des lignes téléphoniques. Et d'après Ohlendorf, Manstein s'est plaint que l'élimination des Juifs n'était pas assez rapide en Crimée, à la fin de 1941. Si quelques rares officiers semblent n'avoir tenu aucun compte des ordres spéciaux et ont tout du moins sauvé leur honneur, la majorité n'a pas adopté un comportement exemplaire.

▶ Page de droite : Comme en Pologne en 1939 ou dans les Balkans en 1941, certains soldats de la *Wehrmacht* prendront un malin plaisir à humilier les Juifs tombés entre leurs mains, comme ici, avec ce vieillard à qui l'on coupe la barbe à coups de ciseaux. Des jeux bien plus sadiques encore, s'achevant parfois par la mort du supplicié, seront sans cesse inventés par les envahisseurs.
Bundesarchiv
Bild 101I-187-0203-08

▶ Point de *SS* ou de soldats allemands sur ce cliché montrant des civils ukrainiens vivant à Slarow se préparant à battre à mort des *Ostjuden*. Dès les premières semaines de « Barbarossa », en Ukraine, un antisémitisme violent va se déchaîner et les pogroms se multiplier. Tout ceci se fera avec l'accord tactite des nouveaux maîtres nazis du pays.
Bundesarchiv
Bild Y 01-3861

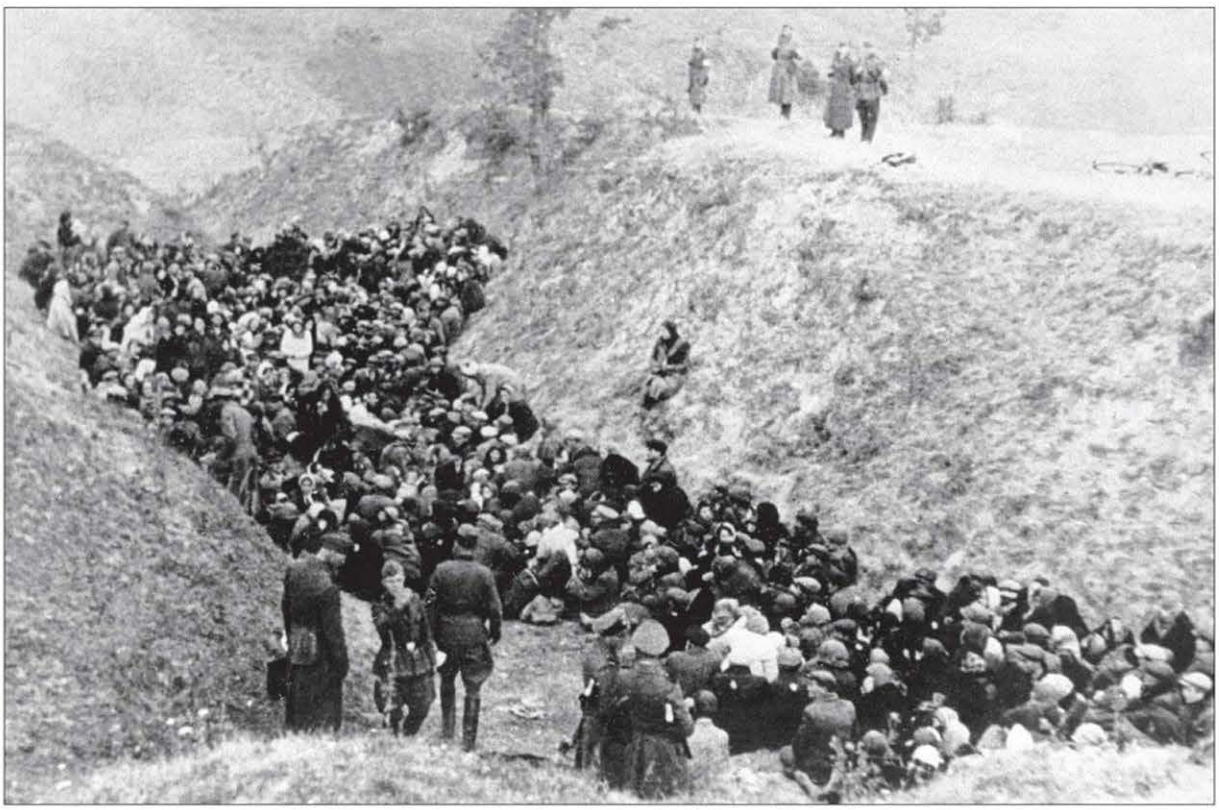
▲ Juriste ayant rallié le parti nazi en 1925 et la *SS* en 1926, Otto Ohlendorf est nommé chef de l'*Einsatzgruppe D* par Heydrich, en prévision de « Barbarossa ». Rattachée à la *11. Armee*, commandée à une époque par Erich von Manstein, l'unité de tuerie mobile d'Ohlendorf opère en Ukraine méridionale et en Crimée. Il sera condamné à mort à Nuremberg et pendu en 1951, sans jamais avoir exprimé le moindre remord au sujet des milliers de meurtres dont il a été responsable. US Nara

Des soldats ont assisté sans broncher aux massacres, d'autres s'y sont portés volontaires. Une circulaire émanant de l'état-major de la *6. Armee* de Walter von Reichenau (qui ordonnera au mois d'août d'exécuter 3 000 Juifs à titre de représailles) se montre explicite : « *En divers endroits de la zone occupée par l'armée, des éléments du* SD, *de la* SS *ou de la police ont procédé à la nécessaire exécution de criminels, de bolcheviques et particulièrement de Juifs. On a vu des cas de soldats qui n'étaient pas en service se portant volontaires pour aider aux exécutions ou y assistant en spectateurs et prenant des photos.* »

En attendant, les meurtres à la chaîne perpétrés par les *SS* des unités mobiles de tuerie usent considérablement le moral de ces derniers. Alcoolisme et dépressions deviennent monnaie courante. Pour limiter l'usage des armes à feu, Nebe, en août, songe à utiliser les gaz d'échappement d'une voiture et d'un autocar pour gazer des aliénés d'un asile de Moguilev. Le succès de l'opération conduit, en septembre 1941, le chef de la division *IID* du *RSHA*, Walter Rauff, à mettre en chantier des camions à gaz. Mis au point par le *Doktor* Becker, deux types de véhicules sont commandés à la firme Gaubschat de Berlin, à partir de châssis d'Opel Blitz et de Daimond (capacité : entre 25 et 30 personnes) et Saurer (50 à 60 personnes). Une vingtaine de camions sont livrés jusqu'au 23 juin 1942. En six mois, trois d'entre eux causent la mort de 97 000 personnes. Cette fois, les *SS* se contentent de réunir les *Ostjuden* et de les faire embarquer dans les camions qui emmènent leurs victimes au lieu d'inhumation. Une fois arrivés sur place, les bourreaux n'ont plus qu'à constater que les victimes sont passées de vie à trépas. Si la méthode est moins sanglante et tout aussi efficace, de nouveaux inconvénients surgissent : le rendement reste trop lent ; certains conducteurs se plaignent de nausées ; les Juifs se rendent bien compte que ces camions servent à des exécutions massives. Il faut réfléchir à l'édification de sites fixes de mort industrielle, d'abord en Lituanie, de même qu'à Minsk et Moguilev. L'évolution de la situation militaire conduira les nazis à les installer en Pologne, à Belzec, Chelmno, Sobibor, Treblinka, en attendant Auschwitz-Birkenau. C'est qu'entretemps les tensions diplomatiques avec les États-Unis poussent le *Führer*, qui comptait se servir des Juifs d'Europe comme otages pour tenir l'Amérique hors du conflit, à abattre ses cartes au cours de l'automne, et à décider irrévocablement leur extermination totale à court terme. La conférence de Wannsee réunissant, le 20 janvier 1942, les représentants des différentes administrations allemandes concernées concrétisera la mise à exécution des directives hitlériennes. Le déchaînement de violences découlant de « Barbarossa » aura, à ce titre, créé les conditions favorables, tant morales que techniques, pour le succès de l'entreprise. Hitler n'en excipe pas moins de l'entrée en guerre des États-Unis, et des atrocités et autres traîtrises dénoncées chez l'Armée rouge, le *NKVD* et les partisans, pour légitimer le crime absolu.

UN PRÉTEXTE : LA CONDUITE DE L'ADVERSAIRE

L'éradication des Juifs, la politique d'extermination des commissaires politiques et de l'intelligentsia, la répression à l'encontre de la population civile, la

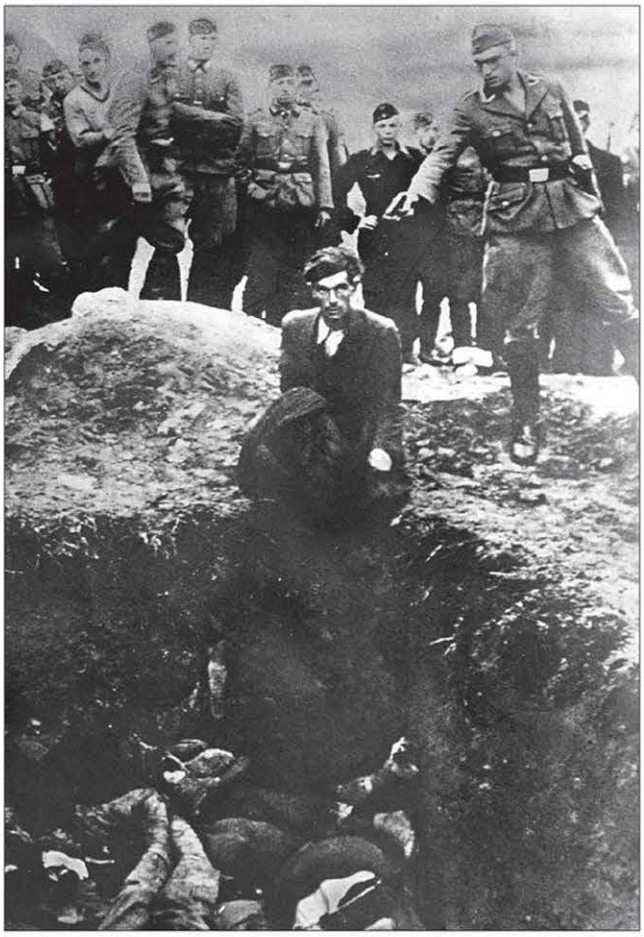


▶ Entassés dans un fossé, ces Juifs attendent d'être exterminés par l'*Einsatzkommando* dont on aperçoit quelques hommes sur ce cliché. Droits Réservés

négligence criminelle entourant le traitement des prisonniers de guerre, sont systématiquement justifiées, chez les nazis, par la nature même du régime « judéo-bolchevique », présenté comme haineux, fourbe et meurtrier, non respectueux de la Convention de Genève, acharné à lever des mouvements de partisans cruels et farouches sur les arrières de la *Wehrmacht*. En vérité, il ne s'agit là que de prétextes, formulés avant même la campagne, et qui permettront à Hitler de livrer à la vindicte de ses *Landser* et de ses administrateurs locaux un bouc-émissaire idéal, le Juif, de manière à rallier tous les esprits au génocide. À la même époque, en effet, la propagande de Goebbels assène fréquemment que l'alliance des « ploutocrates judéo-occidentaux » et du « judéo-bolchevisme » mène une guerre d'extermination contre le peuple allemand, appelant implicitement ou non à des représailles massives contre les Juifs. De surcroît, la lamentable déportation, par Staline, de la communauté des Allemands de la Volga, connue du *Reich* début septembre, permet à Hitler, saisi de requêtes en ce sens de la part de divers hiérarques tels que Goebbels et Rosenberg, qui exigent des représailles, d'ordonner la déportation des Juifs du *Reich* vers l'Est.

Est également mis en avant le thème des crimes de guerre soviétiques. À cet effet, la *Wehrmacht-Untersuchungstelle für Verletzungen des Völkerrechts*, l'office militaire pour l'instruction des crimes de guerre, est chargée de monter en épingle les atrocités commises par l'Armée rouge en retraite, insistant complaisamment sur les mutilations perpétrées à l'encontre des aviateurs ou des fantassins allemands capturés. Ces enquêtes ne sauraient faire illusion. Au cours de l'été 1941, l'un des adjoints de Rosenberg, Otto Bräutigam, alors qu'il effectue des recherches dans les fichiers de l'armée pour recenser les crimes de guerre soviétiques, ne découvrira que 180 affaires de mauvais traitements enregistrées. En réalité, les exactions des *Frontoviki* ne résultent nullement d'une politique délibérée, et ne sont, dans leur majorité, intervenues que lorsque ont été confirmées les premières informations relatives à l'extermination des commissaires politiques, et dans le contexte très particulier de replis effectués dans les pires conditions.

L'attitude des autorités russes, en la matière, est davantage ambiguë que révélatrice d'une entreprise de torture et de liquidation systématique. Le 1er juillet, le Conseil des commissaires du peuple ordonne en effet à l'Armée rouge de traiter les captifs allemands conformément aux conventions internationales. Le directoire militaire pour la Santé de l'Armée rouge préconise également d'accorder des soins aux prisonniers blessés ou malades, tandis que le chef de l'état-major général de l'Armée soviétique, Boris Chapochnikov, recommande de mettre un terme aux vols d'effets personnels des captifs. Le 17 juillet 1941, Moscou communique à Berlin, par l'entremise de la Suède, une note proposant de mettre les deux belligérants d'accord sur le principe du traitement des prisonniers en application des Conventions de La Haye (1907) et Genève (1929), offre expressément rejetée par Hitler le 25 août.



▲ et ▼ Deux clichés aussi célèbres que tragiques du meurtre de masse perpétré par les nazis en Union soviétique. Droits Réservés

▲ Partisans soviétiques capturés par les Allemands durant l'hiver 1941-42.
Bundesarchiv
Bild 101I-215-0394-26

▼ Prisonniers russes réunis par les Allemands. Staline et ses proches ne sont pas sans ignorer le sort réservé à leurs troupes lorsqu'elles tombent entre les mains ennemies. Dans un premier temps, le dictateur soviétique va réclamer vengeance, tout en modérant ses propos, au cas où des négociations de paix avec Berlin s'ouvriraient.
Droits Réservés

Ce rejet favorise sans doute la propagande soviétique, qui se répand en messages de haine patriotique envers « *l'envahisseur germano-fasciste* », les Allemands étant assimilés à des « *bêtes sauvages* », des « *rats affamés* » ou encore des « *vipères fascistes* ». Mais Staline oscille entre son désir de manifester sa bonne volonté envers le *Reich*, dans l'éventualité de négociations au sommet, et sa volonté de soulever les masses contre l'agresseur. Alors que Molotov, dans son discours du 22 juin 1941, distinguait soigneusement nazis et peuple allemand, son chef procède de moins en moins avec subtilité. « *Ce n'est pas seulement une guerre entre deux armées*, affirme-t-il le 3 juillet. *C'est aussi une guerre entre le peuple soviétique tout entier et les troupes germano-fascistes* [...] *qui ne connaît aucune compassion pour l'ennemi.* » Le 6 novembre, il renchérit, proclamant que l'objectif des Soviétiques est « *d'annihiler tous les Allemands qui ont pénétré sur notre territoire en qualité d'occupants, jusqu'au dernier* ». Rien d'étonnant, dans ce contexte, à ce que la troupe se croie occasionnellement tout permis et massacre des prisonniers, au point que, le 23 janvier 1942, Staline doit modérer les ardeurs de ses hommes par son Ordre n°55 : « *L'Armée rouge fait prisonniers les officiers et soldats allemands quand ils se rendent.* » Les contre-offensives soviétiques de l'hiver 1941-42, puis le désastre allemand à Stalingrad, et la reconquête des territoires perdus, permettront aux Russes de s'emparer d'environ 3,9 millions de prisonniers allemands, dont près d'un million n'auraient pas survécu à leur détention (quelque 360 000 de ces décès ayant été enregistrés), de 1942 à 1956. Ces morts résultent davantage de la pauvreté soviétique et des difficultés endémiques d'approvisionnement propres à l'URSS, considérablement aggravées par la guerre avec l'Allemagne. Le fait est que les prisonniers de guerre, malgré leurs affreuses conditions de vie, étaient mieux nourris et traités que les déportés politiques. En tout état de cause, ni les ambivalences de la politique soviétique, ni l'ampleur des pertes, ne sont comparables aux hécatombes produites par la *Wehrmacht* et les *SS*.

Une autre justification des massacres nazis réside, chez l'occupant, dans ce qu'il appelle la *Bandenbekämpfung*, la « lutte contre les bandes », autrement dit la répression anti-partisans. La hantise des francs-tireurs avait déjà conduit l'Armée allemande, en Belgique, en 1914, comme en Pologne, en 1939, à considérer, à partir d'incidents anodins, toute la population civile comme un ennemi potentiel, encore que les nazis instrumentalisent cet imaginaire et cette anxiété paranoïaque pour les retourner contre les Juifs, présentés comme les initiateurs des actions de guérilla. Or, en 1941, les mouvements de partisans soviétiques demeurent encore peu nombreux, faute de préparation, et n'ont pu compter, au maximum, qu'environ 90 000 membres dispersés, manquant de matériel et souffrant également du froid hivernal. Ce n'est qu'en 1942 que la guérilla s'intensifiera, mieux encadrée par Moscou (qui améliorera les liaisons radio) et à la suite des désillusions de la population vis-à-vis de l'occupation. Entre-temps, les Allemands procèdent à des rafles préventives, cherchant à arrêter et déporter ou supprimer les « éléments suspects ». De fait, les Juifs sont particulièrement visés, et sont fréquemment liquidés au moindre incident (sabotage, coups de feu, etc.). En 1942, devant l'accroissement des activités de partisans (qui se concentrent sur les collaborateurs et les sites industriels), la *Wehrmacht* et les autorités policières procèdent à de vastes opérations de nettoyage à l'arrière, exécutant de nombreux civils, brûlant des villages.

◀ Raflés et contraints de porter une grande étoile blanche les marquant comme du bétail, ces Juifs de Moguilev vont être employés pour toutes sortes de corvées. Une fois celles-ci achevées, ils seront liquidés, leurs dépouilles finissant dans une fosse commune.
Bundesarchiv
Bild 101I-138-1083-27

« *Fondamentalement*, écrit l'historien Christian Gerlach, *ce sont ces mécanismes qui menèrent au phénomène massif des "villages brûlés"* […]. *Une seule de ces actions pouvait se solder par la mort de 10 000 personnes. Le rapport entre tués et fusils récupérés allait en moyenne de un pour six jusqu'à un pour dix, le rapport entre "adversaires" et Allemands ou leurs alliés tués étant de un pour cent. 85 à 90 % des tués étaient des civils non armés.* » La *707. Infanterie-Division*, opérant en Biélorussie, capture ainsi, en un mois, 10 940 individus, en fusille 10 431, alors que ses pertes ne dépassent pas… deux tués et cinq blessés ! Encore faut-il souligner que ces massacres touchent, très souvent, les Juifs. L'opération « Sumpffieber » (« Fièvre des marais »), conduite dans la région de Minsk, du 22 août au 21 septembre 1942, et mettant en jeu des bataillons de l'*Ordnungspolizei* et la *1. SS-Infanterie-Brigade*, s'achève sur ce sinistre trophée : 389 partisans tués au combat, 1 274 « suspects » exécutés, 1 217 personnes évacuées… et 8 350 *Ostjuden* assassinés ! Après tout, Erich Von Dem Bach-Zelewski, *HSSPF* pour la Biélorussie, n'avait-il pas énoncé, dès septembre 1941, que « *où est le partisan, se trouve le Juif, et où est le Juif, se trouve le partisan* » ?

Cette justification du génocide, sous couvert de combattre les « bandes terroristes » vient, en toute hypothèse, de bien plus haut, puisque le 16 juillet 1941, Hitler déclare qu'il est heureux que Staline ait lancé la guerre des partisans car « *cela nous donne l'occasion d'exterminer tous ceux qui nous sont hostiles. Naturellement, ce vaste pays doit être pacifié au plus tôt ; ce que nous ferons au plus vite en tirant sur quiconque osera ne serait-ce que nous regarder de travers.* » Le 18 décembre 1941, il se révèle encore plus direct dans un entretien avec Himmler, lequel note ensuite dans son agenda : « *Question juive / à exécuter comme partisans.* » Chaque dérapage, chaque exaction des Soviétiques servira à légitimer l'entreprise d'extermination des Juifs des nazis.

RÉFORMES AVORTÉES

Les atrocités allemandes ne passent nullement inaperçues. Des Britanniques, tout d'abord, qui ont percé les codes de l'*Ordnungspolizei* et sont en conséquence informés du déroulement des massacres, ce qui amène Churchill à les dénoncer publiquement, le 24 août 1941 : « *Depuis les invasions mongoles de l'Europe* […], *l'on n'avait jamais vu une boucherie méthodique et sans pitié d'une telle ampleur.* » Les Soviétiques collectent témoignages et documents, ce qui leur permet d'étayer leurs accusations de crimes de masse dans l'arène internationale.

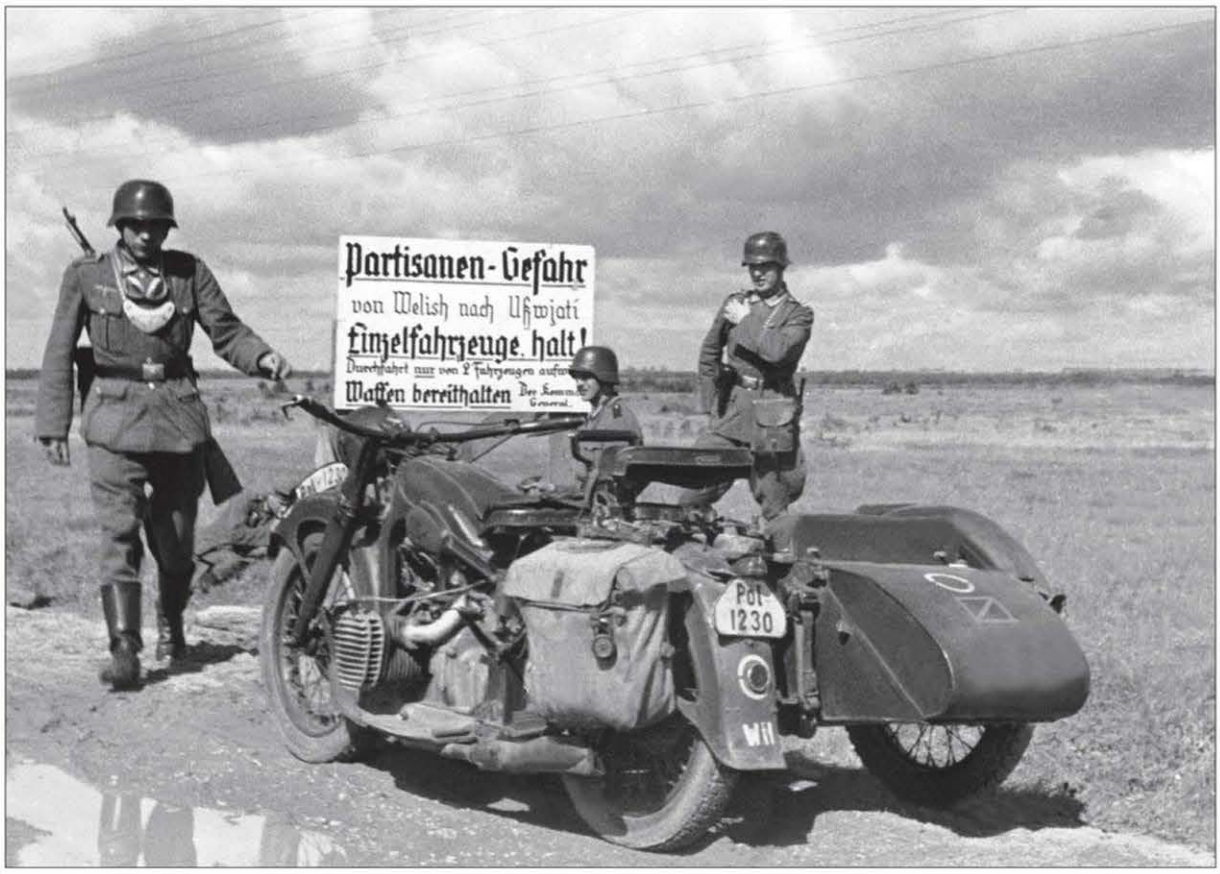
▼ À Minsk, une femme et deux hommes viennent d'être arrêtés par des Allemands et des supplétifs coiffés de vieux casques et portant un brassard. Sur la pancarte, on peut lire : « *Nous sommes des partisans et nous avons tiré sur des soldats allemands* ». Est-il nécessaire de préciser que leur destin est d'ores et déjà scellé ?
Bundesarchiv
Bild 146-1972-026-43

La population des territoires occupés est elle-même devenue totalement hostile aux Allemands. Un rapport nazi du 27 mars 1942 relatif à la Biélorussie signale que le moral populaire y est « *toujours tiède, même mauvais* », ce qui entraîne un « *comportement froid, souvent même résistant* », qui vient de ce qui « *n'est en partie plus seulement de la déception, mais même de l'amertume devant le manque de soutien et l'approvisionnement en pain (population de la ville) de la part des Allemands* ». Le rapport conclut « *qu'on n'accorde plus foi à la propagande allemande* ». Goebbels, lucide, reconnaît le 25 avril 1942 « *qu'en Ukraine, au début, les habitants étaient plus qu'enclins à considérer le* Führer *comme le sauveur de l'Europe et à accueillir très chaleureusement la* Wehrmacht. *Cette attitude s'est radicalement transformée au fil des mois. Avec notre politique, nous avons trop matraqué les Russes, et surtout les Ukrainiens. Vis-à-vis des Ukrainiens, des Russes non plus, le coup de bâton sur la tête n'est pas toujours un argument convaincant. Nous commençons cependant, au moins modestement, à modifier quelque peu ces tendances* ».

La guerre se prolongeant, les Allemands, et notamment Rosenberg, se convainquent de modifier leur politique de traitement des prisonniers de guerre, en ce qu'il s'agit, d'une part, d'ôter à la propagande communiste toute velléité de critique et, d'autre part, de profiter de cette source de main-d'œuvre ; pas question cependant de revenir sur l'extermination des Juifs. Dès le mois de septembre 1941, l'*Oberkommando des Heeres* demande au *Führer* de lever le *Kommissarbefehl*, non point pour des motifs humanitaires, mais parce qu'il a été constaté que la mise en application de cette directive avait contribué à durcir la combativité soviétique. Il faut attendre le 6 mai 1942 pour que Hitler consente à la suspendre provisoirement, ce qui n'empêchera pas les nazis d'éliminer de nombreux commissaires détenus dans les camps de concentration. Parallèlement, le 31 octobre 1941, le *Führer* autorise l'utilisation des prisonniers de guerre dans le cadre de l'économie du *Reich*, ce qui pousse l'*Oberkommando des Heeres* à améliorer les rations des prisonniers aptes au travail (les inaptes étant abandonnés à leur sort). En novembre, la *Heeresgruppe* « Mitte » décide de mettre fin aux évacuations des prisonniers à pied ou dans des wagons à ciel ouvert, mais il faudra encore attendre des semaines pour que la situation s'améliore. Cette évolution intervient, dès lors, largement trop tard, le froid, la faim, la maladie ayant fauché des centaines de milliers de détenus. De sorte que, le 19 février, un haut fonctionnaire allemand peut se lamenter : « *Nous avions 3,9 millions de Russes à notre disposition, il n'en reste plus que 1,1 million.* »

Vis-à-vis des civils, l'*Ostministerium* planche sur un projet de réforme agraire. Avec l'appui de Göring et de Himmler, Backe, le politique, et Thomas, le militaire, avaient découragé toute tentative de mettre fin au système soviétique du collectivisme, les kolkhozes étant perçus comme un cadre favorisant le contrôle des terres et la réquisition des denrées agricoles. Or, rapidement, le *SD* « *constate chez les paysans kolkhoziens le désir général de posséder la terre. En certains cas, il a déjà été tenté de procéder arbitrairement au partage de la terre et du bétail* ». Non sans hésitations, la direction nationale-socialiste réfléchit à la question de se concilier la population rurale. « *Le nouveau slogan,* "La terre aux paysans !"*, a trouvé un écho profond dans les masses rurales*, écrit Goebbels. *Nous aurions pu obtenir le même succès beaucoup plus tôt si nous avions été plus adroits et plus lucides. Mais nous étions les uns et les autres bien trop obnubilés par une campagne*

▼ Groupe de Russes se constituant prisonniers. Au second plan, un *Zug* de *Panzer II* deployés en *Linie* (ligne). Bundesarchiv Bild-F016237-0022A

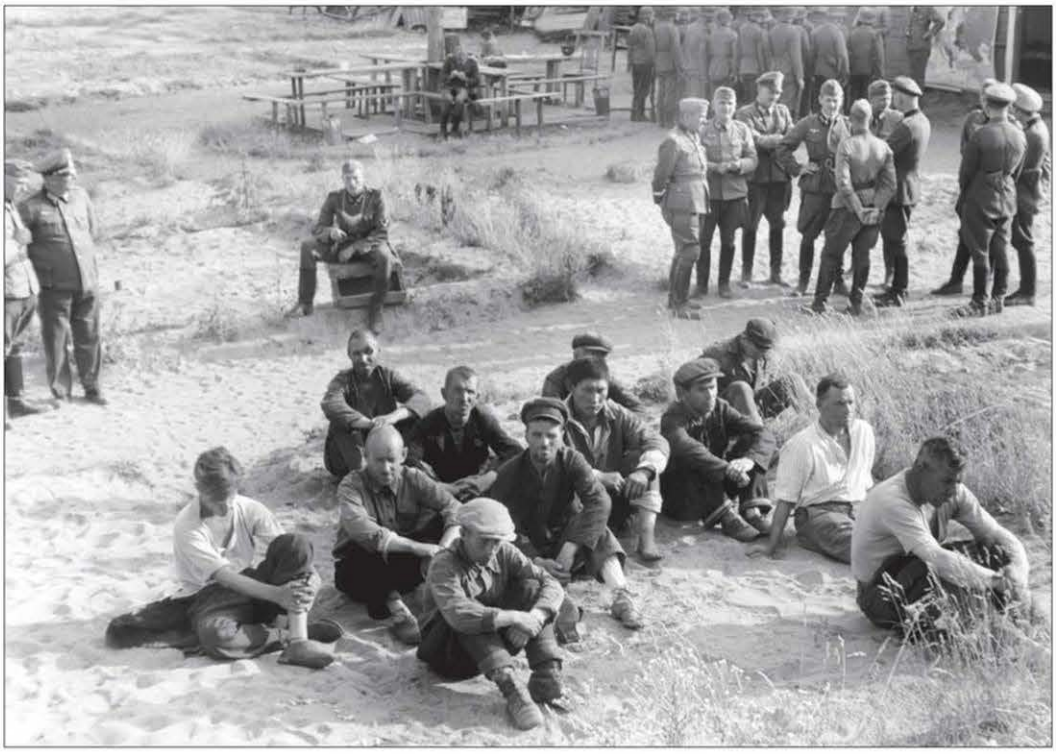


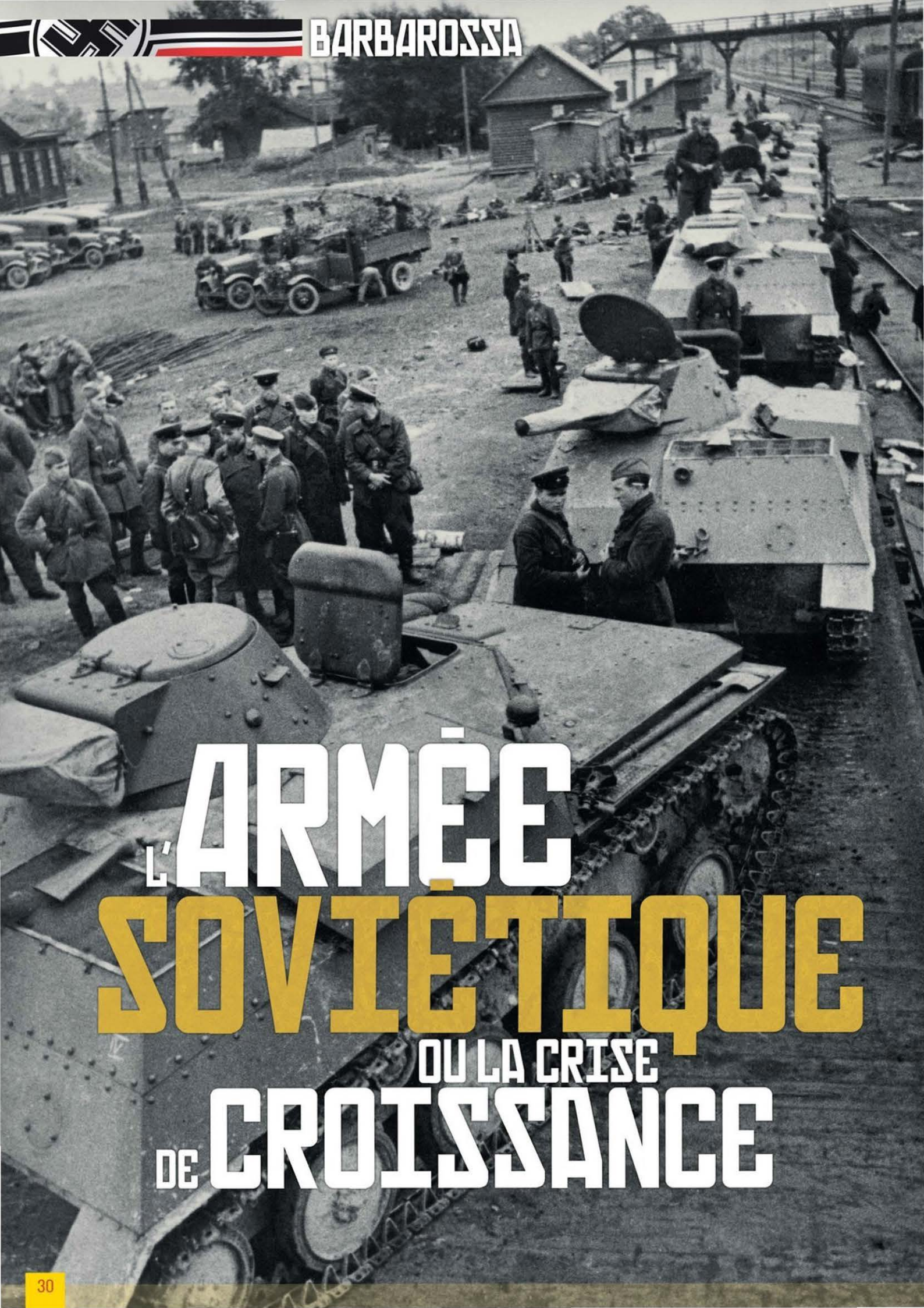
◀ Une patrouille de la *Feldgendarmerie* tient un poste de contrôle, quelque part en Russie centrale ; le panneau indique « *Danger de partisans* », tout en donnant des instructions aux chauffeurs des véhicules devant emprunter cet axe routier. Les *Kettenhund* (surnom donné par la troupe aux policiers militaires allemands) seront très actifs dans la lutte contre les partisans.
Bundesarchiv
Bild 101I-007-2477-06

▼ Partisans interpellés par la *Feldgendarmerie* dans le nord de l'Union soviétique, à la fin de l'été 1941. Le phénomène de la guerre des partisans en URSS est non seulement lié à la volonté des Russes de résister mais aussi au fait que de nombreux soldats soviétiques se sont retrouvés pris au piège derrière les lignes allemandes lors des encerclements de 1941. Ils se sont alors regroupés puis organisés pour survivre, en attaquant les convois ennemis ou bien en demandant de l'aide aux populations. Il faudra attendre 1942 pour que Moscou commence à réellement structurer ces groupes et leur vienne en aide, tout en exploitant leurs capacités de nuisance vis-à-vis de l'adversaire. En revanche, dès l'hiver 1941, la propagande de Staline va magnifier leurs actions et les employer symboliquement pour mobiliser le peuple russe.
Bundesarchiv
Bild 101I-212-0221-03

de courte durée… » Rosenberg parvient, sur ce point, à l'emporter sur Backe et le *Reichskommissar* Koch puisque, le 15 février 1942, Hitler avalise une réforme agraire limitée, substituant aux fermes collectives des « unités d'économie rurales », comme à l'époque du tsarisme, avec autorisation accordée aux agriculteurs les plus productifs et les mieux disposés envers l'occupant à cultiver des lopins individuels. Ce n'est toutefois qu'une œuvre de compromis, qui ne satisfait personne. La déception paysanne est accentuée par le contrôle rigide que les Allemands conservent sur les terrains, le matériel, la production. Les mesures les plus favorables aux agriculteurs sont mises en échec par Koch en Ukraine. En Biélorussie, la réforme entre plus facilement en application, mais les exigences alimentaires allemandes et la déportation d'une importante main-d'œuvre pour l'économie du *Reich* (les *Ostarbeiter*, « travailleurs de l'Est ») la remettent profondément en cause. En 1943, devant l'aggravation du contexte militaire, l'Allemagne proclamera le partage de la terre entre les paysans, mais cette initiative, purement propagandiste, ne sera jamais mise à exécution.

Les nazis auront ainsi été incapables de saisir l'occasion offerte par l'hostilité rurale au communisme. Méprisant les nationalités, ils ne sauront davantage s'attirer la sympathie des Baltes et des Ukrainiens. Leur politique d'atrocités aura largement contribué à durcir la résistance de l'Armée rouge, et à fournir des recrues aux mouvements de partisans. Le tout sans que l'exploitation des territoires occupés n'apporte les formidables bénéfices escomptés. Si la *Wehrmacht* parviendra, non sans mal, à prélever tout ce qui lui est nécessaire pour se loger et se nourrir, aux dépens des civils et des prisonniers, il n'en demeure pas moins que, selon l'historien Alexander Dallin, « *l'apport des territoires de l'Est représente seulement le septième de ce que le* Reich *se procura en France* » ! Quant aux soldats et aux civils soviétiques, ils en paieront le prix fort, puisque 27 millions des leurs ne survivront pas à la guerre. Hitler n'en aura pas moins remporté un succès essentiel : en radicalisant ses forces de sécurité et son armée, il aura pavé la voie menant au génocide juif. ■





L'ARMÉE SOVIÉTIQUE

OU LA CRISE DE CROISSANCE

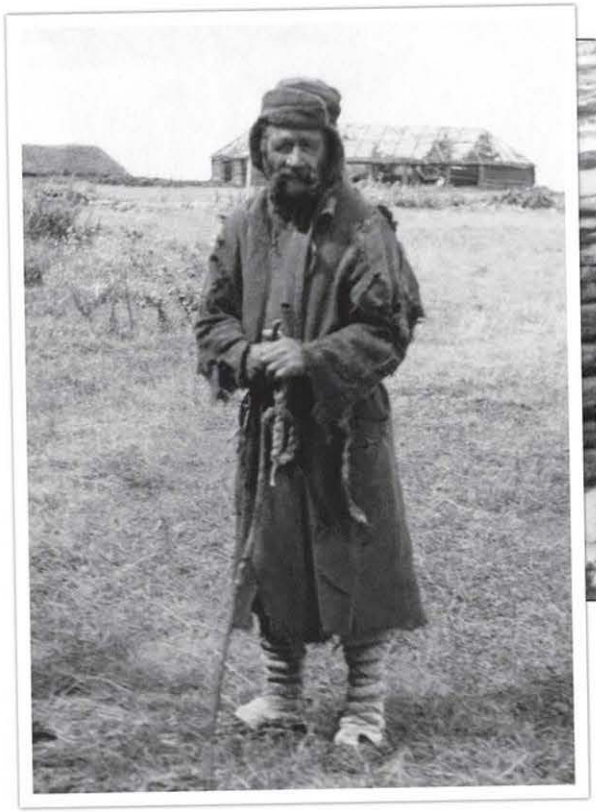
Dès les premières semaines de « Barbarossa », l'Armée soviétique est perçue par les Allemands, comme par les observateurs du monde entier, comme un « géant aux pieds d'argile » ; ainsi, malgré des effectifs supérieurs à ceux des assaillants, partout, l'Armée rouge recule ou s'effondre, se montrant incapable de contre-attaquer efficacement. Pour les propagandistes du *Reich*, à commencer par Goebbels, l'occasion est belle de souligner l'infériorité de l'ennemi slave et la supériorité de la machine de guerre aryenne. Mais au-delà de ces poncifs, comment expliquer, objectivement et sérieusement, les contre-performances russes de l'été et de l'automne 1941 ?

En juin 1941, sur le papier, « l'Armée rouge des ouvriers et paysans » affiche des effectifs impressionnants : 303 divisions – dont 198 divisions de fusiliers, 61 divisions blindées et 31 mécanisées – soit environ 5,7 millions d'hommes, 115 900 canons et mortiers, 22 300 chars et 20 978 avions. Toutefois, l'immensité du territoire soviétique et les menaces de conflit aux frontières sibériennes avec le Japon, ainsi que dans le Caucase avec la Turquie et la Perse, obligent Moscou à disperser ses forces. De fait, face aux Allemands, les Soviétiques n'engagent directement, en juin 1941, que 186 divisions – soit 3 millions de soldats, 19 800 canons, 11 000 chars et 9 100 avions. En outre, comme pour les Allemands, ces chiffres ne doivent pas faire illusion. En effet, lorsque s'engage la « grande guerre patriotique », l'Armée rouge n'a pas encore achevé sa mutation et souffre de maladies de croissance.

UN MALAISE HUMAIN

Au début des années 1930, pour renforcer leur potentiel militaire, les dirigeants soviétiques revoient considérablement à la hausse les effectifs de leurs troupes : d'un demi-million, ces derniers sont passés à 885 000 en 1935 puis à 1,3 million en 1937, avant d'être multipliés par quatre jusqu'en 1941. Le processus supposait l'incorporation d'unités « territoriales » (formations de réserve), ainsi que l'extension du recrutement aux paysans, après que les autorités eurent longtemps privilégié les ouvriers par réflexe marxiste. Le régime tenait à s'assurer du soutien des jeunes issus du monde rural en les embrigadant, de manière à mieux contrôler ces agriculteurs si réticents à accepter la collectivisation et la « dékoulakisation » (liquidation des paysans les plus productifs). En 1936, Moscou autorise également les camarades « non-slaves » de l'empire (Ouzbeks, Turkmènes, Bouriates, Tadjiks, Kirghiz, Caucasiens) à effectuer leur service militaire, mais l'armée demeure majoritairement « slave », puisque les Russes, les Biélorusses et les Ukrainiens constituent 86 % des effectifs en 1941 (75 % en 1914).
Cette explosion des effectifs se traduit par une baisse de qualité de l'instruction militaire, fort hétérogène selon les zones géographiques et les unités. Plus grave, et ce dès 1928, le Haut commandement peine à trouver des officiers en nombre suffisant pour gérer cette masse d'hommes. Faute pour lui de vouloir faire appel aux anciens officiers issus de l'aristocratie et de la bourgeoisie, et face à l'absence d'expérience militaire au sein des milieux ouvrier et paysan, le régime pare au plus pressé. Il facilite la montée en grade des jeunes militaires, mute au service militaire des commissaires politiques (à l'exemple du futur maréchal Koniev), recrute des femmes, presse le Parti de mobiliser les esprits en vue de motiver davantage de Soviétiques à intégrer des écoles militaires, etc. Mais le statut social de l'officier n'attire guère : la paie est mauvaise et l'autorité sur la troupe est remise en cause par le droit des soldats à émettre des plaintes auprès de l'administration politique. Inexpérience, manque de professionnalisme ou encore excès d'alcool favorisent l'indiscipline, voire la délinquance pure et simple : en 1936, 380 officiers sont condamnés pour diverses infractions. En 1940, ce chiffre passe à 1 450 pour un total de 150 000 individus.
La « grande terreur », déclenchée par Staline dans la seconde moitié des années 1930, aggrave cette situation : d'après un rapport du 5 mai 1940, émanant du directoire des cadres de l'Armée rouge et décrivant le bilan de l'épuration et des purges effectuées en 1937-38, 9 506 officiers auraient été arrêtés par le *NKVD* tandis que 14 684 auraient été exclus de l'armée pour complicité avec les « milieux contre-révolutionnaires ».

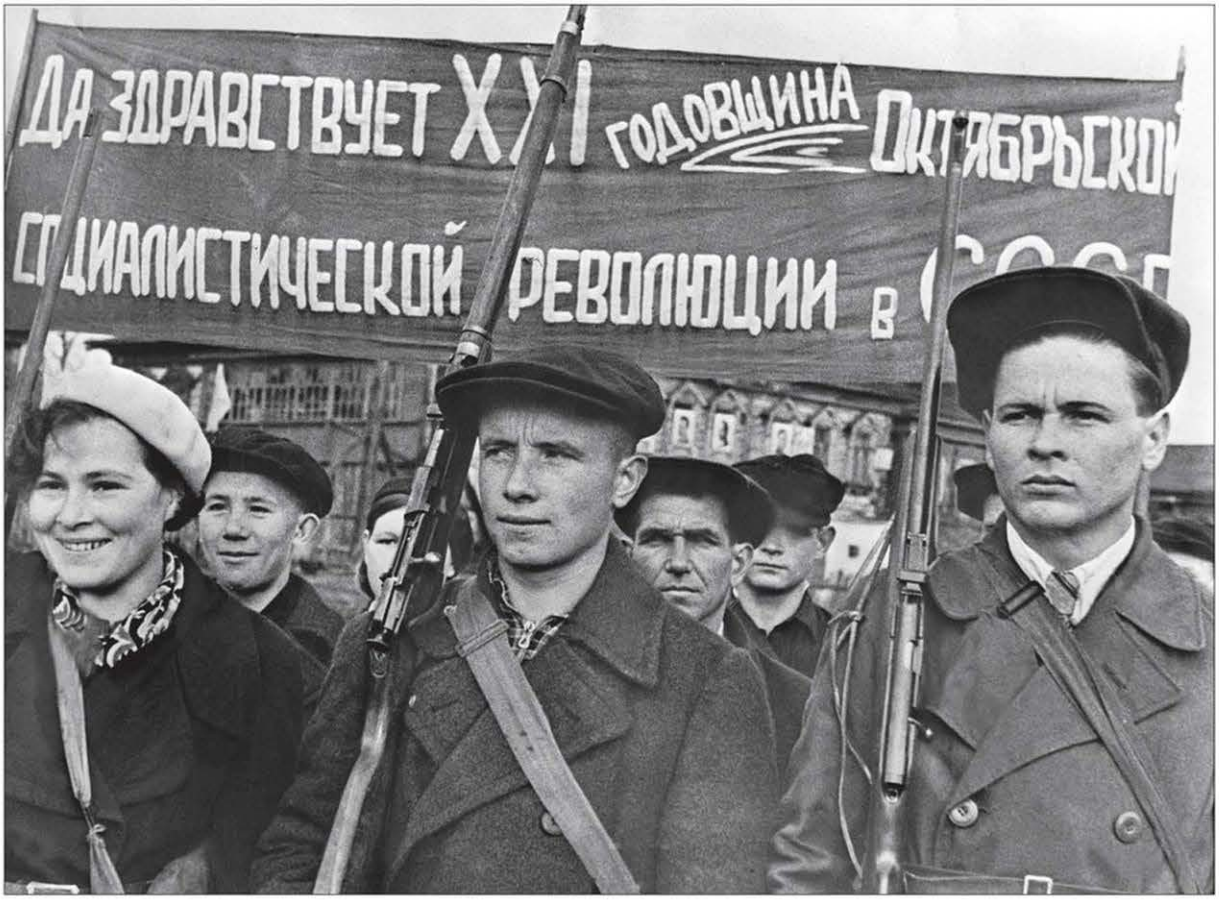
◀ Comme la *Gestapo* en Allemagne, le *NKVD* a une fonction répressive. Aussi, les exécutions sommaires des « ennemis de l'État bolchevique » sont-elles fort répandues. En bref, le *NKVD* représente un effroyable instrument de terreur au service d'un dictateur criminel : Staline.
US Nara



▲ Ce vieux paysan ukrainien a été immortalisé dans les années 1930 par un photographe amateur. Dans les campagnes, comme ici, la réforme agraire a apporté pauvreté et famine. On comprend dès lors que les Ukrainiens qui, par ailleurs, luttent pour leur indépendance, accueillent les Allemands en amis et libérateurs en 1941. Une situation qui ne durera pas très longtemps du fait de la politique d'occupation nazie.
Archives Caraktère

À ces chiffres, il faut ajouter 3 810 limogés pour cause « d'ivrognerie » et/ou « dépravation morale » et 2 882 départs pour raisons médicales, du moins, officiellement... Certes, 10 994 de ces 35 000 officiers à la carrière brisée seront réintégrés en 1938-39, mais les conséquences morales sur chacun d'eux, définitivement chassés ou non de l'armée, doivent être prises en compte. Par ailleurs, la répression est particulièrement dévastatrice vis-à-vis du Haut commandement : sont en effet éliminés 3 maréchaux sur 5, 13 généraux d'armée sur 15, 8 amiraux sur 9, 50 généraux de corps d'armée sur 57, 154 généraux de division sur 186, tous les commissaires politiques d'armée, 25 commissaires de corps d'armée sur 28, etc. Plus grave encore, cette terreur étatique bride l'esprit d'initiative et paralyse les volontés, ce qui s'avérera des plus dommageables quand viendra l'heure de la guerre. À l'inverse, nul ne songera un seul instant à contredire l'autorité de Staline lors de la débâcle de l'été 1941, ce qui au regard du passé révolutionnaire de la Russie reste, à dire vrai, remarquable !

La « grande terreur » s'est en effet voulue une politique de consolidation politique et de purification sociale. Ainsi que l'écrit Nicolas Werth, elle « *avait pour but l'éradication définitive (notamment par la liquidation physique de 700 à 800 000 personnes) de tous les éléments jugés "étrangers" ou "nuisibles" à la "nouvelle société" en cours d'édification* ». Quant à « l'offensive » contre l'armée déclenchée en 1937, elle s'inscrit dans le contexte plus large d'une épuration des élites, en l'occurrence les cadres du Parti, de la diplomatie, de



◥ Enfants ukrainiens arrêtés avec leurs parents (dont ils ont été séparés lors de leur arrivée au goulag) par le *NKVD*. On notera que certains de ces bambins sont blessés au visage ce qui nous renseigne sur les « bons soins » leur étant prodigués par les gardiens des camps...
US Nara

▶ Défilé de « bons camarades » dans les rues d'une grande cité soviétique à l'occasion de la commémoration de la Révolution d'octobre.
US Nara

l'économie, des services de renseignements, de la police. Comme l'indique Werth, « *cette répression, spécifiquement ciblée, devait détruire tous les liens politiques, administratifs, professionnels et personnels générateurs de solidarité qui n'avaient pas pour origine l'adhésion à la politique de Staline ou à sa personne, et à promouvoir une nouvelle couche de dirigeants qui devraient leur carrière vertigineuse au Guide et lui seraient totalement dévoués* ». Dans ce contexte, les procès publics sont censés justifier cette politique et imputer aux « traîtres » les échecs économiques et sociaux du régime, les accusés se voyant extorquer leurs aveux. En ce sens, les accusations de trahison et de « bonapartisme » portées contre les officiers supérieurs soviétiques, en particulier le très brillant maréchal Toukhatchevski (exécuté le 12 juin 1937), relèvent de la légende, comme le reconnaîtront officiellement les autorités soviétiques après la mort de Staline. Les services d'espionnage nazis avaient certes élaboré des faux impliquant le maréchal russe dans un projet de putsch contre le Kremlin, et ces documents avaient été portés à la connaissance du *Vojd*, mais il est peu probable qu'il y ait réellement cru. En fait, Toukhatchevski était trop indépendant d'esprit, trop hostile à l'Allemagne, bref trop incontrôlable pour espérer survivre aux purges. Ne subsistent, au sommet de l'État, que les plus incompétents, même si la disparition de la « vieille garde » offrira à de jeunes officiers de talent, tels Joukov, Koniev ou encore Tchouikov, la possibilité de faire carrière.

La « terreur », en tout état de cause, a suscité un profond malaise au sein de la population, qui a déjà eu à affronter les traumatismes de la collectivisation et de la « dékoulakisation ». Ainsi que tendent à le révéler les sondages effectués par le *NKVD*, le régime stalinien est impopulaire, en particulier dans les campagnes où les méfaits de la réforme agraire ont généré pauvreté, famine et crise de la production alimentaire. Le fait que le *NKVD* puisse frapper « n'importe qui n'importe quand » accroît l'état d'insécurité.

Mais comme le souligne l'historienne Sheila Fitzpatrick, « *cela ne veut pas dire que le régime de Staline ne disposait d'aucun soutien populaire. Les jeunes, les privilégiés, les responsables officiels et les membres du parti, les bénéficiaires de mesures de discrimination positive et les groupes favorisés comme les stakhanovistes le soutenaient activement* ». Par ailleurs, si les ouvriers n'apprécient guère les nouvelles formes d'exploitation découlant des plans quinquennaux, ils n'en conservent pas moins pour la plupart un fond d'attachement à la cause soviétique. De plus, l'État stalinien semble être parvenu à incarner auprès des masses soviétiques l'idée de « progrès », par le biais de l'industrialisation et de la scolarisation, outre qu'il paraît se transformer en « État providence » du fait de son monopole dans la redistribution des biens et services.

Ces facteurs, une combinaison de terrorisme d'État et de foi révolutionnaire en l'avenir, expliquent le soutien passif des populations soviétiques au gouvernement de Staline, lequel ne s'effondrera pas sur ses bases quand viendront les premiers désastres militaires. Le *Vojd* a de surcroît réussi à restaurer le patriotisme, par le biais d'un chauvinisme « grand russe » qui, s'il consolide sa légitimité auprès des Russes, l'affaiblit au contraire dans certaines régions périphériques. Les Ukrainiens, ravagés par la famine du début des années 1930 et par les épurations successives, accueilleront parfois les Allemands en libérateurs, avant de déchanter, certes. Même constat chez des minorités caucasiennes et, surtout, les populations baltes occupées en 1940 avec l'accord tacite du *Reich* hitlérien…

▲ Officiers soviétiques observant les mouvements de l'ennemi lors de la « grande guerre patriotique ». Cible prioritaire de la grande purge voulue par Staline à la fin des années 1930, le corps des officiers de l'Armée rouge sera littéralement « décapité », alors même que l'armée sera en pleine refonte et que de nouvelles menaces (Japon, puis Allemagne) se feront de plus en plus présentes. Du maréchal le plus connu en passant par le plus anonyme des sous-lieutenants, tous trembleront, à juste titre…
Archives Caraktère

UNE ARMÉE MAL PRÉPARÉE

Ces malaises sociaux et nationaux, de même que les malentendus entretenus par le régime sur ses prétendues « réussites », ne sont pas sans impact sur le moral des troupes issues de ce peuple victime de son propre gouvernement. Pourtant, le niveau de vie des soldats demeure supérieur à la moyenne soviétique.

L'État considère en effet l'armée comme un vecteur d'intégration à la « nouvelle société », un moule des « hommes nouveaux » : l'égalitarisme est proclamé, les châtiments corporels en usage sous le tsarisme théoriquement proscrits, les hommes doivent bénéficier de vêtements neufs, l'illettrisme est combattu, l'instruction politique est obligatoire et les principes fondamentaux du marxisme-léninisme, en particulier l'hostilité envers la religion, sont martelés. Dans les faits, l'équipement fait souvent défaut, l'hygiène est déplorable, les casernes sont mal entretenues et les officiers ne rechignent pas à frapper leurs subordonnés.

Autre problème : la qualité de la nourriture. Malgré l'instauration de coopératives alimentaires, et quoique chaque régiment possède sa propre ferme, cultive son champs et élève son bétail, les rations demeurent réduites et de mauvaise qualité. Au sein de la région militaire de Kiev sont relatés en 1939 des cas de cadavres de souris flottant dans la soupe, et il n'est pas rare que les plats laissent surgir quelques vers. Au moins, et à l'inverse du reste de la population souvent soumise au rationnement, les militaires ne manqueront-ils jamais de nourriture. Mais comme chez les officiers, l'indiscipline fait des ravages : vols, chapardage, coups et blessures, ivrognerie sont des spectacles courants, et les désertions sont légion. L'entraînement est lacunaire, car les troupiers consacrent une part non négligeable de leur service à des activités extramilitaires ; ils peuvent être, par exemple, réquisitionnés par les autorités pour participer à la production industrielle ou agricole.

La pénurie d'officiers conjuguée à l'accroissement des effectifs favorisent cette détérioration de la discipline et des compétences. La crise est telle qu'après la guerre de Finlande entre en vigueur un code de discipline renforçant considérablement la législation pénale militaire. Les officiers, qui depuis 1935 bénéficient à nouveau de leurs rangs et titres, voient leur autorité renforcée. Ce revirement s'effectue aux dépens du statut des commissaires politiques, encore qu'il faille réfuter bien des légendes entourant ces derniers, trop facilement assimilés à de simples espions du Parti. Instaurés au cours de la guerre civile pour surveiller les officiers de la jeune Armée rouge, ils ont par la suite perdu de leurs prérogatives en 1925, date à laquelle les chefs militaires ont pu se dispenser de leur contreseing pour faire appliquer leurs directives. Cette réforme, baptisée en russe *Edinonachalie*, va contribuer à brouiller la ligne de fracture entre l'administration politique et le corps des officiers. En 1937, à l'occasion des purges, les commissaires – également frappés par la répression – récupèrent leurs anciennes prérogatives, mais le régime restaure l'*Edinonachalie* en 1940.

Cette croissance exponentielle de la masse des *Frontoviki* se traduit également par de considérables difficultés d'approvisionnement. En théorie toujours, et d'après l'historien américain David Glantz, la division d'infanterie soviétique de 1941 comprend 14 483 hommes, 78 pièces d'artillerie de campagne (de 50 mm et plus), 66 mortiers (82 mm et 120 mm), 54 canons antichars (45 mm), 12 canons antiaériens, 16 chars légers, 13 véhicules blindés, 558 véhicules

▼ Semblant sortir d'un autre âge, les charges de la cavalerie soviétique sont en réalité redoutables. Et tout au fil de la guerre, les *Landser* apprendront à s'en méfier ! D'ailleurs, Berlin ne s'y trompant pas encouragera la formation d'unités de Cosaques, comme celle commandée par le général allemand von Pannwitz. Rappelons que de nombreux Cosaques, persécutés par le régime stalinien, rallieront les rangs des envahisseurs, à l'instar du major Ivan Kononov qui rejoindra la *Wehrmacht* avec la totalité de son 436e régiment dès août 1941. Archives Caraktère

légers, 300 chevaux. Mais les difficultés endémiques de la logistique soviétique ont abouti à ce que nombre de divisions ne reçoivent jamais l'armement lourd promis. Les effectifs ne sont pas complets, et il n'est pas rare de trouver des divisions oscillant entre 6 000 et 12 000 hommes. Les véhicules font eux-mêmes défaut, ce qui a pour corollaires le manque de munitions et la réduction de la mobilité de l'artillerie, laquelle est pourtant aussi moderne et efficace que celle de la *Wehrmacht*.

De son côté, l'armement portatif est hétérogène. Les fusils *Mosin-Nagant* modèle 1891 sont solides, fiables et faciles d'entretien, mais peuvent s'avérer lourds et encombrants. La mitrailleuse légère *Degtyarev DP-27* et la mitrailleuse lourde DS-39 commencent à débarquer au sein des unités, mais le modèle *Maxim* de 1910 est le plus courant. Les pistolets-mitrailleurs *PPD* et *PPsh-41*, reconnaissables à leur chargeur « camembert » et appelés à une certaine célébrité du fait de leur efficacité et de leur maniabilité, sont encore insuffisamment répartis : alors que chaque division de fusiliers doit en recevoir 1 204 au premier semestre 1941, les divisions des régions frontalières (premières dotées) n'en comprennent que 250 à 550 chacune.

DES INFRASTRUCTURES LACUNAIRES

Au 22 juin 1941, la majorité des unités soviétiques manque d'armes, d'équipements divers, de munitions et même d'effectifs. Les insuffisances logistiques sont à l'origine d'un tel affaiblissement. Contrairement à la version officielle soviétique en effet, « *l'industrialisation à toute vapeur* » n'a guère permis une amélioration des moyens de transport, ce qui nuira à l'approvisionnement des industries et surtout de l'Armée rouge.

Les voies ferroviaires sont ainsi trop peu importantes pour un pays aussi vaste : 85 000 kilomètres de voies ferrées au total, dont 75 000 en Russie d'Europe. Autrement dit, 5 kilomètres pour 10 000 habitants, alors que la proportion est de 40 kilomètres pour 10 000 habitants aux États-Unis. Près de 8 500 kilomètres ont été ajoutés dans les années 1930, notamment pour rallier les régions éloignées du Transsibérien : le *Turksib* (1 442 kilomètres) joint ainsi l'Asie centrale à la Sibérie, tandis que les liaisons entre Moscou et le Donbass sont densifiées, de même que dans l'arrière-pays de Mourmansk et Arkhangelsk. Mais la rénovation des lignes traîne tandis que l'électrification ne commence à couvrir que les grandes régions urbaines (Leningrad et Moscou). Lents, usés et mal entretenus, les wagons « *tombent malades* » comme s'en plaignent les Soviétiques. Sur les meilleures lignes, la marche est irrégulière, la moyenne ne dépassant guère les 50 km/h. La signalisation automatique est trop rare. Le ballast de sable est fragile et instable. Qui plus est, le système routier soviétique, archaïque, complète fort mal le ferroviaire. Le parc automobile est médiocre (un demi-million de véhicules toutes catégories en 1937). Les routes sont le plus souvent de simples pistes, difficiles d'utilisation en temps de guerre, totalement impraticables en cas de mauvais temps. Même les pierres font défaut ! Seuls quelques axes routiers peuvent se révéler assez satisfaisants, autour de Moscou et Kiev. La capitale soviétique est relativement bien reliée à Smolensk et Vitebsk, mais le cas est exceptionnel. Faut-il alors compter sur le système fluvial ?

▲ Affiche de propagande soviétique de 1942 conçue pour stimuler la productivité des ouvriers des usines d'armement réimplantées dans l'Oural. Archives Caraktère

Ces mécaniciens sont en train de réviser un T-26 Modèle 1931 *a priori* assemblé au début de l'année 1932, car la caisse comme les deux petites tourelles abritant des mitrailleuses sont rivetées. Nous sommes près de Moscou, durant l'été 1934. L'un des points faibles de l'Armée rouge demeure, en 1941, le manque chronique de pièces détachées et de mécaniciens qualifiés. Deux phénomènes qui conjugués, et avant même que la campagne de Russie ne débute, font chuter d'une manière endémique le taux de disponibilité des chars au sein des unités. Si l'on ajoute à ceci, la pénurie de munitions, on commence à avoir une idée claire de la situation de l'Arme blindée russe. Coll. Ashuraliev

Pas vraiment. Le canal de la mer Blanche, notamment, devait rallier cette dernière à la Baltique. Édifié par une main-d'œuvre concentrationnaire, il verra périr des milliers de ces travailleurs forcés, mais son manque de profondeur réduit considérablement son utilité.

À dire vrai, il faudra attendre l'aide anglo-américaine – dans le cadre du « prêt bail » et de la « Grande Alliance » – pour améliorer sensiblement l'état des transports soviétiques : 700 000 camions, 3 800 000 tonnes de pneus (une usine de fabrication de pneus sera même importée des États-Unis), 103 000 tonnes de caoutchouc, 2 000 locomotives, 10 000 wagons et 54 000 tonnes de rail seront ainsi livrés à l'Union soviétique, outre un remarquable système de signalisation automatique de plusieurs milliers de kilomètres de voies. Mais cet apport ne sera décisif qu'à l'heure de la contre-offensive de l'Armée rouge. Au moins, les profondes infirmités de l'infrastructure soviétique ralentiront-elles les manœuvres offensives allemandes de 1941-42…

Le système des fortifications soviétiques révèle, lui aussi, plusieurs failles. Dans les années 1930, le Kremlin a certes fait bâtir 21 régions fortifiées (*ukreplennye raiony – UR* en abrégé) le long de la zone frontalière – ce que les Allemands appelleront la ligne « Staline ». Chaque *UR* couvre environ 100 à 200 km de front sur une profondeur de 30 à 50 km, et comporte un réseau d'ouvrages bétonnés ou blindés, décrits ainsi par le journal communiste *Krasnaya Zvezda* du 25 février 1983 : « *C'était un ouvrage souterrain fort complexe, composé de boyaux de communication, d'abris, de compartiments et d'un système d'aération. Il comprenait des dépôts d'armes, de munitions et de vivres, un service de santé et une cantine ; il y avait l'eau courante, un lieu de réunion pour la formation idéologique, un poste de commandement et d'observation. L'armement était constitué d'un emplacement de mitrailleuses, dont trois* Maxim *et deux abris simples équipés chacun d'un obusier de 76 mm.* » L'objectif de ce système est de concentrer une grande puissance de feu servie par un personnel réduit, chaque *UR* ne comprenant au total qu'environ 4 000 hommes en moyenne. Ce réseau n'est pas, en lui-même, synonyme de doctrine défensive. Il répond au contraire aux conceptions militaires communistes de l'offensive à outrance, puisque servant à faire écran aux armées mobiles, et à protéger les zones de départ d'éventuels assauts.

Dans ces conditions, l'annexion par les Soviétiques de la Pologne orientale et des pays Baltes pousse Moscou à avancer sa ligne de fortifications. Vingt régions fortifiées sortent de terre en 1940 et 1941, le long de la nouvelle frontière avec l'Allemagne nazie – réseau qui sera baptisé par les Allemands ligne « Molotov ». Pour accélérer les travaux, la ligne « Staline » est laissée à l'abandon, son équipement transféré sur ces nouvelles positions. C'est pourquoi certains propagandistes – par définition peu rigoureux – ont vu, dans ce déplacement d'est en ouest du réseau fortifié, une « preuve » des intentions du Kremlin d'envahir l'Europe nazie en 1941. En fait, non seulement le démantèlement

Atelier de réparations de véhicules blindés situé à Léningrad et photographié à la fin de l'année 1941. Ria-Novosti RIA-5632

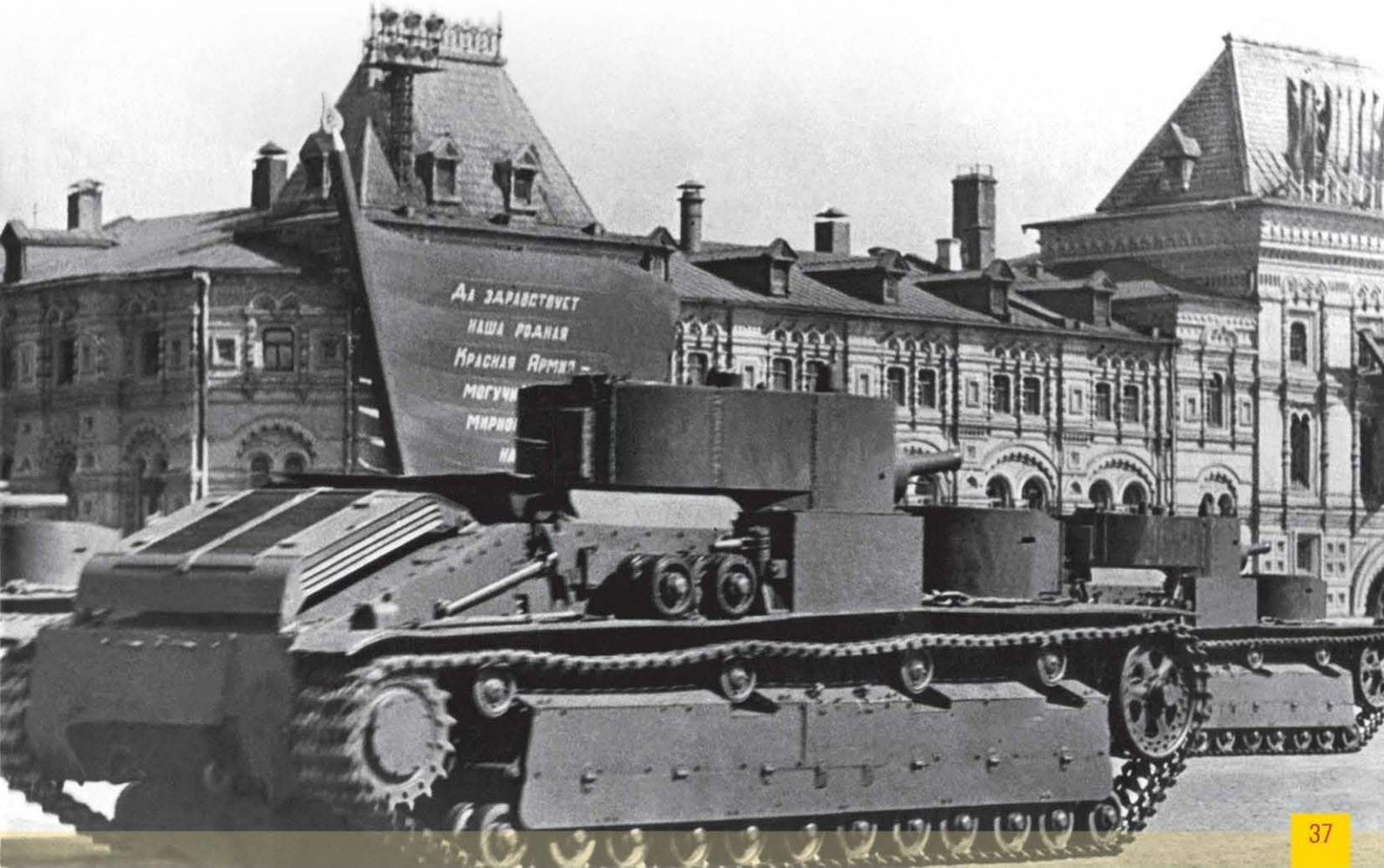
◀ T-26 Modèle 1931 piloté par des mécanos, traversant une rivière dans la région de Moscou en 1936.
Coll. Ashuraliev

de la ligne « Staline » a été désapprouvé par les généraux soviétiques, mais ces derniers ont finalement réussi à faire primer leurs vues : le 21 mai 1941, en effet, les autorités décident de rénover et de compléter ce réseau. 17 nouvelles *UR* doivent ainsi être intégrées aux lignes « Staline » et « Molotov ». Des fortifications sont également en chantier sur la ligne Ostashkov-Pochep, à l'ouest de Moscou, signe d'une certaine inquiétude du Haut commandement, proprement défensive en l'occurrence. Mais ces travaux n'aboutiront pas. Et le 22 juin 1941, ces régions fortifiées, fort incomplètement achevées et pourvues en munitions (sur 2 300 points fortifiés, seuls 1 000 ont reçu leur batteries), ne sont en fait tenues que par des effectifs réduits, c'est-à-dire à peine un officier sur un chiffre théorique de quatre, et moins de la moitié des soldats requis. Le camouflage est pratiquement inexistant, des zones entières n'ont pas été minées.

UNE MÉCANISATION ALÉATOIRE

Société anomique, soldats à la motivation variable, officiers souvent inexpérimentés, logistique déficiente, autant de facteurs qui ralentissent les réformes structurelles de l'Armée rouge. D'ailleurs, la mécanisation de cette dernière témoigne pleinement de ces difficultés d'adaptation à la modernité.
Tout avait pourtant bien commencé. Dès les années 1920, les cerveaux les plus brillants de l'Armée rouge, dont le futur maréchal Toukhatchevski, avaient élaboré le concept tactique de la « bataille en profondeur », qui deviendra bientôt la théorie stratégique de « l'opération en profondeur ». Tirant les leçons de la Première Guerre mondiale et de certains affrontements de la guerre civile, ils avaient réussi à amorcer une doctrine radicalement novatrice et proche de ce que sera le « *Blitzkrieg* » : concentration d'une puissance de feu maximale sur un point précis du front ennemi et utilisation de sections d'assaut doivent aboutir à la percée, puis à son exploitation par des unités rapides prenant à revers les lignes ennemies. L'idée est également à l'origine de la « défense élastique », qui suppose l'intervention de formations mécanisées censées briser l'offensive adverse déjà émoussée par la résistance des premières lignes de défense.
De fait, les premières unités blindées soviétiques se développent à partir de 1929. Acquérant un grand nombre de licences à l'étranger, les Soviétiques parviennent très vite à se constituer un immense parc mécanisé.

▼ Chars moyens T-28 soviétiques défilant sur la grande place centrale de Kiev, en Ukraine, quelques années avant le déclenchement des opérations allemandes contre l'Union soviétique. Dès les années 1930, au fil de multiples exercices en « grandeur nature », les blindés multitourelles employés en guise de « chars de rupture » par les Russes auront montré les limites de leur potentiel. Toutefois, en 1941, faute de mieux en attendant l'arrivée massive des KV et des T-34, l'Armée rouge engagera sans succès ses T-28 et T-35 contre les *Panzer* dans les steppes ukrainiennes.
Archives Caraktère



За Родину!
За Сталина!

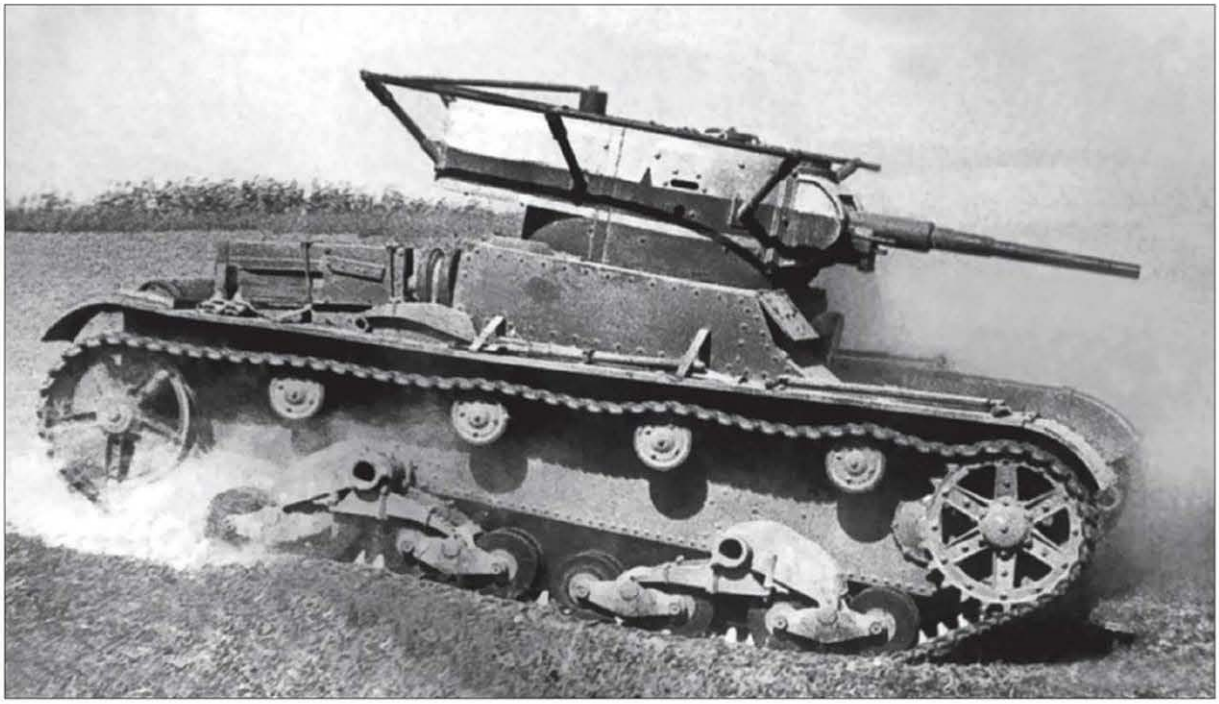
En 1932, ils peuvent déjà aligner des engins légers de reconnaissance, des matériels amphibies, des chars lourds et de rupture, fortement blindés et armés, des chars rapides destinés à l'exploitation à grande vitesse (BT) et des véhicules du Génie, le tout réuni dans des forces blindées autonomes. Mais ces formations souffrent de réelles lacunes : absence de liaison radio, structure de commandement compliquée… Pis encore, des experts soviétiques revenus d'Espagne – et notamment le général Pavlov, spécialiste des chars – soutiennent que la « bataille de profondeur » est une vue de l'esprit, que les unités blindées sont difficilement contrôlables sur le terrain et que leurs véhicules sont des proies faciles pour l'artillerie. Toukhatchevski, emporté par les purges, n'est plus là pour formuler ses objections. En 1939, Staline dissout les grandes unités de chars. Elles sont alors remplacées par des divisions motorisées comprenant chacune 275 chars devant opérer en appui de l'infanterie.

Est-ce la fin de l'Arme mécanisée communiste ? Non. L'échec finlandais porte un sévère coup aux anciens adversaires de Toukhatchevski alors même que les triomphes militaires allemands réhabilitent ses théories. Le 6 juillet 1940, sont créés neuf corps mécanisés comprenant chacun en principe 36 000 hommes, un millier de chars, 350 canons et mortiers, 270 véhicules blindés, 5 165 véhicules et 50 voitures blindées. 20 autres corps mécanisés sont programmés au printemps 1941. Mais trop de temps a été perdu et ces grandes formations n'ont guère pu améliorer leur jeune expérience. Le personnel – dont les effectifs sont généralement incomplets – sont encore novices, la logistique est mal maîtrisée, les radios font souvent défaut, de même que les ingénieurs. Les corps mécanisés créés en 1941 n'ont reçu que la moitié des chars prévus. Le manque de véhicules de transport entraînera de réelles difficultés de ravitaillement. Les stocks de munitions sont souvent réduits.

L'équipement lui-même est en pleine refonte. L'écrasante majorité du parc blindé, en 1941, est dépassée : les chars rapides BT-5 et légers T-26 comme les engins multitourelles T-28 et T-35 l'emportent certes sur les *Panzer I* et *II*, mais ils ne font pas le poids face aux nouveaux *Panzer III* et *IV* en nombre croissant. Le constat est d'autant plus déprimant que 29 % de ces engins nécessitent une révision complète (de deux à trois semaines d'immobilisation) et que 44 % ont besoin d'une réparation lourde (une semaine d'immobilisation), ce qui est impossible à envisager, faute de pièces détachées ! Une note d'espoir, néanmoins, se matérialise sous la forme de nouveaux modèles de char moyen, le T-34, et de char lourd, le KV-1. Le premier cumule les qualités : mobile, maniable, bien protégé (seul un obus de 50 mm tiré à moins de 500 mètres est de nature à percer son blindage frontal), bien armé (un canon de 76,2 mm, deux mitrailleuses de 7,62 mm), il l'emporte sur tous ses adversaires allemands. Le second est un véritable monstre d'acier : déplaçant près de 50 tonnes, armé d'un canon de 76,2 mm et de trois mitrailleuses de 7,62 mm, il bénéficie d'un épais blindage de 75 mm qui le rend presque invulnérable.

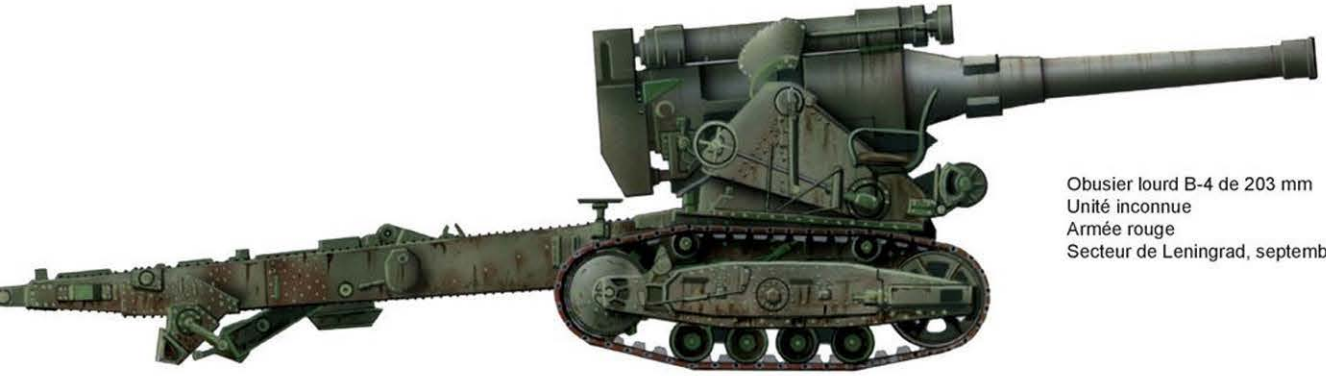
▲ T-26 Modèle 1931 photographié en 1934 ; l'armement est mixte, mêlant canon et mitrailleuse. L'antenne cadre traduit bien entendu la présence d'une radio à bord, en l'occurence un émetteur de type 7N. Au moment de « Barbarossa », les Soviétiques aligneront encore quelques engins de ce type au sein de leurs unités mécanisées.
Coll. Ashuraliev

◀ Page de gauche :
Chars lourds KV stationnés dans une forêt. Comme cela deviendra courant sur les engins russes lors de la « grande guerre patriotique », les tourelles de ces KV-1 sont recouvertes de slogans patriotiques. Ici, sur le char au premier plan, on peut lire « *Pour Staline !* ». On notera aussi la marque tactique en forme de losange.
Archives Caraktère



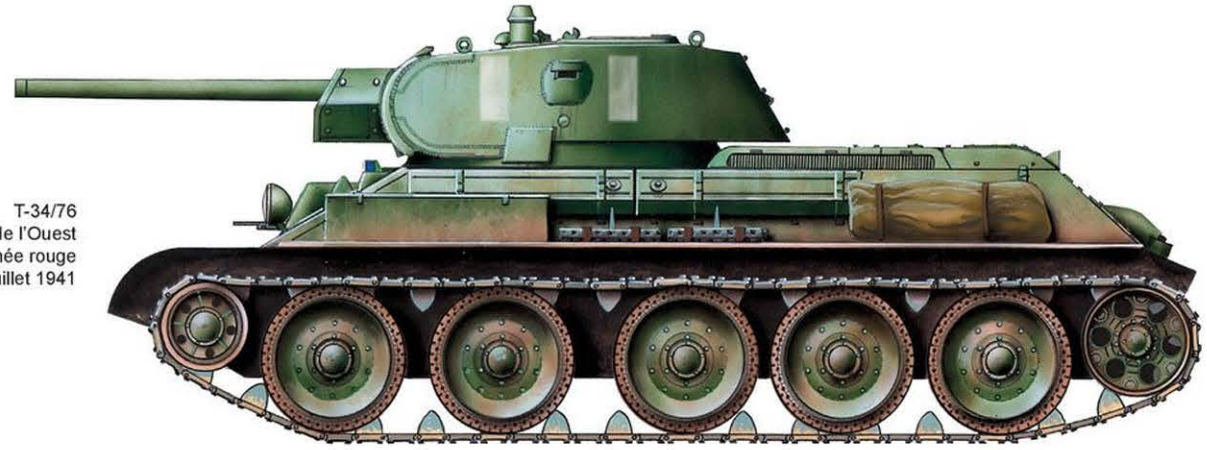
◀ T-26 Modèle 1935 de commandement et donc équipé d'une radio (voir l'antenne-cadre circulaire fixée sur la tourelle) photographié lors des grandes manœuvres estivales de 1935, près de Kiev. On notera la bande de couleur blanche couvrant la partie supérieure de la tourelle ; s'agit-il d'un signe d'identification destiné aux aviateurs ou bien d'une marque spécifique signalant un char de commandement ?
Coll. Ashuraliev

BM-13 sur chassis de camion ZIS-6
Unité inconnue
Armée rouge
Dmitrenko, Ukraine, octobre 1941



Obusier lourd B-4 de 203 mm
Unité inconnue
Armée rouge
Secteur de Leningrad, septembre 1941

T-34/76
107e division blindée, Front de l'Ouest
Armée rouge
URSS, fin juillet 1941



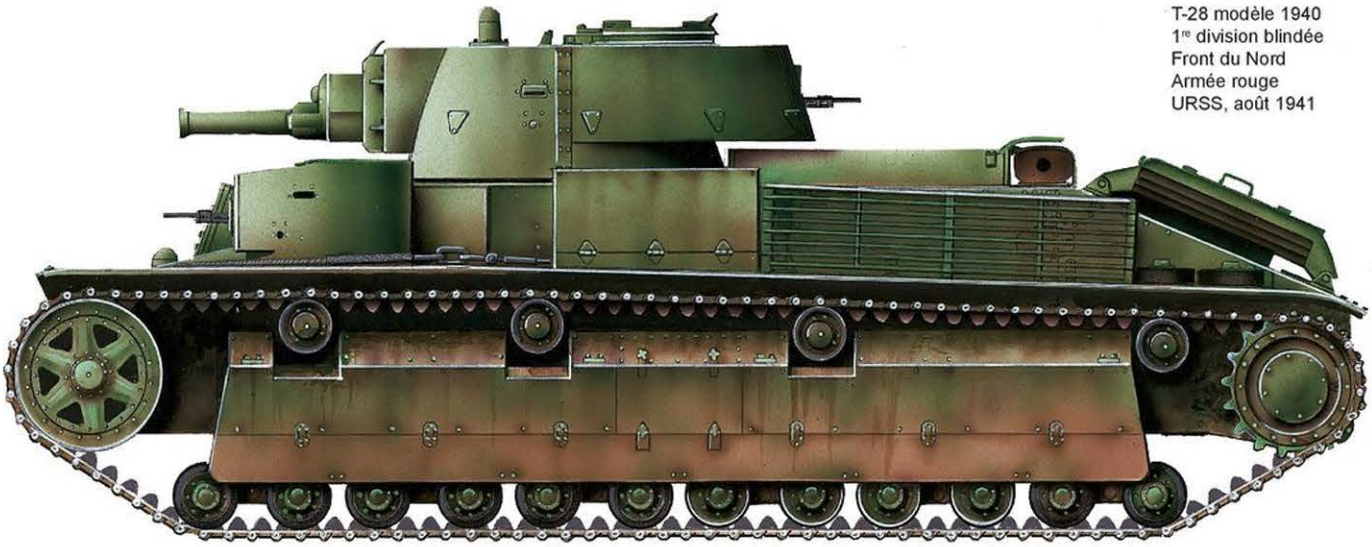
KV-1 modèle 1939
104e division blindée, Front du Centre
Armée rouge
URSS, août 1941
L'inscription signifie: « *Tuez les fascistes !* »

T26 modèle 1940
39e division blindée, 8e corps mécanisé
Armée rouge
Secteur d'Uman, URSS,
début août 1941

OT-133 (KhT-133) modèle 1940
107e bataillon de chars indépendant
Armée rouge
Carélie, URSS, été 1941

T-34/76 modèle 1940
1re division prolétarienne de
fusiliers motorisés
Armée rouge
Biélorussie, début juillet 1941

T-28 modèle 1940
1re division blindée
Front du Nord
Armée rouge
URSS, août 1941



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2010

▲ Colonne de chars T-34/76 Modèle 1941/42 progressant en forêt. La machine est dotée de chenilles de 550 mm de large, ce qui lui confère une très bonne mobilité, y compris sur des terrains meubles, dans la boue ou encore sur la neige. Archives Caraktère

Mais à la veille de l'attaque allemande, l'Armée rouge ne compte que 967 T-34 et 508 KV-1 (y compris les KV-2 armés d'un obusier), au demeurant éparpillés dans les différents corps mécanisés. Par ailleurs, ces modèles souffrent encore de maladies de jeunesse. De plus, le KV-1 a été lancé en production sans avoir bénéficié d'essais approfondis, ce qui ne va pas sans poser de gros problèmes sur le plan de la fiabilité. Quant aux équipages des T-34, ils maîtrisent mal leur machine, faute d'avoir pu s'entraîner suffisamment longtemps. La tourelle est trop étroite, obligeant le chef de char à aussi se faire canonnier tandis que le système de visée n'est pas encore « à la hauteur ». Fait à ne pas négliger, ces chars manquent eux aussi de pièces de rechange et de munitions sur les secteurs directement menacés par la *Wehrmacht*.

Rappelons en outre que l'Armée rouge possède encore de nombreuses unités de cavalerie, en vertu des préférences de Staline et de son compagnon d'armes, le maréchal Boudienny : 4 corps et 7 divisions (incluant 4 divisions de cavalerie de montagne), soit environ 80 000 hommes. Leur archaïsme doit être relativisé par la nature même du terrain soviétique, des immenses steppes aux vastes forêts, lesquelles favorisent les raids de grande envergure sur les colonnes d'infanterie en arrière du front ou les modestes mais efficaces coups de main sur les flancs de l'ennemi. Les pertes, toutefois, seront sensibles.

Réorganisation récente, manque d'effectifs, absence d'expérience des cadres, obsolescence du matériel, l'Arme blindée soviétique ne soutient nullement, pour l'heure, la comparaison avec la *Panzerwaffe*. Mais à condition de lui accorder du temps, la situation peut évoluer en faveur de l'Armée rouge.

UNE AVIATION DÉPASSÉE

Sur le papier, les *VVS-RKKA* (*Voeinno-Vozdoushnye Sily Rabotche Krest'yanskoy Krasnoi Armii* – Forces armées aériennes de l'Armée rouge des ouvriers et paysans) disposent de quatre à cinq fois plus d'avions que la *Luftwaffe*. L'ensemble est réparti, dans les régions frontalières, au sein de 32 divisions aériennes (5 de bombardiers, 8 de chasseurs, 19 mixtes).

Mais l'équipement est souvent daté ou presque hors d'usage et, là encore, le commandement manque d'expérience. S'agissant de ce dernier, les chiffres parlent d'eux-mêmes : 91 % des commandants d'aviation ont été affectés à leurs unités depuis moins de six mois, et 65 % exercent leurs fonctions d'officiers depuis moins d'un an. Manque de coordination et de pratique

▶ Ce n'est qu'à la fin 1942-début 1943 que l'industrie de l'armement soviétique, repliée en Oural, commencera réellement à retrouver des capacités de production conséquentes. C'est aussi à cette même époque que les ingénieurs de Staline pourront prendre en compte les leçons des premiers mois de la guerre à l'Est et qu'ils feront évoluer les matériels, à l'instar de ces T-34/76 Modèle 1943 produits dès l'automne 1942. Archives Caraktère

◀ Chasseur soviétique monomoteur Polikarpov I-16 *Ishak* (âne) détruit au sol par les appareils de la *Luftwaffe* lors des premiers jours de l'opération « Barbarossa ». Engagé à l'occasion de la Guerre d'Espagne, ses pilotes républicains le surnommaient *Mosca* (mouche), en raison de sa petite taille, tandis que ses adversaires, les nationalistes, le désignaient sous le sobriquet de *Rata* (rat). Bien que robuste et assez maniable, le I-16 est totalement dépassé en juin 1941.
Archives Caraktère

caractérisent les pilotes, dont le moral n'est pas au plus haut. La guerre de Finlande a prouvé, aux termes d'un rapport allemand, que l'aviation rouge s'était révélée « *inefficace contre la minuscule aviation finlandaise* ».

Le matériel est dans l'ensemble qualitativement dépassé par celui de la *Luftwaffe* et cette obsolescence touche 80 % des modèles : chasseurs *Polikarpov* de la série I-15, qui quoique solides s'avèrent moins maniables, moins armés et moins rapides que leurs adversaires allemands, *Polikarpov I-16*, qui constituent les principaux avions en usage dans l'Armée rouge mais sont incapables de grimper à haute altitude, bombardiers légers *SB* (94 % du total des bombardiers) dont le rayon d'action et la charge se révèlent insuffisants, etc. Certes, de nouveaux prototypes ou appareils de présérie sortent des usines – malgré les purges qui ont frappé les ingénieurs aéronautiques les plus prestigieux, dont Tupolev et Petliakov (arrêtés en 1937) – mais ils sont encore loin de massivement équiper les escadrilles russes. Le bombardier *Petliakov Pe-2*, le bombardier tactique *Ilyouchine Il-2 Chtourmovik* et le chasseur *MiG-3* n'apparaissent qu'en 1940 et, au 1er juin 1941, l'industrie soviétique n'en a produit que 2 653, tous modèles confondus. C'est à peine la moitié du résultat attendu. En prime, du fait des difficultés logistiques, un peu plus de 1 000 d'entre eux, seulement, sont disponibles sur le front et à peine 208 équipages savent les manier ! La grande variété des modèles suscite de considérables difficultés de maintenance, d'autant que le personnel au sol n'est pas des plus qualifiés. Les aérodromes sont peu entretenus, les plans de couverture, de dispersion et de redéploiement sont mal conçus et mal suivis.

L'état de l'aviation est d'autant plus critiquable que l'Armée rouge a été la première à développer des troupes de parachutistes, chargées de faciliter les opérations en profondeur.

▼ Bien que correctement camouflé, à l'aide de branchages et de bâches, ce MiG, certainement en panne, est tout de même tombé entre les mains allemandes. Les maux dont souffre les *VVS* sont multiples, au premier rang desquels de sérieux problèmes quant à la logistique et la maintenance de ses avions ; mécaniciens et pièces détachées manquent en effet cruellement.
Archives Caraktère

▲ Parachutistes soviétiques lors d'une cérémonie officielle. La plupart de ces soldats d'élite ne combattront jamais qu'à pieds lors de « Barbarossa ». Lorsqu'ils seront largués lors d'opérations aéroportées, cela sera bien souvent pour renforcer les partisans terrés dans les forêts biélorusses et agissant sur les arrières de la *Wehrmacht*.
US Nara

Au 1er juin 1941, elle comprend 5 corps aéroportés, formés à partir de 6 brigades de paras et 11 divisions de fusiliers. Il a été décidé de créer 5 autres corps. Autant dire que ces unités sont alors en pleine formation et restructuration, les généraux soviétiques ayant été impressionnés par les exploits des *Fallschirmjäger* en Hollande, en Belgique et en Crète. Théoriquement, chacun de ces corps rassemble 10 400 hommes réunis en 3 brigades aéroportées assistées d'un bataillon de chars légers aérotransportables. Mais les régiments de transport aérien n'existent encore que dans les cartons de l'état-major et, en définitive, ces formations aéroportées seront reléguées à des interventions au sol.

La défense antiaérienne suscite également des interrogations. Son commandement dispose de 182 000 hommes équipés de 4 000 canons, 1 600 projecteurs, 850 ballons et 75 stations radar. Mais son efficacité est remise en cause par les purges de sa direction (six généraux se succèdent au poste de commandement en 1940-41), son incapacité à s'opposer aux vols de nuit, le manque de coordination de ses différentes unités de DCA, l'absence de centralisation de ses communications, etc. Par ailleurs, le matériel dépend à la fois de la défense antiaérienne et des unités terrestres, ce qui entraîne parfois de dramatiques confusions administratives. Enfin, les radars ne sont pas assez nombreux, et les purges, en éliminant plusieurs scientifiques soviétiques, ont retardé l'entrée en service des engins les plus modernes, lesquels couvrent surtout les régions de Moscou, Leningrad et Bakou.

UNE STRATÉGIE INADAPTÉE

Les plans et la configuration de l'Armée rouge, au matin de l'attaque allemande de juin 1941, ne sont nullement appropriés. Le gros de l'assaut ennemi vise la Biélorussie, alors que c'est en Ukraine que l'attendent les Soviétiques ! Pis encore, tout a été pensé et conçu en des termes offensifs. Les planificateurs staliniens ont certes essayé de s'adapter aux bouleversements internationaux survenus depuis 1938. À cette date, le plan de défense soviétique, basé sur la prévision d'un conflit impliquant l'URSS contre une coalition regroupant l'Allemagne, le Japon, l'Italie, la Pologne, éventuellement les États Baltes, la Finlande, et la Roumanie, prévoit une vaste contre-offensive repoussant l'essentiel des armées de l'Axe, soit en Biélorussie, soit en Ukraine, incluant des actions défensives dynamiques en région baltique. La mainmise soviétique sur une partie de la Pologne, ainsi que les États Baltes et certaines régions orientales de la Finlande contraint l'Armée rouge à avancer ses lignes vers l'Ouest en se mettant en porte-à-faux et à modifier ses plans. Cette fois, insiste Staline, l'Ukraine doit devenir la zone la mieux protégée, ce qui aboutit au renforcement du district militaire de Kiev. D'une part, le *Vojd* ne néglige nullement les convoitises hitlériennes

▶ L'Armée rouge innove ! Outre qu'elle ait été l'une des premières armées au monde à former un corps de parachutistes, elle a aussi été novatrice sur le plan de l'intégration des femmes au sein des forces militaires. Ce cliché en est la preuve, avec ces infirmières parachutistes !
Archives Caraktère

sur cette région, économiquement riche. D'autre part, l'Ukraine pourrait constituer une excellente base de départ, s'agissant de menées offensives russes en territoire ex-polonais. En effet, l'Union soviétique, si elle mène une diplomatie défensive, n'en doit pas moins demeurer offensive une fois la guerre déclenchée par l'éventuel agresseur fasciste. La mécanisation de ses troupes ne se comprend que dans cette optique et non, comme d'aucuns l'ont prétendu, dans la préparation d'une invasion de l'Europe. Pourtant, de manière presque incroyable au regard des leçons de la guerre-éclair hitlérienne, les Soviétiques ne prennent pas en compte l'hypothèse d'une attaque-surprise adverse. Il est escompté, bien au contraire, une période de crise – ou, en toute hypothèse, des combats limités à la zone frontalière – d'une durée de 15 jours devant permettre la mobilisation et le déploiement des forces armées. Devant l'état évident de préparation de l'Armée allemande, Joukov ira toutefois jusqu'à imaginer la possibilité d'une attaque préventive en mai 1941, rejetée par Staline, car ce dernier craint précisément le déclenchement d'un conflit.

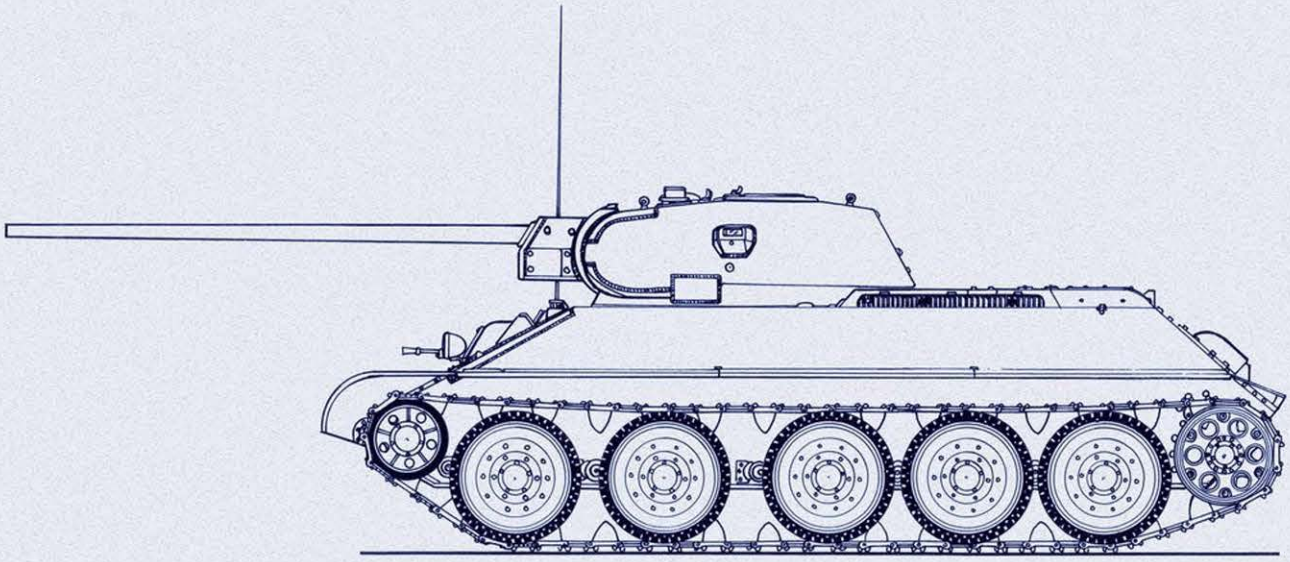
Il est vrai que le maître du Kremlin a autorisé la levée de 900 000 réservistes en mars 1941, ordonné à quatre armées de la réserve stratégique de rejoindre les districts militaires de Minsk et de Kiev en mai, tout en renforçant – timidement – les *UR* de l'ancienne frontière occidentale. Il s'agit, pour lui, de montrer sa force dans le cadre de sa confrontation diplomatique avec Hitler, sans oublier le fait qu'il redoute une invasion déclenchée par des généraux allemands dissidents agissant sans l'accord du *Führer*. De plus, le transfert de plusieurs armées vers l'Ouest s'explique par la doctrine militaire offensive encore en vigueur. Les contre-attaques russes doivent, en effet, s'effectuer dans un délai relativement bref, alors que les insuffisances des infrastructures ferroviaires et routières reliant la Russie centrale à la Biélorussie et l'Ukraine sont de nature à ralentir le transport des troupes. En d'autres termes, le rapprochement des forces soviétiques de la frontière, loin de révéler des intentions agressives, vise à accélérer la mobilisation et le déploiement de l'Armée rouge en cas d'agression allemande. Mais ces mesures, décidées trop tard, ne seront que très incomplètement exécutées au 22 juin 1941, avec la suite que l'on connaît…

Bref, la stratégie soviétique sera totalement dépassée au moment où Hitler lancera la *Wehrmacht* à l'assaut de l'Union soviétique. La concentration des divisions russes vers la frontière va faciliter leur encerclement. L'offensive à outrance, impossible à mettre en pratique, leur interdira également toute retraite. Si la puissance militaire du district de Kiev lui permettra de ne pas être instantanément balayé par la *Heeresgruppe* « Süd », le fait que les Allemands aient surtout concentré leurs « uppercuts » en région baltique et en Biélorussie conduira également à d'importants désastres dans ces régions.

UNE ARMÉE EN DEVENIR

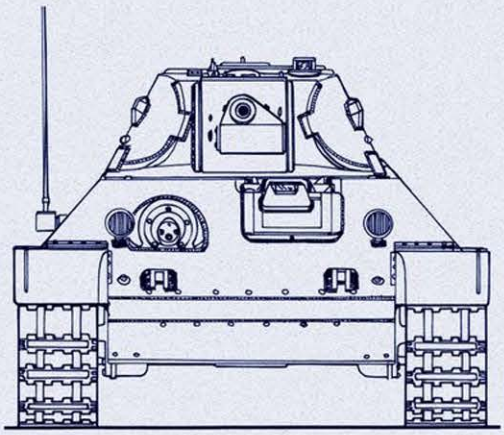
Pour conclure, force est de constater que l'Armée rouge reflète bel et bien les tourments et les attentes de la société soviétique sous le règne de Staline. Ce qui, en un sens, se comprend au vu de la mission de rénovation sociale dévolue aux forces militaires. Mais l'excès d'autoritarisme se mêle à l'indiscipline, le matériel neuf fait encore défaut, la structure administrative monolithique et touchée par les grandes purges ne favorise nullement l'initiative. De graves erreurs doctrinales et les rivalités intestines du Haut commandement ont également ralenti les indispensables réformes conceptuelles, hiérarchiques et matérielles, de sorte que la *Wehrmacht* surprend une armée en pleine réorganisation, et dont la résistance au cours des premières semaines de « Barbarossa » aura été des plus disparates. ■

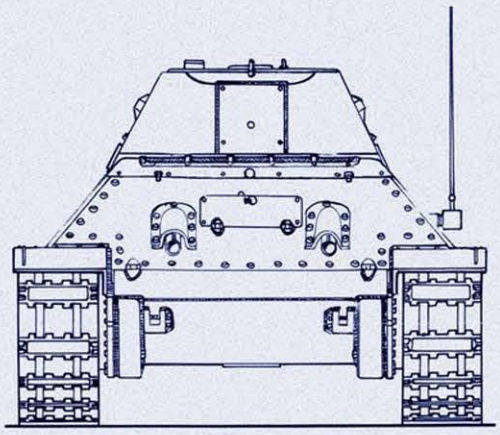
▼ Au final, c'est bel et bien l'attaque allemande qui va contraindre l'Armée rouge à achever sa transformation, sa mutation, pourrions-nous presque dire.
Le prix en sera néanmoins très élevé, avec des pertes titanesques, en hommes comme en matériels. Ici un BT-7 neutralisé par les Allemands et son chef de char en train de se rendre. C'est, du moins, ce que ce « cliché posé » suggère puisque le combattant russe ayant endossé le rôle du chef de char est en fait un fantassin...
Propagande, propagande ! ECPA-D

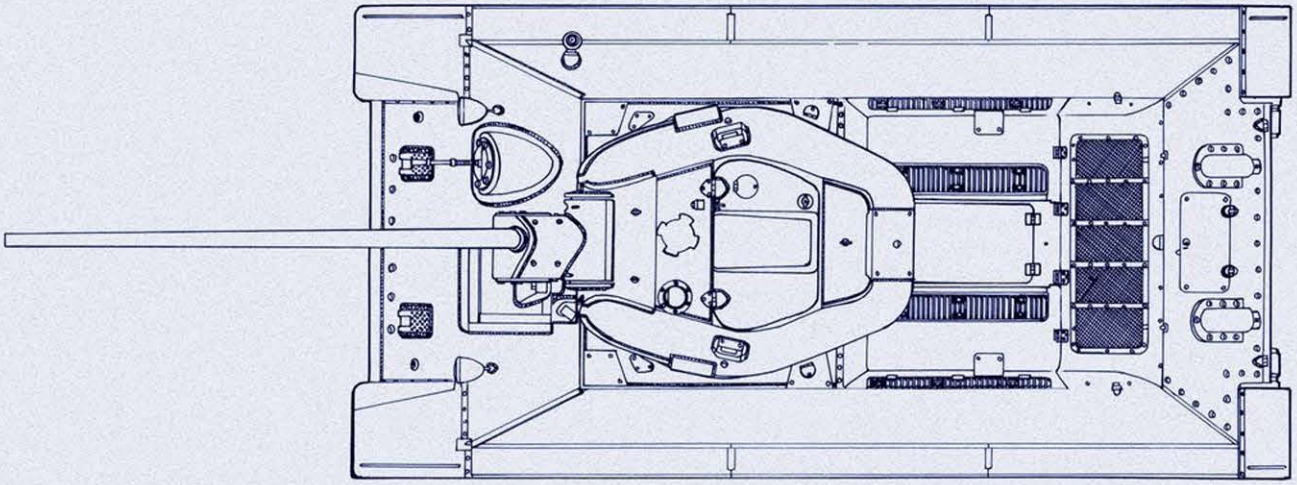


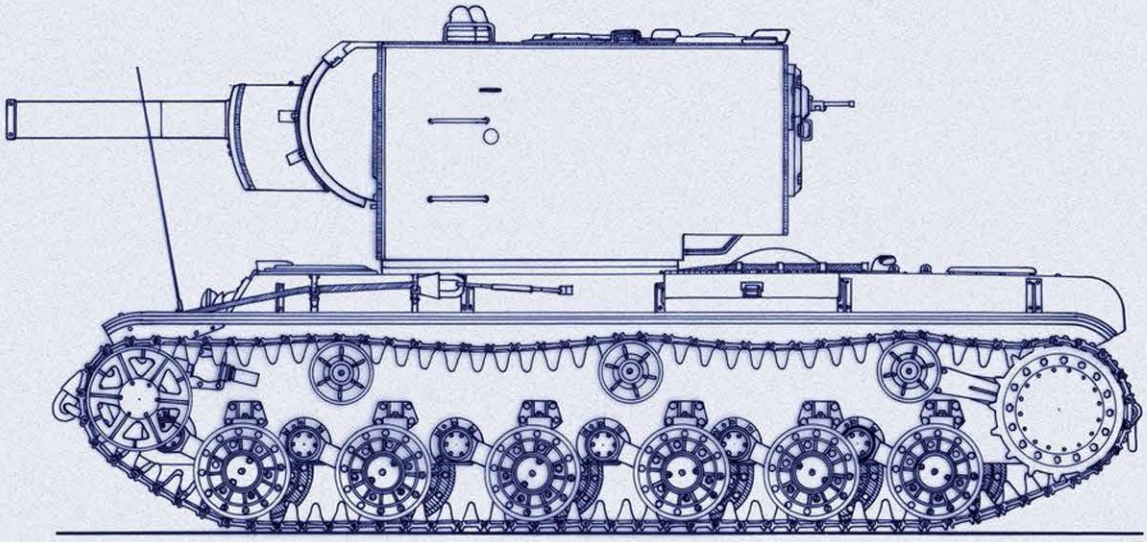
T-34/57 1/48e

© Hubert Cance / Batailles & Blindés 2010



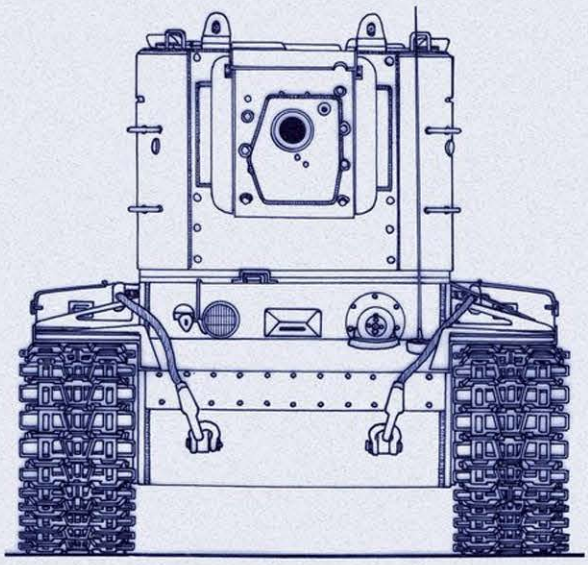


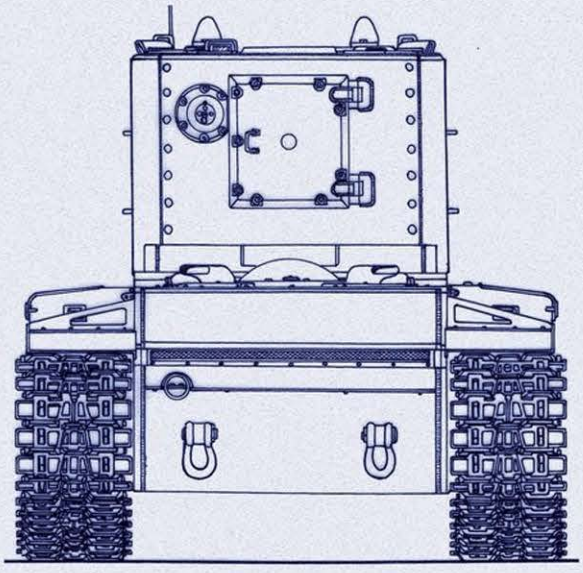


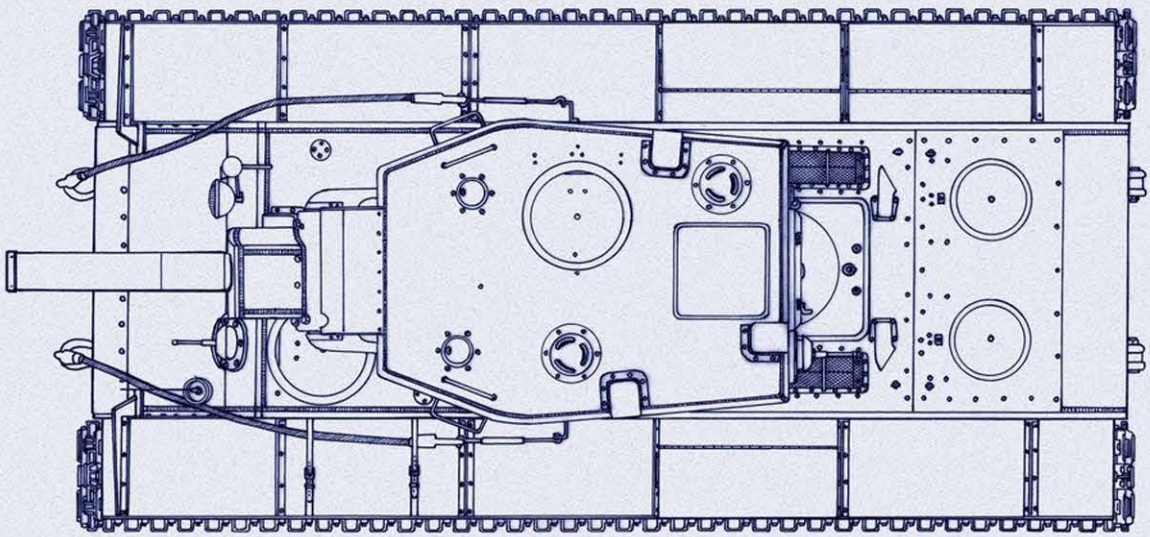


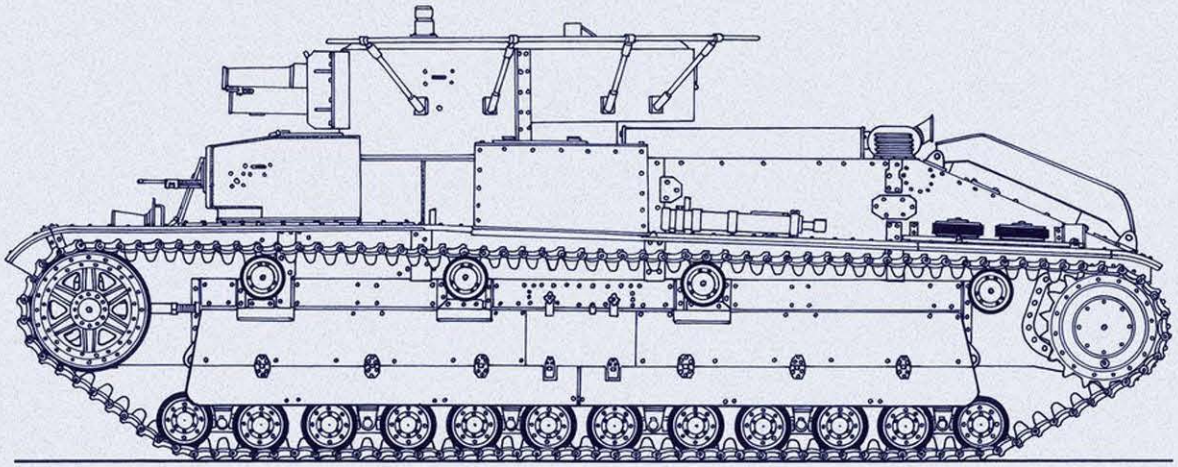
1/48e KV-2 modèle 1940

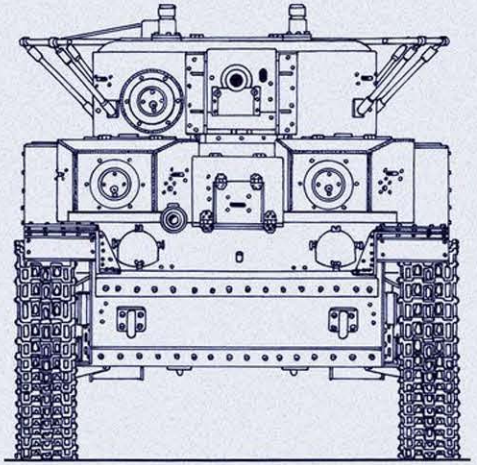
© Hubert Cance / Batailles & Blindés 2010







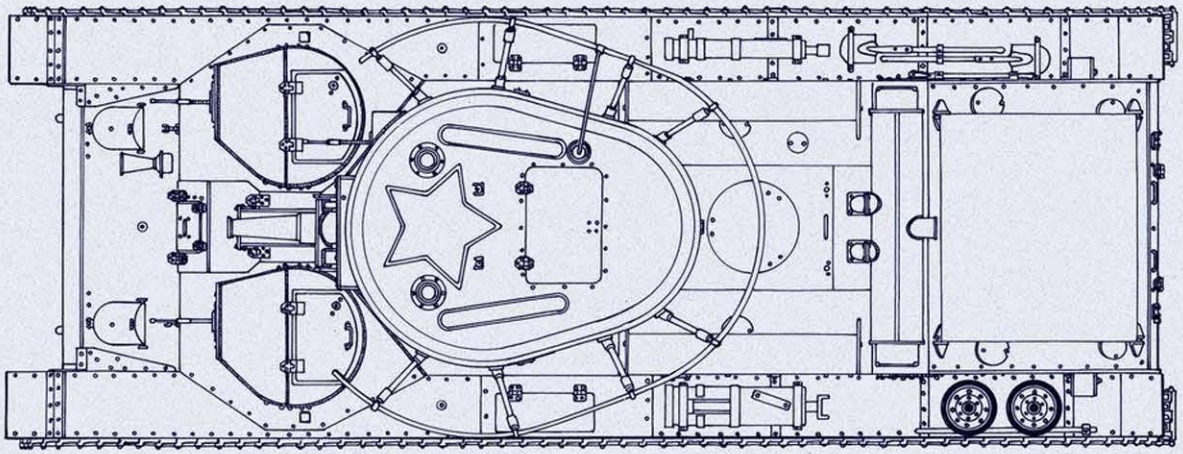


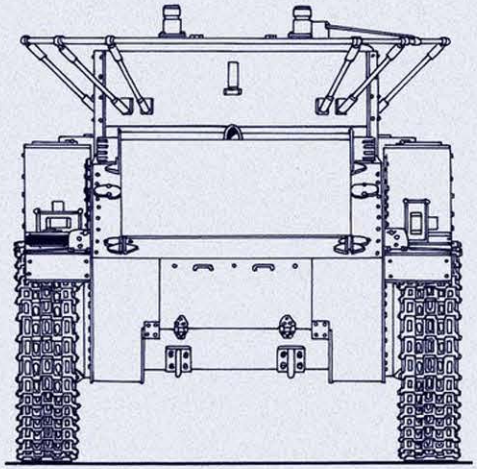


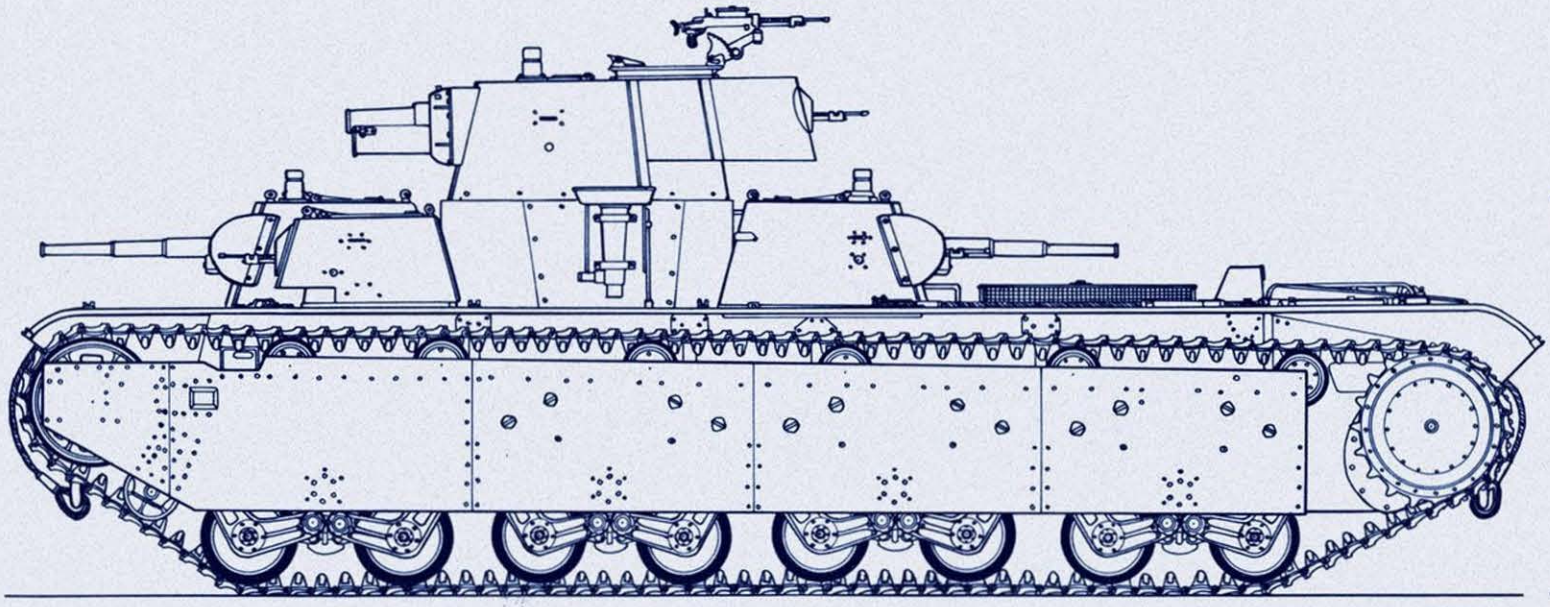
T-28 modèle 1933

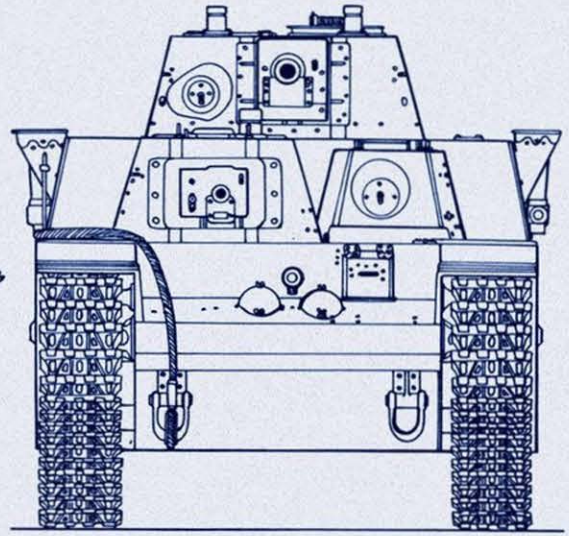
1/48e

© Hubert Cance / Batailles & Blindés 2010



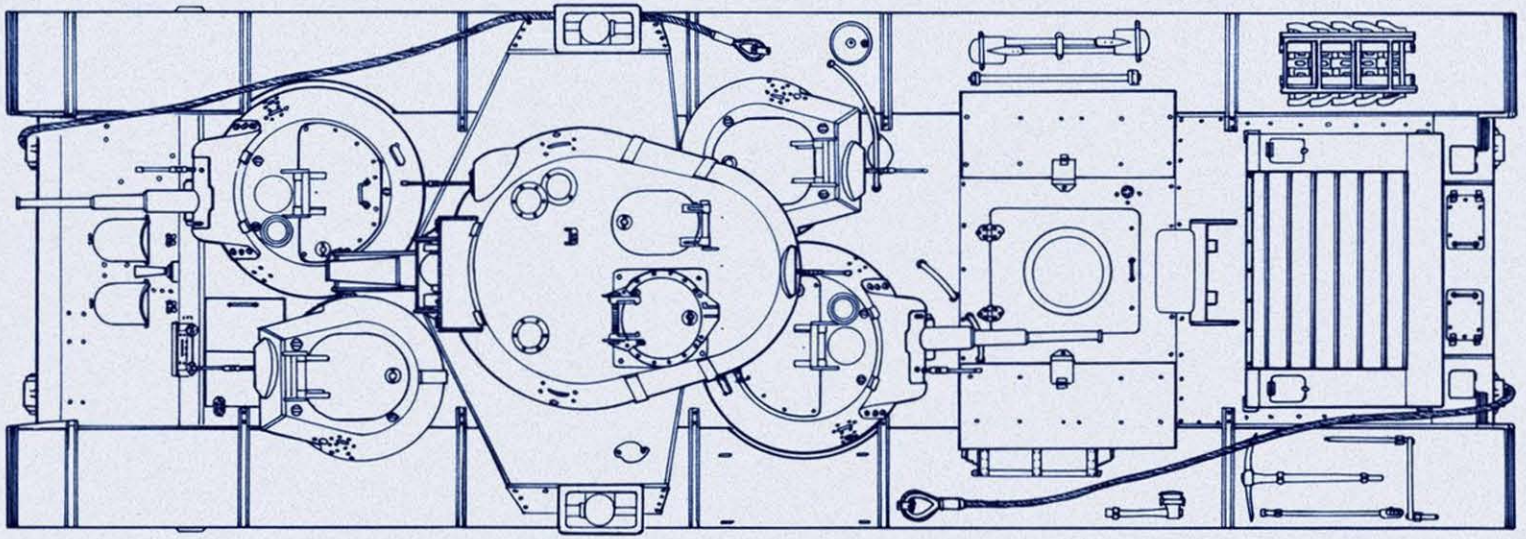


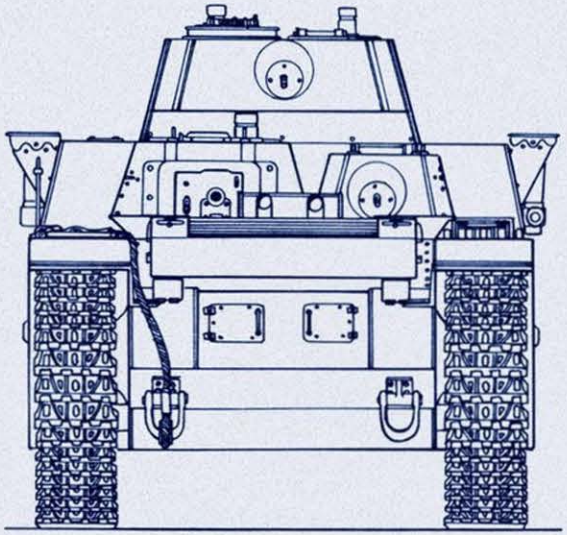


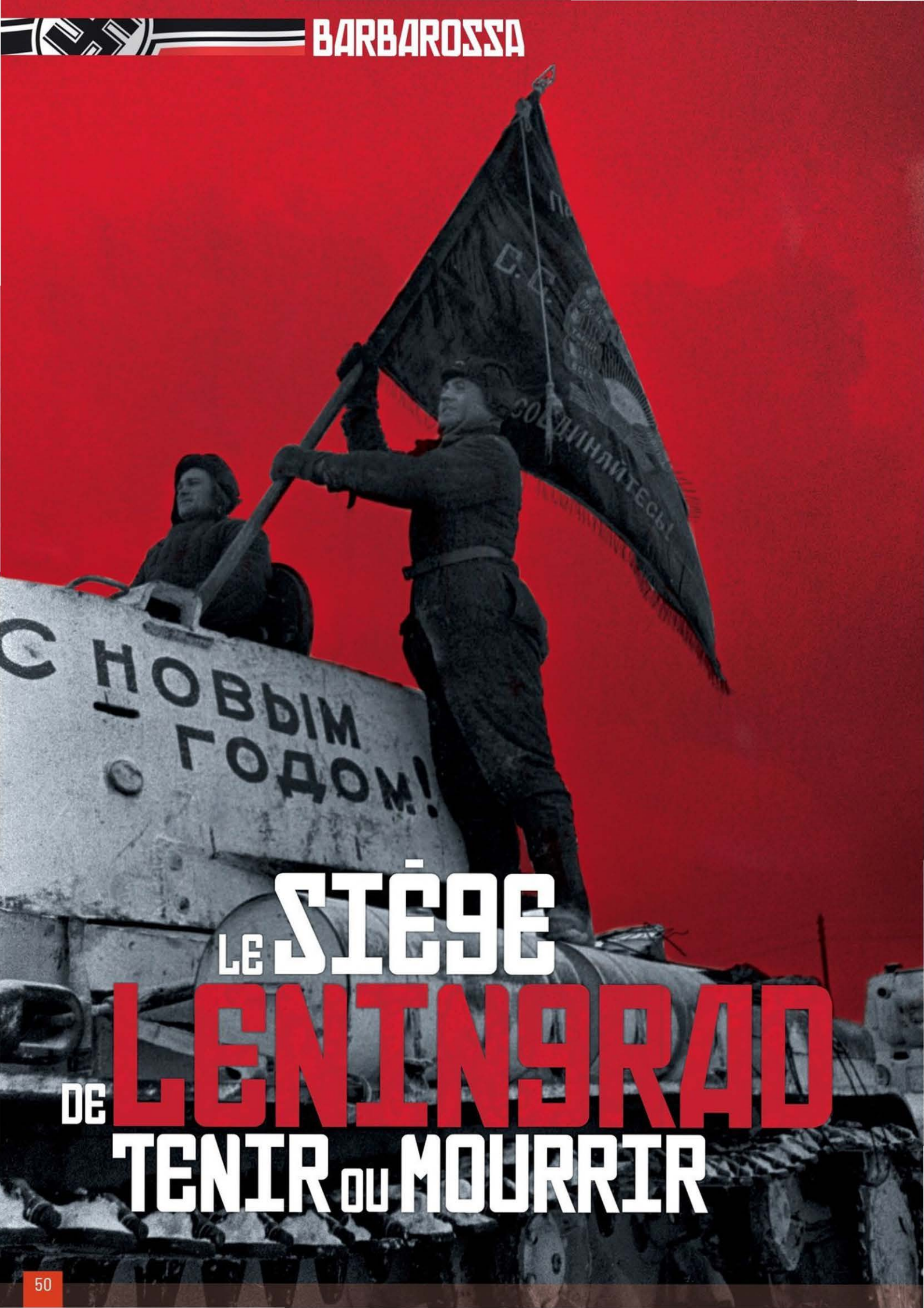


T-35 modèle 1939 — 1/48e

© Hubert Cance / Batailles & Blindés 2010







LE SIÈGE DE LENINGRAD
TENIR OU MOURRIR

Septembre 1941. L'ancienne Saint-Pétersbourg, devenue entre-temps la « Ville de Lénine », est coupée du monde par les mouvements conjugués de la *Wehrmacht* et de l'Armée finlandaise. Elle ne peut être ravitaillée de l'extérieur que par le biais du lac Ladoga. Dans les calculs de l'envahisseur, la ville ne doit pas être conquise à l'issue de combats de rues, mais sera tout simplement détruite par le siège. Pourtant, malgré une épouvantable famine qui fait rage dès l'hiver glacial, Leningrad ne se rendra pas !

20 août 1941. Les éléments avancés de la *Heeresgruppe* « Nord » du *Generalfeldmarschall* Wilhelm *Ritter* von Leeb ne se trouvent plus qu'à une cinquantaine de kilomètres à peine de Leningrad. Des tracts sont lâchés par la *Luftwaffe* sur la cité portuaire : « *Si vous croyez que Leningrad peut être défendue, vous commettez une lourde erreur. En résistant aux troupes allemandes, vous encourez une mort certaine dans les ruines de la ville, sous l'ouragan des bombes et des obus allemands. Nous raserons Leningrad, nous anéantirons Kronstadt…* » Le jour même, Vorochilov – le commandant militaire – et Jdanov – le commandant politique – instituent un Comité de défense de Leningrad, lequel crée dans chaque quartier de la ville, dans chaque usine, des troïkas composées d'un fonctionnaire du Parti, d'un représentant de la municipalité et d'un responsable local du *NKVD* de manière à structurer les défenses urbaines. Des barricades s'élèvent, des nids de mitrailleuses se forment, des postes de guet s'installent. Mais, le 21 août, Staline contacte Jdanov et Vorochilov : « *De quel droit avez-vous instauré le Comité de Défense sans même me consulter ? Pourquoi n'en faites-vous pas partie ?* » Il est excédé par le recul continuel de l'Armée rouge, et redoute les initiatives qu'il juge aventureuses. De fait, le Comité de défense cesse d'exister le 30 août…

L'ASSAUT SUR LENINGRAD

Staline a en effet mandé deux de ses séides, Malenkov et Molotov, pour rendre compte des aptitudes de Jdanov et Vorochilov à diriger cette partie du front. Cette commission ne peut que réaliser l'extrême gravité de la situation, au point que le Kremlin, informé, accède à la demande des autorités militaires locales de réserver la production de chars des usines de Leningrad aux unités se battant aux portes de la ville. Toutefois, il semble que l'imminence du désastre n'ait pas dissuadé les émissaires de Staline de régler leurs comptes avec le « clan de Leningrad » que personnifie Jdanov. Ils n'obtiendront que la tête de Vorochilov, limogé et remplacé au pied levé par Joukov. Dans le même temps, fin août, le Haut commandement du Nord-Ouest est dissous, la direction des opérations étant unifiée au profit du Front de Leningrad, lequel reste totalement soumis à la *Stavka*.

◀ Page de gauche : Drapeau rouge fièrement hissé, slogan peint sur la tourelle, l'équipage de ce char KV-1 est prêt à assurer la défense de Leningrad, véritable berceau du communisme. Outre de représenter un symbole politique de première importance pour Staline comme pour Hitler, l'ancienne Saint-Pétersbourg dispose d'un grand port militaire, abritant la Flotte de la Baltique : celui de Kronstadt.
Ria-Novosti-266

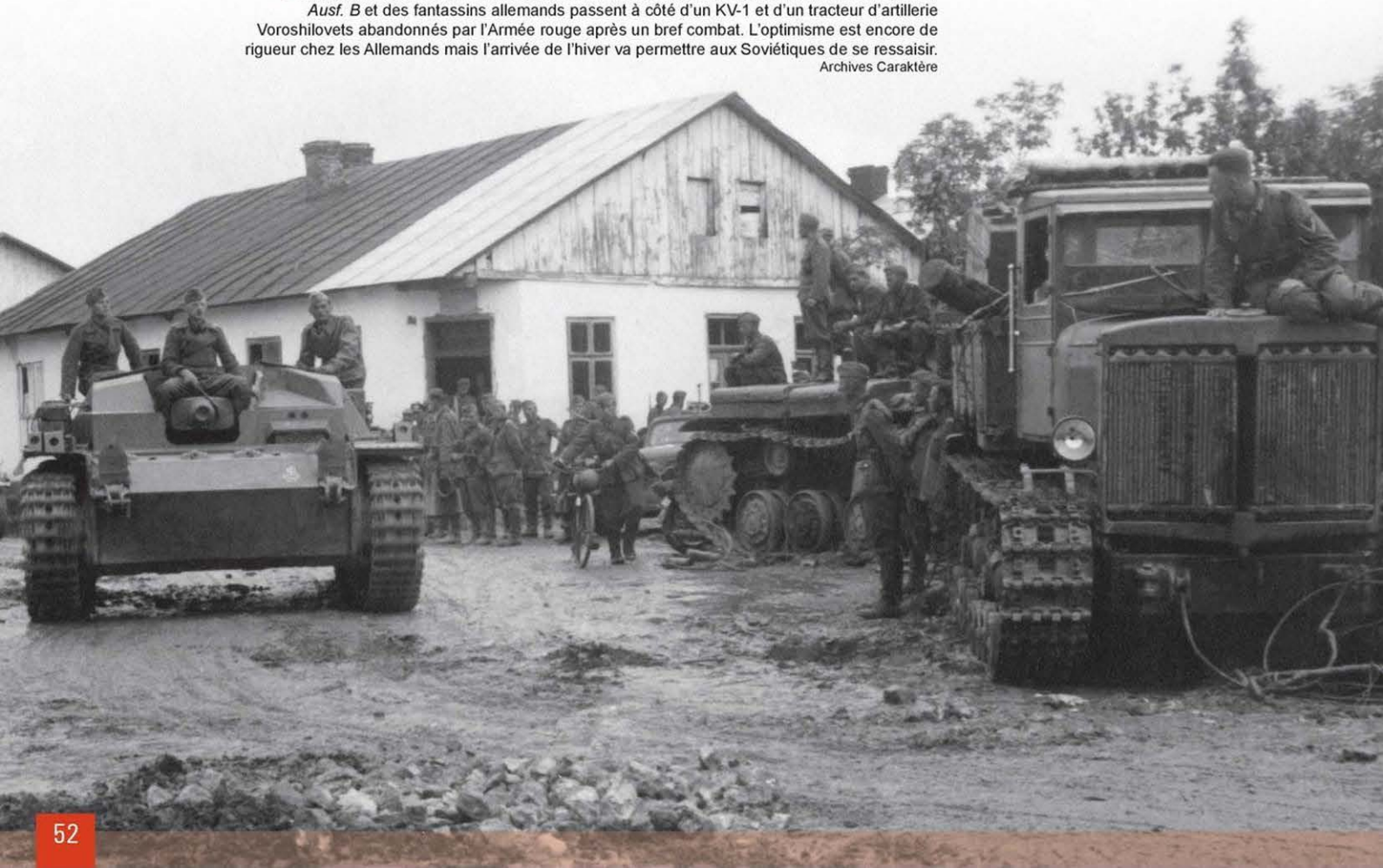
◀ Ce KV-1 capturé a été remis en service par une compagnie de la *8. Panzer-Division* dont on reconnaît l'insigne peint sur le glacis et sur le flanc de la tourelle. Des *Panzerschützen*, curieux, se rassemblent pour inspecter le mastodonte sous toutes ses coutures. L'empressement des Allemands à réutiliser les T-34 et KV soviétiques s'explique par leurs meilleurs blindage et armement de bord. En effet, *Panzer 35(t)*, *Panzer 38(t)* et *Panzer III* ne peuvent rien contre ces monstres d'acier, sinon tirer profit de leur mobilité supérieure pour manœuvrer et les engager de flanc.
Coll. Wilhelm

▲ Un T-50 a été mis hors de combat sur la route menant à Leningrad. Armé d'un canon de 45 mm, le T-50 est un excellent char, mais sa construction est arrêtée au profit du redoutable T-34/76, roi du champ de bataille lors de l'opération « Barbarossa ». Archives Caraktère

Entre-temps, les forces de von Leeb n'ont pas interrompu leur avance. Elles ont été étoffées par le *XXXIX. Armee-Korps (mot.)* de Rudolf Schmidt, transféré par la *Heeresgruppe* « Mitte », et qui, assisté de la *16. Armee* et du *XXVIII. Armee-Korps*, doit déboucher sur Leningrad par le sud-est, en suivant la route reliant le port à Moscou, tandis que la *Panzergruppe 4* de Hoepner et la *18. Armee* marcheront du sud et de l'ouest. De fait, le *XXXIX. Armee-Korps (mot.)* enfonce les lignes de la 48e armée soviétique et s'empare de Liouban, le 25 août, tandis que l'avant-garde de la *12. Panzer-Division* atteint Ichora, à 15 kilomètres au sud-est de Leningrad, le 28. Deux jours plus tard, les *Panzer* de Schmidt conquièrent Mga, touchant la Neva. La voie ferrée reliant Leningrad à la capitale soviétique est coupée. Mais le corps blindé est trop étiré, et les contre-attaques répétées des divisions russes, dont certaines regroupent des fusiliers du *NKVD* (en fait, d'anciens gardes-frontières de la zone carélienne) dans le secteur de Mga l'ont affaibli. La *12. Panzer-Division* et la *20. Infanterie-Division (mot.)* n'en forcent pas moins le dispositif de la 48e armée et atteignent Schlusselbourg, sur les rives sud du lac Ladoga, le 8 septembre : ce jour, Leningrad est encerclée. Seule subsiste la possibilité de la ravitailler par la voie du lac Ladoga. Les premiers obus sont tombés sur la ville quatre jours auparavant.

La constitution d'un « *anneau de fer* » autour de Leningrad pousse Hitler, le 5 septembre, à considérer que ce théâtre d'opérations est devenu secondaire. Alors qu'au même moment se profile l'annihilation des armées soviétiques d'Ukraine, le *Führer* décide de reprendre l'offensive contre Moscou, au plus vite, avant les premières neiges. Le 6, il promulgue la Directive n°35, qui prescrit la ruée vers la capitale ennemie et ajoute : « *Sur le front du nord-est, en liaison avec le corps finlandais qui attaque sur l'isthme de Carélie, les forces ennemies qui combattent dans le secteur de Leningrad (après la prise de Schlusselbourg) doivent être encerclées de telle façon qu'au plus tard le 15 septembre une partie imposante des troupes rapides et de la* Luftflotte 1,

▼ Une scène comme l'on en aperçoit tant en URSS à l'été et à l'automne 1941. Un *StuG III Ausf. B* et des fantassins allemands passent à côté d'un KV-1 et d'un tracteur d'artillerie Voroshilovets abandonnés par l'Armée rouge après un bref combat. L'optimisme est encore de rigueur chez les Allemands mais l'arrivée de l'hiver va permettre aux Soviétiques de se ressaisir. Archives Caraktère



▲ En octobre 1941, deux *Kradschützen* (motocyclistes allemands) passent à côté d'une grange ravagée par les flammes. Les destructions causées par les belligérants sur le sol soviétique sont ahurissantes : l'envahisseur détruit pour exterminer son adversaire, tandis que l'agressé incendie conformément à la politique de la « terre brûlée » ordonnée par Staline.
Bundesarchiv - Bild 101I-268-0154-11

en particulier le VIII. Fliegerkorps*, soit libérée au profit de la* Heeresgruppe *"Mitte".* » Ce faisant, il se prive d'une conquête rapide de Leningrad. Mais il n'ignore pas que les Soviétiques ont garanti que la ville serait défendue et ne tient dès lors pas à s'engager dans des combats de rues, alors que ses meilleures forces doivent prendre part à la prochaine offensive vers le Kremlin. L'encerclement se révèle, au contraire, une stratégie payante, car il devrait entraîner, aux yeux du *Führer*, la destruction totale de l'ancienne « capitale du Nord ».

Dès le 8 juillet 1941, il avait fait connaître ses intentions, à savoir que Moscou et Leningrad devaient être anéanties par la *Luftwaffe*. Un tel fantasme s'inscrit dans le projet de désurbanisation et de « réduction » de populations de l'URSS, en cas de victoire nazie. Dans l'immédiat, Hitler ne tient nullement à s'embarrasser de bouches inutiles que constitueraient les millions d'habitants « inférieurs » de l'agglomération, comme il l'expliquera le 22 septembre : « *Le* Führer *a décidé d'effacer Saint-Pétersbourg de la surface de la terre. L'existence de cette grande ville n'aura plus aucun intérêt après la destruction de la Russie soviétique. La Finlande a également fait savoir que l'existence de cette ville à sa nouvelle frontière n'était pas désirable de son point de vue. Il est proposé de s'approcher tout près de la ville et de la détruire par un barrage d'artillerie de tout calibre et par des attaques aériennes. Le problème de la vie de la population et de son ravitaillement ne peut pas et ne doit pas être réglé par nous. Dans cette guerre, nous n'avons pas intérêt à préserver ne fût-ce qu'une partie de la population de cette grande ville.* » Le professeur Ziegelmayer, expert des affaires alimentaires auprès de l'*Oberkommando der Wehrmacht*, confirme cette orientation stratégique, écrivant le 10 septembre « *qu'à l'avenir, nous ne nous embarrasserons pas d'appel à la reddition de Leningrad. Elle devra être détruite par une méthode scientifiquement démontrée* ». Déterminant l'ampleur des stocks de vivres à disposition des assiégés, de même que le nombre de ces derniers, il conclut que « *les gens ne peuvent survivre avec une telle ration* », et qu'il est donc inutile de risquer la vie de soldats allemands pour s'emparer d'une ville qui ne survivra pas à l'hiver. À ce titre, l'*Oberkommando der Wehrmacht* compte sur l'appui finlandais pour verrouiller définitivement la poche. Mais l'allié du nord va décevoir les attentes allemandes…

◀ La *6. Panzer-Division* en pleine avance dans les pays Baltes, avec pour objectif Leningrad. Une superbe Stoewer *Typ 40* ouvre la route à des *Panzer 35(t)*, des chars d'origine tchécoslovaque qui arrivent clairement en fin de vie au moment de l'opération « Barbarossa ».
Archives Caraktère

▶ Dans le secteur du lac Ladoga, des fantassins finlandais ont mis un mortier en batterie pour pilonner une position soviétique. Meurtris par l'agression soviétique de novembre 1939 qui a donné lieu à la guerre d'Hiver, les Finnois, animés par un sentiment de revanche tenace, se lancent avec un enthousiasme non dissimulé dans ce qu'ils appellent « la guerre de Continuation». Au grand dam de Hitler, leur participation et statut de co-belligérant (et non d'allié) auprès de l'Allemagne se bornent à la reconquête des territoires cédés à Moscou à l'issue de la guerre d'Hiver.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

LA GUERRE FINLANDAISE

La participation de la Finlande à l'opération « Barbarossa » est, en effet, lourde d'arrière-pensées. Depuis la fin de la guerre d'Hiver, en mars 1940, le gouvernement d'Helsinki n'a qu'une idée en tête : récupérer les provinces annexées par les Soviétiques, à savoir Viborg, l'isthme de Carélie, la région de Salla et le port d'Hanko. Hitler sait tirer parti de ces aspirations, et peu à peu, enferre les Finlandais dans son réseau d'alliés dès le mois d'août 1940. D'autorisations de transit de troupes allemandes en accords commerciaux, le *Führer* finit par obtenir, en mai 1941, une véritable collaboration militaire, qu'il n'a sollicitée plus tôt pour ne pas alarmer le Kremlin. Toutefois, le Haut commandement finlandais ne fait pas mystère de ses objectifs, limités à la reconquête des territoires perdus. Il n'en demeure pas moins que la Finlande s'associe au *Reich* tout en cherchant à maintenir le mythe de sa non-belligérance. Le 22 juin 1941, Helsinki proclame ainsi sa neutralité, démarche pour le moins machiavélique car Hitler, le jour même, a annoncé que l'Armée finlandaise participait à la guerre contre l'Union soviétique :

▼ Juillet 1941. Venant d'incendier des isbas où se trouvaient peut-être des soldats russes, ces *Landser* reprennent leur progression. Lorsqu'un coup de feu claque d'une maison, les Allemands ne prennent guère de risque et y mettent généralement le feu à l'aide d'obus ou de grenades incendiaires.
Bundesarchiv - Bild 101I-209-0090-31

KV-1 *Ekranami*
Unité inconnue
Armée finlandaise
Isthme de Carélie, URSS,
décembre 1941

T-26 modèle 1940
3e compagnie, Brigade blindée
Armée finlandaise
Front de l'Est, automne 1941

KV-1 modèle 1941
106e bataillon de chars indépendant
Armée rouge,
Front de Leningrad, URSS,
septembre1941

T-34/76 modèle 1941
Unité inconnue
Armée rouge
Isthme de Carélie, URSS,
septembre 1941
Char capturé par l'Armée finlandaise

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2010

▲ En juin ou juillet 1941, un *Panzer 35(t)* de la *6. Panzer-Division* s'approche d'une isba en proie aux flammes, couvert par des *Schützen* dont la décontraction apparente laisse à penser que tout danger a été écarté.
Bundesarchiv - Bild 101I-209-0090-28

le gouvernement finnois attend en effet que les Soviétiques tirent inévitablement le premier coup de feu pour se poser en victime d'une agression communiste. De fait, l'artillerie et l'aviation russes bombardent le jour même les cités finlandaises. Tenant son prétexte, Helsinki se déclare en état de guerre avec Moscou le 28 juin 1941.
La Finlande mobilise 16 % de sa population, c'est-à-dire 400 000 soldats, confiés au commandement du maréchal Mannerheim. Tandis que des détachements finlandais appuient les Allemands dans leurs tentatives d'isoler, voire de s'emparer de Mourmansk, et que la 17e division d'infanterie se cantonne devant le port d'Hanko, où s'abritent 35 000 Soviétiques, le gros de l'effort militaire finnois – 13 divisions réparties dans quatre corps d'armée – va se porter en Carélie. L'attaque principale, menée par l'armée de Carélie (général Heinrichs – 6e et 7e corps d'armée), intervient au nord du lac Ladoga, de part et d'autre du lac Yänisjärvi, de manière à s'emparer de Sortvala et d'atteindre la frontière de 1939. Simultanément, deux offensives complémentaires seront dirigées vers Suojärvi et le lac Onega, et vers le lac Vuoksi, dans l'isthme de Carélie, pour faciliter la conquête de Viborg. Le Haut commandement finlandais conserve, à ce titre, une large autonomie dans le choix des objectifs et de la stratégie à adopter, ce que ne pourront jamais remettre véritablement en cause Hitler et ses généraux.
Les grandes manœuvres s'amorcent le 10 juillet 1941, Mannerheim pouvant compter sur la *163. Infanterie-Division* allemande en réserve. Le Front du Nord soviétique, à savoir un effectif théorique de 13 divisions d'infanterie, 4 brigades et 2 divisions blindées, se voit régulièrement ponctionner des troupes pour renforcer les lignes de défense de l'Armée rouge dans les Pays Baltes, et doit reculer. Le 17 juillet, les Finlandais atteignent la rive nord du lac Ladoga, coupant en deux le dispositif adverse. La résistance russe, néanmoins, se durcit, servie par la nature du terrain, obligeant la *163. Infanterie-Division* à intervenir pour contrer une avance inopinée de l'adversaire près de Suojärvi. Les pertes allemandes sont lourdes, cette formation ne bénéficiant ni de l'expérience, ni du matériel adéquat pour le combat en forêt.

▼ Des KV-1 *Ekranami* (surblindés) capturés ont été intégrés à une compagnie de la *8. Panzer-Division*, renfort appréciable qui contribue à accroître la force de frappe du régiment blindé divisionnaire, régulièrement soumis aux contre-attaques des KV-1, KV-2 et T-34/76 de l'Armée rouge lors de sa remontée vers Leningrad.
Archives Caraktère
Coll. Wilhelm

LA BATAILLE DE LENINGRAD

Automne - hiver 1941

- Ligne de front au 10 juillet 1941
- Ligne de front début août 1941
- Ligne de front fin août-début septembre 1941
- Ligne de front en octobre 1941
- Ligne de front à la fin des opérations de défense en direction de Tikhvine
- Direction des premières attaques allemandes pour l'entrée à Leningrad
- Direction des attaques allemandes pour s'approcher des accès à Leningrad
- Direction des attaques allemandes en octobre-novembre 1941

0 50 100 150 km

▲ Jauni par la poussière, ce *Panzer II Ausf. C* passe à proximité d'un hameau dont les habitants sont sortis pour assister au spectacle du défilé des blindés allemands. Sur la route de Leningrad, l'accueil réservé par la population balte à la *Wehrmacht* est chaleureux. Outre d'avoir toujours entretenu des liens avec les Allemands (depuis le temps des Chevaliers teutoniques), de compter parmi eux un grand nombre de *Volksdeutsche*, les Baltes sont animés par un profond antisémitisme et par leur haine des Russes décuplée par les annexions de Staline à l'été 1940.
Bundesarchiv - Bild 101I-265-0003-18A

Dans l'intention de briser la pugnacité soviétique à Sortvala, un mouvement de l'infanterie finnoise à partir du secteur de Vuoksi dirigé vers le lac Ladoga aboutit, début août, à couper la garnison de ses lignes de ravitaillement du sud. En passe d'être annihilés, les défenseurs sont évacués par flottille fluviale. La ville tombe le 16 août. Cette fois, l'avance finnoise est irrésistible, et le 1er septembre, l'ancienne frontière est atteinte.

Dans le même temps, à la fin juillet, l'attaque menée sur l'isthme de Carélie a pris de l'ampleur, face à la 23e armée de Gerasimov. Le 7e corps finnois, soit quatre divisions, avance vers le lac Ladoga et s'empare de Hiitola, le 11 août. Le 4e corps, regroupant trois divisions, attaque le 22 août, vers Viborg. En deux jours, les Finlandais forcent le verrou soviétique. Le 27, ils coupent les lignes de communication reliant Viborg à Leningrad. Trois divisions soviétiques parviennent à se dégager de l'encerclement car Mannerheim ne prend pas soin de refermer solidement la nasse. Viborg n'en tombe pas moins le 29, de même que la presqu'île de Koivisto, quelques jours plus tard. Là encore, les lignes frontalières de 1939 ont été rejointes. Berlin voudrait que les Finlandais aillent plus loin, vers Leningrad, ou alors en dépassant, à l'est du lac Ladoga, la rivière Svir, de manière à opérer leur jonction avec la *Heeresgruppe* « Nord » et isoler définitivement Leningrad. Mannerheim y oppose, avec justesse, des arguments logistiques, à savoir l'impossibilité de lancer deux offensives simultanées. Le gouvernement d'Helsinki impose finalement ses vues : il faut sécuriser la Carélie, donc reprendre l'offensive à l'est du lac Ladoga, vers la Svir. Seule une avance limitée, dans l'isthme de Carélie, interviendra. De fait, le 4 septembre, l'armée de Carélie frappe à l'est du lac Ladoga. En quelques jours à peine, le 6e corps finlandais campe sur la Svir. Le 1er octobre, Petrozavodsk est conquis.

L'*Oberkommando der Wehrmacht* presse Mannerheim de franchir la Svir, pour faciliter l'encerclement de Leningrad. Avec l'appui du gouvernement, il n'en fait rien, essentiellement parce que les difficultés logistiques de l'Armée finlandaise se sont aggravées. Une tentative de traverser la rivière s'est d'ailleurs opposée au mécontentement de la troupe, qui ne goûte guère l'impératif de dépasser les anciennes frontières. Cependant, il serait erroné de voir dans le fait que la Finlande considère avoir atteint ses objectifs de révision frontalière une cause de cet ordre d'arrêt. Les succès remportés ont, en effet, accentué les aspirations de certains courants de la vie politique d'Helsinki à la création d'une « Grande Finlande », qui étendrait sa mainmise sur la péninsule de Kola, comme le signale le président finlandais Ryti lui-même aux Allemands. Leningrad, à ce titre, « *doit disparaître* ». Les Allemands envisagent d'annexer Arkhangelsk ?

▶ Un KV-2 gît, embourbé du fait de ses 53 tonnes, dans une fondrière. Son canon de 152 mm et son épais blindage en font littéralement un bunker roulant toujours difficile à mettre hors de combat pour les Allemands. Bien souvent, il faut l'intervention des *Stukas* ou les tirs tendus des obusiers de campagne pour en venir à bout.
Archives Caraktère Coll. Anderson

◀ Un convoi motorisé soviétique a été détruit par une attaque de *Panzer* ou un raid de la *Luftwaffe*. Les carcasses des camions GAZ et de l'autocanon BA-6 témoignent de la violence de l'engagement. L'opération « Barbarossa », tant du point de vue terrestre qu'aérien, représente l'exemple le plus abouti du « *Blitzkrieg* ».
Archives Caraktère

Tant mieux : plus le Russe sera loin, mieux cela vaudra. L'échec allemand devant Moscou dissipera ces illusions, bien éphémères, et n'incitera pas les Finlandais à participer à l'oblitération de Leningrad. Désormais, Hitler compte, plus que jamais, sur l'hiver et la famine.

LENINGRAD ENCERCLÉE

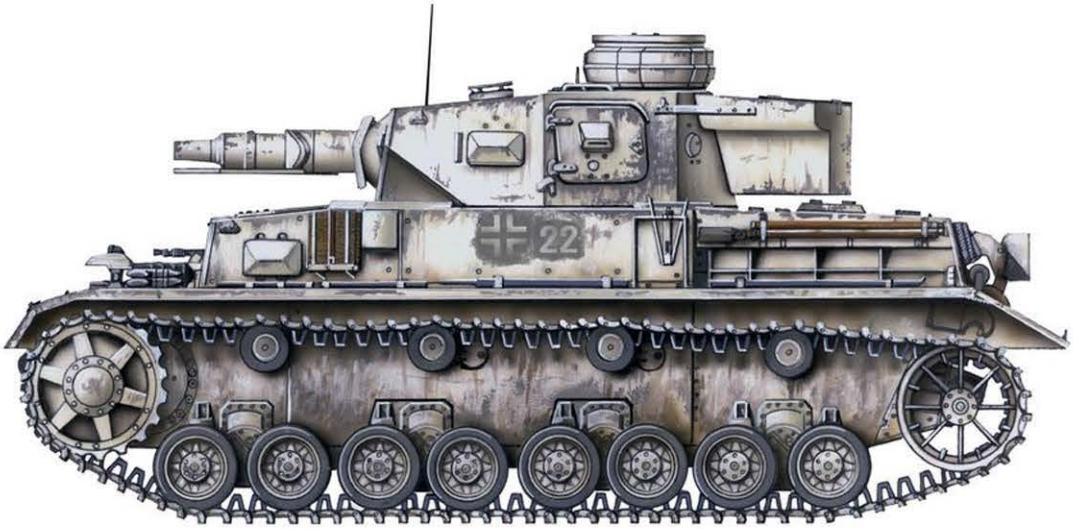
Mais si, en ce début septembre 1941, le chef allemand n'envisage qu'un siège, le commandement de la *Heeresgruppe* « Nord », lui, essaie encore de saisir la moindre chance de faire main basse sur la ville. Avant que le transfert de ses unités blindées à la *Heeresgruppe* « Mitte » ne soit mis à exécution, il tente un ultime effort en direction de l'agglomération : le *XXXIX. Armee-Korps (mot.)* et le *XXVIII. Armee-Korps* reprendront leur avance à partir du sud-est, la *Panzergruppe 4* attaquera au sud et au sud-ouest, et sur l'aile nord interviendront le *XVI. Armee-Korps* et la *18. Armee*. Le 9 septembre 1941, après toute une semaine de bombardements intensifs de la *Luftwaffe*, le *XLI. Armee-Korps (mot.)* débouche vers Krasnogvardievsk. La *1. Panzer-Division*, partie du sud-est, s'empare des hauteurs de Duderhof, le 11 septembre, et de Krasnoïe Selo le lendemain – non sans mal, l'un de ses bataillons étant réduit à la moitié de sa valeur opérationnelle. Au même moment, la *18. Armee* s'avance vers Ouritsk, à 10 km de Leningrad, entamant une manœuvre d'isolement des forces soviétiques à Orianienbaum, qui sera achevée une semaine plus tard. Ce jour, les défenseurs soviétiques de la ville semblent, en certains endroits, perdre espoir :

▼ Un soldat allemand surveille le terrain, caché par l'immense culasse d'un fusil antichar Solothurn S-18/1000 de 20 mm, une arme qui n'est pas en service dans la *Wehrmacht*. Se pourrait-il que ce *Landser* partage cette tranchée avec des camarades finlandais qui en sont, eux, dotés ?
Bundesarchiv - Bild 101I-189-1250-10

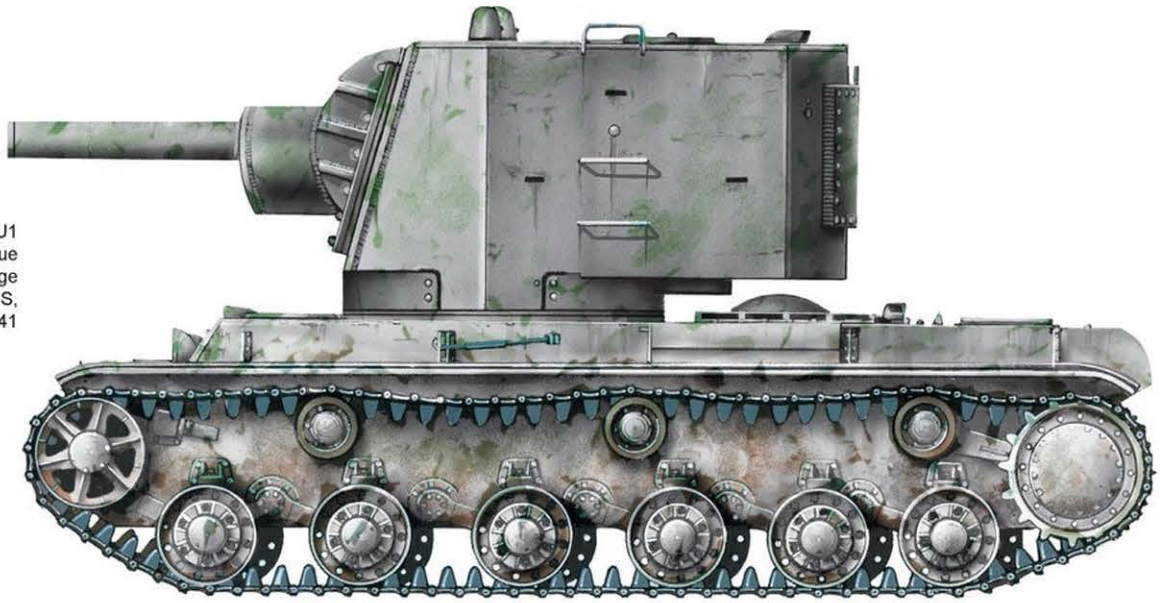
Panzer II Ausf. C
Panzer-Regiment 10
8. Panzer-Division
URSS, juillet 1941

Panzer III Ausf. E
1. Kompanie, Panzer-Regiment 11
6. Panzer-Division
URSS, octobre 1941

Panzer 38(t) Ausf. E
I. Abteilung, Panzer-Regiment 10
8. Panzer-Division
URSS, Hiver 1941-42



Panzer IV Ausf. E
Panzer-Regiment 10
8. Panzer-Division
URSS, Hiver 1941-42



KV-2U1
Unité inconnue
Armée rouge
Secteur de Leningrad, URSS,
novembre 1941

GAZ-42 modèle 1940
Unité inconnue
Armée rouge
Secteur de Leningrad, URSS,
décembre 1941

KV-1 modèle 1940
Unité inconnue
Armée rouge
Secteur de Leningrad, URSS,
décembre 1941

Matilda II *Mk. II*
Unité non identifiée
Armée rouge
Nord-ouest de l'URSS, hiver 1941-42

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2010

▶ Des soldats allemands prennent la pose pour la postérité, juchés sur les tourelles d'un train blindé soviétique capturé intact. L'utilisation de ce type de matériel s'inscrit dans la jeune tradition de l'Armée rouge qui en faisait déjà grand usage contre les troupes tsaristes en Sibérie, lors de la guerre civile. Le train blindé reste en effet, dans un pays aux dimensions aussi gigantesques que celles de l'URSS, une arme adaptée à la sécurisation du réseau ferré mais aussi parfaite pour permettre le transfert rapide de troupes et de ravitaillement sur de longues distances.
Archives Caraktère
Coll. Anderson

« *Sur les hauteurs dominant Leningrad,* se souviendra un soldat porté volontaire, Daniel Granine, *nous avons été victimes d'attaques aériennes qui nous ont causé de lourdes pertes. Les derniers soldats de mon unité se sont dispersés, et je suis resté seul. Alors j'ai embarqué dans un tramway et je suis rentré chez moi, avec ma mitraillette et mes grenades. En ce qui me concernait, et je n'avais aucun doute là-dessus, l'Armée allemande allait entrer dans Leningrad dans quelques heures.* » En face, les *Landser* entretiennent un tel espoir, comme se le rappellera Hans Mauermann, observateur d'artillerie : « *Notre compagnie avait stoppé un tramway* [à Krasnoïe Selo]*, qui venait de Leningrad, et nous avons ordonné aux passagers de sortir. Nous avons alors réfléchi à la question de savoir si nous devions pousser le chauffeur à nous conduire à Leningrad le lendemain.* » Pourtant, le 13 septembre, Hitler formule un ordre d'arrêt : les *Panzer-Divisionen* de von Leeb n'interrompront leur avance que lorsque sera consommé un « *encerclement étroit (à portée d'artillerie)* » de la ville.

De son côté, Staline ordonne de prendre toutes les mesures destinées à se préparer au sabordage de la Flotte de la Baltique. Les industries servant à l'effort de guerre devront également être détruites, dans l'éventualité d'un effondrement de l'Armée rouge. Pas question, cependant, de céder un pouce de terrain. C'est pourquoi Joukov s'envole le 9 septembre 1941 pour Leningrad, en compagnie du général Fediouninski, l'avion qui les transporte manquant d'être intercepté par deux chasseurs allemands. Dès le lendemain, il prend le commandement du Front de Leningrad, impressionne par sa dureté implacable (il menacera notamment de faire exécuter le colonel Antonov, chef de la 6e division de miliciens, si ce dernier ne se rend pas à la position convenue) mais aussi sa rapidité d'action. Le 13, alors que l'avance allemande vers Ouritsk se précise, il y dépêche la 10e division de fusiliers, sa dernière réserve, qui parvient à refouler l'agresseur le 14. Le même jour, la 1re division de fusiliers du *NKVD* est déployée dans les faubourgs méridionaux de Leningrad. Enfin, Joukov ordonne à la 54e armée du général Koulik, un incompétent qu'il ne peut supporter mais ne peut davantage limoger car protégé par Staline, de s'en prendre aux positions allemandes entre Schlusselbourg et Mga, de manière à rompre l'encerclement – mais Koulik ne se sent pas prêt à amorcer une telle manœuvre.

De fait, en dépit des efforts désespérés de Joukov, la *1. Panzer-Division* continue à marquer des points. Le 18 septembre, elle s'empare de Pouchkine, alors que le *XXVIII. Armee-Korps* entre dans Slutsk. Étrillée, la 55e armée soviétique se retire sur Poulkovo, mais doit encore céder du terrain sous les coups de boutoir de la *1. Panzer-Division*, qui investit

▼Un autre train blindé capturé par les Allemands. Ceux-ci le réutiliseront probablement très rapidement, confrontés qu'ils sont à l'activité des partisans qui ne cessent de saboter les voies ferrées sur leurs arrières afin de perturber leur ravitaillement.
Archives Caraktère

Alexandrovka, la station terminus du tramway de Leningrad, à 12 km du centre-ville. Les Allemands ne peuvent aller plus loin, car ils font l'objet d'une contre-attaque de chars soviétiques sortis tout droit de l'usine militaire de Kolpino. Le 19 septembre, cependant, l'artillerie allemande se déchaîne 18 heures d'affilée sur Leningrad, tandis que la *Luftwaffe* ensevelit la base navale de Kronstadt sous un déluge de bombes. Ce n'est là que le chant du cygne de la tentative de von Leeb de contourner les directives hitlériennes, car le chef de la *Heeresgruppe* « Nord » doit céder, à regret, la *Panzergruppe 4* à la *Heeresgruppe* « Mitte », ce qui le prive de toute possibilité d'action rapide.

C'en est fini de son offensive, place donc au siège : le 24 septembre, les *Landser* s'enterrent dans des positions défensives, lesquelles demeurent fragiles. Comme le reconnaît en effet Halder dans son journal, « *le cercle autour de Leningrad n'a pas été tracé aussi étroitement qu'on aurait pu le désirer et il n'y a guère de progrès à espérer maintenant sur ce front, avec le départ de la* 1. Panzer-Division *et de la* 36. Infanterie-Division (mot.). *Considérant la réduction de nos moyens dans ce secteur, où l'ennemi a concentré des forces importantes et de grandes quantités de matériel, la situation demeurera critique, jusqu'à ce que la faim se fasse sentir chez les Russes et devienne ainsi notre meilleure alliée.* »

Joukov, pour sa part, s'efforce de rompre l'encerclement en multipliant les attaques, ce qui aboutit à affaiblir ses propres troupes. Le 12 septembre, il décide de tenter d'établir une tête de pont sur la rive orientale de la Neva, à Nevskaya Dubrovka, de manière à déboucher sur Schlusselbourg. Une semaine plus tard, des gardes-frontières du *NKVD*, une brigade de fusiliers-marins et une division d'infanterie tentent donc de franchir la rivière, de nuit, mais se heurtent à un feu d'enfer de l'artillerie allemande. Peu à peu, les assaillants soviétiques se rendent maîtres d'une portion de terrain longue d'un kilomètre et demi, sur moins d'un kilomètre de profondeur. Pour que ce pénible succès représente un véritable intérêt militaire – outre de prévenir, sur le moment, une tentative allemande de franchir le cours d'eau –, il importe que la 54e armée de Koulik attaque à l'est de Schlusselbourg et opère sa jonction avec la tête de pont. Pressé par Staline, Koulik se contente d'expédier un détachement en première ligne, qui a tôt fait d'être coupé de ses bases et anéanti. Joukov, cependant, renforce la tête de pont de la Neva, non sans subir des pertes effroyables : en quelques jours, la 86e division est réduite à 176 hommes valides, la 265e n'en aligne plus que 180, la 20e division de fusiliers du *NKVD* n'est plus qu'une simple section, la 4e brigade de fusiliers marins de la Flotte de la Baltique a littéralement cessé d'exister.

▲Le visage noirci par la poussière, ces trois *Landser* posent devant une insolite Horch 830 sur laquelle l'on a monté de façon artisanale un « shelter » abritant vraisemblablement un atelier. La présence des bicyclettes aux mains de ces soldats témoigne du fait que la *Wehrmacht* n'est pas plus motorisée en URSS qu'elle ne l'était lors des campagnes précédentes.
Archives Caraktère

◀ Septembre 1941, secteur nord du front de l'Est : un engagement vient de prendre fin. Après avoir rassemblé leurs prisonniers, ces mitrailleurs allemands, MG-34 à l'épaule, sont prêts, malgré leur fatigue apparente, à repartir de l'avant tandis que passe à côté d'eux une automitrailleuse *Sd.Kfz. 221*. Pratique courante, le soldat de gauche a passé autour de son casque une chambre à air destinée à fixer des branchages en guise de camouflage.
Bundesarchiv - Bild 101I-212-0240-24

▲ En octobre 1941, le temps se dégrade rapidement, les pluies automnales transformant les pistes poussiéreuses du nord de la Russie en torrents de boue. Celle-ci a cependant l'avantage d'être encore pratiquable pour ces camions et voiture de liaison allemands. Archives Caraktère

▼ Un immense Büssing-Nag est quant à lui confronté à une piste bien moins pratiquable. Des civils sont mis à contribution pour sortir l'engin et sa remorque de sa délicate situation. Archives Caraktère

Les artilleurs et les pilotes allemands s'en donnent à cœur joie : le 28 septembre, 8 600 bombes et obus s'abattent sur la berge à laquelle s'accrochent désespérément les Soviétiques. Le 20 octobre, ces derniers n'en repartent pas moins à l'attaque, pour rallier la 54e armée, désormais commandée par le général Khojine, qui a remplacé l'incompétent Koulik. Quoiqu'engageant 70 000 soldats appuyés par 97 chars, ils sont taillés en pièces par l'artillerie ennemie. L'une des unités devant servir de fer de lance de l'offensive, la 115e division, ne compte plus que 200 hommes environ.

Malgré le retour à la guerre des tranchées, le commandement de la *Heeresgruppe* « Nord » ne désespère pas de persister dans le « *Blitzkrieg* ». À défaut de pouvoir saisir Leningrad, les Allemands vont s'efforcer de resserrer le nœud coulant autour de la ville : Wilhelm von Leeb compte à cet effet sur le *XXXIX. Armee-Korps (mot.)* de Schmidt pour forcer le front soviétique vers Volkhov et Tikhvine et couper la ligne de chemin de fer qui constitue la dernière voie de communication d'importance vers le lac Ladoga. Le 16 octobre, la *126. Infanterie-Division* établit une tête de pont à l'est de la rivière Volkhov, permettant aux forces motorisées de Schmidt de couper en deux les 52e et 4e armées soviétiques. Il faut toutefois dix jours aux Allemands pour franchir 25 kilomètres, et s'emparer des carrefours routiers de Malaïa Vischera et Budogosch. Le 25 octobre, les blindés du *XXXIX. Armee-Korps (mot.)* doivent affronter la boue, mais Leeb ne souhaite pas interrompre l'avance et, le 8, Tikhvine est finalement conquise. L'Armée rouge, toutefois, n'abandonne pas ses positions au sud-est du lac Ladoga, comme l'avait trop facilement escompté l'*Oberkommando der Wehrmacht*. Par ailleurs, von Leeb a besoin de renforts pour poursuivre son attaque, et envisage d'utiliser à cet effet la *18. Armee*, qui assiège toujours les poches d'Orianienbaum et Kronstadt, à condition d'enlever ces places fortes au préalable. Mais cette intention se heurte aux objections du commandant de la *18. Armee*, le *Generaloberst* von Küchler, ainsi que, plus sérieux, de Hitler lui-même : une telle attaque serait trop hasardeuse et trop coûteuse. Von Leeb, également lâché par les Finlandais qui persistent à demeurer derrière la rivière Svir, s'incline.

À cette époque, il est vrai, ce *Generalfeldmarschall* nourrit d'autres préoccupations, nées du fait que des civils tentent de s'échapper de Leningrad pour rallier les lignes allemandes. Ces dernières se verront donc précédées par des champs de mines : « *Même si – comme prévu – une importante proportion de la population civile va périr, au moins cela n'interviendra pas sous les yeux de nos soldats.* » L'artillerie reçoit pour instruction de faucher tout groupe de civils sitôt ces derniers sortis de l'agglomération. Les Allemands vont même jusqu'à réfléchir

La nation tout entière mobilisée pour la défense de Leningrad ! Soldats, commissaires politiques, hommes et femmes creusent des fossés antichars aux abords de la ville afin de ralentir les *Panzer*. Ria-Novosti-051895

à l'installation d'un mur électrifié autour de Leningrad… « *Leningrad doit périr de faim*, proclame l'état-major de la *18. Armee. Il est impossible pour nous de nourrir cette ville.* » C'est bien une stratégie d'extermination qui est à l'œuvre…

UNE VILLE EN ÉTAT DE GUERRE

Au 22 juin 1941, Leningrad compte 2 812 134 habitants. La rapidité de l'invasion nazie a poussé les autorités à amorcer, dès le 29 juin, l'évacuation d'une partie de la population. Au total, 488 703 habitants doivent quitter la ville de la fin juin au 27 août, puis 244 199 par avion ou *via* le lac Ladoga de septembre à décembre, et enfin 554 186 du 22 janvier au 15 avril 1942. Au cours de l'été cependant, 147 500 réfugiés ont dû rejoindre la cité portuaire, laquelle doit également compter sur la présence de 350 000 habitants des faubourgs. En ajoutant les forces de l'Armée rouge, c'est bien une population d'environ 3,2 millions d'âmes qui, le 8 septembre 1941, se retrouve prise au piège. Les évacuations ont prioritairement visé les ouvriers spécialisés, les techniciens, les cadres du Parti, de même que les enfants. Ces départs massifs ont certes engendré une véritable confusion par endroits, aboutissant à séparer bien des familles, et qu'ont aggravé les raids de la *Luftwaffe* ou la ruée inexorable des *Panzer*. Le 18 août, notamment, un convoi de plusieurs milliers d'enfants transportés en train vers Novgorod et Mga est massacré par la *Luftwaffe*.

Le matériel productif, lui aussi, a fait l'objet de mesures d'évacuation, même si elles débutent trop tard – par ordre du Kremlin en date du 11 juillet 1941. Au total, à en croire un rapport de Jdanov adressé à Staline en octobre 1943, près de 70 usines, 22 bureaux de projet, 11 bureaux de construction, 7 sociétés de bâtiment, 70 310 machines-outils, 58 000 moteurs électriques, 6 000 wagons, 125 000 tonnes de métaux ferreux auront été transférés à l'extérieur… Mais l'essentiel de ces moyens de production a été sauvé en 1942-43, en transitant par le lac Ladoga et les premières semaines, jusqu'à l'encerclement du 8 septembre 1941, se sont révélées particulièrement chaotiques. Il n'y était pas rare de voir les machines démontées laissées à l'abandon sur les quais d'embarquement ferroviaires ou portuaires. L'extrême centralisation du système soviétique n'a guère laissé de place à l'initiative locale, amenant à maintes reprises une succession d'ordres et de contrordres. De fait, non seulement l'évacuation s'avère longtemps mal conduite, mais encore la production s'enlise, l'industrie lourde locale peinant à s'adapter à la situation, qui ne répond pas aux exigences de la planification.

Ayant échoué à percer les lignes défensives autour de la ville à la faveur de l'opération « Nordlicht », les Allemands décident d'éviter le combat de rues et se contentent d'assiéger Leningrad. Commence alors un épouvantable bras de fer de 872 jours. Ces *Landser*, fusil Mauser 98K et grenades à manche à portée de main, sont prêts à repousser une éventuelle contre-attaque soviétique. Bundesarchiv - Bild 101I-596-0398-4A

Une décision aussi banale que la fabrication de cocktails Molotov a dû ainsi passer par une autorisation donnée par Moscou. Bien des ouvriers, de surcroît, ont été évacués ou bien mobilisés dans les unités de miliciens ou de volontaires, réduisant drastiquement la main-d'œuvre.

En effet, la population de la cité portuaire a été mobilisée pour la guerre, quoique de manière progressive et improvisée. Du 10 juillet au 8 août 1941, l'Armée rouge a levé sept divisions de volontaires. Par ailleurs, et ce non sans mal, la défense civile s'est instaurée dès le début de l'invasion allemande, les autorités locales s'étant, de toute évidence, inspirées du dispositif mis en place à Moscou, mais elle n'a pu recruter que 63 000 personnes jusqu'en septembre. De surcroît, le paysage se transforme peu à peu. Barricades et obstacles antichars se multiplient, tandis que l'Institut Smolny, qui abrite la direction politique et militaire du Front de Leningrad, est enseveli sous les sacs de sable et les toiles de camouflage, ce qui ne saurait faire oublier que Leningrad ne dispose d'abris antiaériens que pour 918 000 personnes, et de tranchées pour 672 000… Enfin, le rationnement est à l'œuvre depuis le 18 juillet : des cartes de ravitaillement sont attribuées à la population par le biais des comités exécutifs de *Raïon* (district territorial ou municipal), les directions d'entreprise, de services ou d'écoles, et les administrateurs d'immeubles. Ce n'est cependant que le 4 septembre que Leningrad est confrontée directement à la guerre, jour où le premier obus allemand s'abat sur la ville. Jusqu'au 30 novembre, Leningrad subit ainsi 227 bombardements d'artillerie d'une durée totale de 430 heures. Au final, l'artillerie allemande propulsera plus de 30 000 obus sur la cité portuaire, auxquels s'ajoutent les bombes de la *Luftwaffe*, qui, réduite sur ce front de 886 à 300 avions, n'en effectue pas moins des raids dévastateurs. Malgré le manque d'effectifs, la défense civile se révèle néanmoins efficace, et la population encaisse les coups.

Le pouvoir soviétique veille, en toute hypothèse, à ce qu'il en soit ainsi. Dès le déclenchement de l'invasion allemande, le *NKVD* a procédé à une vague d'arrestations d'éléments « indésirables ». En outre, il est prévu de déporter, le 26 août 1941, les minorités d'origine allemande (6 700 personnes) et finlandaise (88 700 personnes), mais la rapidité de la percée allemande et les contraintes logistiques retardent l'opération, qui ne sera achevée qu'à la mi-mars 1942. Parallèlement, le *NKVD* peut compter sur l'assistance d'unités de miliciens et de Jeunesses communistes (*Komsomols*) pour quadriller la ville. En tout état de cause, la *Pravda* de Leningrad a donné le ton le 2 septembre 1941 : « *Pas de pitié pour ceux qui violent l'ordre et la sécurité publique, pour les maraudeurs, les trafiquants et les voyous qui pourraient tenter, en ces heures dangereuses, de s'infiltrer parmi les ouvriers de Leningrad qui défendent leur ville et accomplissent leur devoir sacré de patriote.* »

▲ Ces femmes évacuent leur immeuble après un bombardement de la *Luftwaffe*. Les avions allemands effectuent sans relâche des raids sur la ville, espérant venir à bout de la détermination de ses habitants.
Ria-Novosti - 2153

◀ Page de gauche : Ces KV-1 défilent sur la place du Palais de l'ancienne Saint-Pétersbourg et passent sous l'Arc de triomphe de l'état-major, pour se porter à la rencontre des Allemands.
Ria-Novosti - 137599

◀ Des ouvriers métallurgistes de Leningrad remettent à ces équipages leurs chars KV-1 qui ont transité dans leur usine pour réparations. Des commissaires politiques lisent la lettre d'encouragements que les ouvriers ont adressée aux tankistes.
Ria-Novosti - 1399

▶ Les habitants de Leningrad sont mis à contribution pour déblayer l'avenue Nevsky de la neige, des blocs de glace et des débris qui l'obstruent. Aux travaux pénibles ordonnés par le *NKVD* et au froid s'ajoute bientôt une épreuve plus redoutable encore : la faim.
Ria-Novosti - 5627

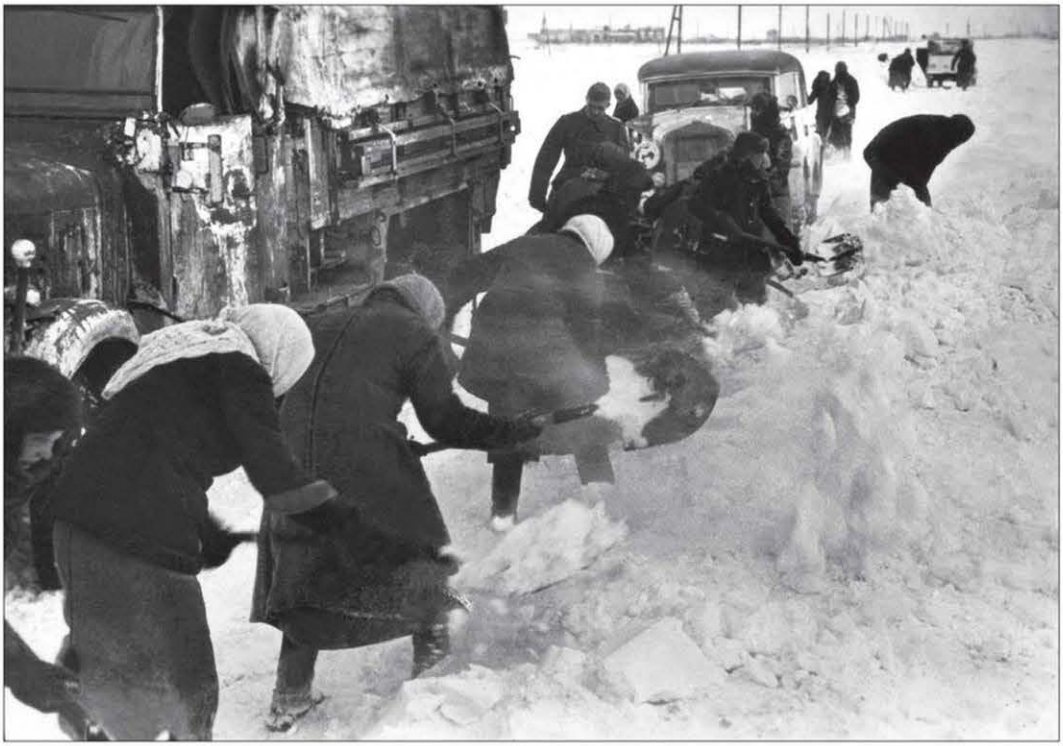
La délation, abondamment pratiquée sous le régime stalinien, est plus que jamais encouragée, de manière à insuffler au peuple la peur de l'ennemi, extérieur comme intérieur. La politique répressive n'est pas dépourvue de fondement, dans la mesure où, effectivement, les Allemands comptent plusieurs agents infiltrés dans Leningrad. Mais la préoccupation centrale des autorités soviétiques, en ce début de siège, demeure le ravitaillement de la population.

« LA MORT RÈGNE SUR LENINGRAD »

Le 8 septembre 1941, alors que les Allemands s'emparent de Schlusselbourg, la *Luftwaffe* bombarde et détruit les entrepôts de Badaïev, au sud-ouest de Leningrad, où se trouve stocké l'essentiel des réserves de la ville en nourriture. Cette catastrophe conduit les dirigeants de Leningrad à disperser – un peu tard – les quelques autres stocks alimentaires qui subsistent, et surtout, le 12 septembre, à réduire drastiquement la ration journalière de chaque habitant, qui passe à 500 grammes pour les travailleurs manuels et 300 pour les employés de bureau et les enfants âgés de moins de douze ans. À cette date, il reste du blé, de la farine et des biscuits pour à peine 35 jours, des céréales pour 30, de la viande pour 33, du sucre pour 2 mois. Personne, toutefois, ne s'attend à un siège de longue durée, et chacun vit dans l'espoir d'une contre-offensive de dégagement de l'Armée rouge, comme le déclarera plus tard un officiel de la ville : « *Nous pensions tous que ce serait terminé en deux ou trois semaines. Aucun de nous ne croyait que ce serait une affaire d'aussi longue haleine*. »

Mais l'anneau de fer des Allemands résiste à tous les assauts et le siège s'éternise. En conséquence, les rations (théoriques) se réduisent de manière fulgurante, pour atteindre leur point le plus bas à compter du 20 novembre 1941 : 500 grammes de pain pour chaque combattant de première ligne, 300 pour les soldats à l'arrière et les travailleurs manuels, 250 pour les travailleurs des secteurs de haute priorité, 125 pour les employés de bureau, 125 pour les enfants et les personnes incapables de travailler. Pour pallier le manque d'aliments, on s'acharne à inventer des substituts chimiques. Le pain lui-même contient 63 % de seigle et 12 % de farine de soja à la date du

▼ Scène identique en secteur allemand où les *Landser* d'un convoi ont réquisitionné ces femmes russes pour déblayer la route enneigée.
Archives Caraktère



20 octobre. Un stock de 2 000 tonnes de boyaux de mouton est mué en gelée dont l'odeur est neutralisée par l'adjonction de clous de girofle et fait office de viande. Le sucre fondu des entrepôts de Badaïev, enveloppé de cendres et solidifié par le froid, est extrait des décombres, réchauffé, filtré et transformé en… confiserie. Les *ersatz*, toutefois, ne suffisent pas. La nourriture des animaux, puis les animaux eux-mêmes sont recherchés. « *Les gens se débrouillaient comme ils pouvaient pour survivre à la famine*, relatera Mousa Voïchko, enseignante. *Certains plantaient des pommes de terre dans les cimetières, ils mangeaient des orties et autres mauvaises herbes.* […] *Il ne restait plus un seul chien ni un seul chat dans la ville. Même les rats et les pigeons avaient été mangés. On se battait pour un morceau de viande. Une fois, j'ai vu sur la Perspective Kirov un cheval qui s'était cassé une jambe : il a été dépecé sur place.* » À la pénurie de nourriture s'ajoutent le froid hivernal, faute de bois, de charbon, d'électricité, et le manque d'eau. Il est vrai que l'évacuation, *via* le lac Ladoga, n'est pas un gage d'amélioration immédiate des conditions de vie, dans la mesure où les réfugiés sont parqués dans des zones surpeuplées, mal desservies, et se voient immédiatement mobilisés, si possible, pour l'industrie de guerre. À Vologda, par exemple, 25 % des évacués de Leningrad sont directement expédiés à l'hôpital, et des fosses communes ont été creusées pour anticiper l'inflation du taux de mortalité.

Leningrad, pour sa part, connaît des heures apocalyptiques. La famine et les températures glaciales prennent en effet des proportions dramatiques. La mort par inanition frappe partout, aussi bien dans les files d'attente des points de ravitaillement que sur le lieu de travail. Nausées, scorbut, anémie s'attaquent aux corps décharnés des survivants. Les femmes cessent d'avoir leurs règles. Le ventre des enfants s'enfle dans leur agonie. « *Les mois d'octobre, novembre et décembre 1941 ont été les mois les plus terribles du blocus*, se souviendra Mousa Voïchko. *Jusqu'à 10 000 personnes mouraient chaque jour. Les trottoirs, les rues, les escaliers des maisons que je visitais étaient jonchés de cadavres. Je devais descendre en glissant sur la rampe pour éviter de leur marcher dessus. Beaucoup de gens n'avaient tout simplement pas la force de porter leurs proches jusqu'au cimetière, et encore moins de creuser la terre gelée pour les enterrer. Dans les maisons, il n'y avait ni chauffage, ni électricité, et les cadavres laissés dans leur lit ne se décomposaient pratiquement pas.* » Le journal retrouvé sur le cadavre d'une écolière de 11 ans, Tania Savitcheva, énumère ainsi l'extinction d'une famille : « *Jénia, morte le 28 décembre 1941, à 12h30. Grand-mère, morte le 25 janvier 1942, à 3 heures. Léka, morte le 17 mars 1942, à 5 heures.*

▲ Afin de combattre la famine qui ravage la population de la ville, l'on plante des choux dans les lieux les plus improbables, comme ici, devant la cathédrale Saint-Isaac. Ria-Novosti - 04-000312

▼ Un mitrailleur allemand photographié dans une tranchée avec sa MG-34, une arme fiable mais coûteuse à produire. L'apparition de l'hiver contribue à transformer le siège de Leningrad en guerre de positions. - Archives Caraktère

▶ Le Grand Palais de Peterhof en ruines. Cette ville située dans le district de Leningrad, et surnommée le « Versailles russe », est devenue chère aux yeux des Russes en raison de ce palais bâti sur ordre du tsar Pierre le Grand de 1714 à 1723. En 1944, en raison de son nom à consonance trop « allemande », Peterhof est rebaptisée Petrodvorets.
Ria-Novosti - 098092

Oncle Vasya mort le 13 avril 1942 à 2 heures. Oncle Lecha mort le 10 mai, à 4 heures. Maman, morte le 13 mai, à 7h30. Savichev mort. Tous morts. Reste Tania seule. » L'une des habitantes de la cité, Elena Skrjabina, reflète le sentiment général, lorsqu'elle inscrit ces mots dans son propre journal : « *La mort règne sur Leningrad.* »
La carte d'alimentation délivrée par les autorités devient une porte de salut et se voit vite convoitée. Si l'entraide se maintient, notamment au sein des familles décimées, les vols se multiplient et le marché noir fleurit. La mort d'un habitant assure aux plus débrouillards l'acquisition de sa carte. Mais la Sécurité d'État veille : 22 166 personnes seront arrêtées jusqu'au 30 septembre 1942, dont 1 885 pour pillage, 11 378 pour vol, 1 553 pour vol de la propriété socialiste et 1 598 pour spéculation. Ce qui n'empêche pas certains d'en venir au meurtre, voire… au cannibalisme. « *Des bruits de ce genre couraient dans Leningrad depuis l'automne,* écrira le journaliste Harrison Salisbury, *et déjà certains parents avaient commencé à interdire à leurs enfants de jouer dans la rue. On racontait que des enfants avaient été enlevés. Les petits garçons et les petites filles étaient des proies faciles, et leur chair, disait-on, était plus tendre.* » Longtemps niée par le régime communiste, la réalité d'un phénomène aussi atroce demeure l'un des tabous du siège. La levée partielle d'archives du *NKVD* a confirmé que plusieurs « incidents » impliquant « *la consommation de chair humaine* » s'étaient produits, donnant lieu notamment, en mai 1942, à l'arrestation de 226 personnes.
L'Armée rouge elle-même n'est pas épargnée par la malnutrition. Au 10 janvier 1942, les unités du Front de Leningrad révèlent une réduction de 45 % de leur valeur opérationnelle, des régiments ne comptent plus que 17 à 21 % de leurs effectifs. De fait, le moral connaîtra, à plusieurs reprises, de nets fléchissements chez les *Frontoviki*. Un commissaire politique constate ainsi, s'agissant de son régiment : « *On entend des soldats isolés parler de défaite* […] *Leur dépression morale est aggravée par les doutes sur la possibilité de rompre l'encerclement de Leningrad.* » Un autre soldat, dans une lettre à sa famille rédigée le 30 octobre, se fait l'écho de rumeurs alarmantes : « *Leningrad est encerclée par les Allemands. Il est impossible d'en sortir. Moscou va probablement tomber, car elle aussi est encerclée par*

▼ En prévision d'une contre-attaque sur les lignes allemandes, ces équipages soviétiques bondissent à bord de leurs KV-1, quelque part sur le front de Leningrad.
Ria-Novosti - 532

les Allemands. Ils ne seront satisfaits que lorsque ces deux villes se seront rendues. Dès que les Allemands les auront prises, le Japon entrera en guerre. Parviendrons-nous seulement à survivre ? »

Toutefois, selon le directeur de l'usine Kirov, « *les gens avaient faim, mais il n'y eut pas un incident sérieux. L'arrivée des voitures de pain n'a jamais donné lieu au moindre pillage. De temps en temps, il y avait un peu de vacarme, mais jamais rien de grave. Franchement, je n'ai pas encore compris comment les gens ont pu résister à la tentation d'attaquer les voitures de pain ou de piller les boulangeries. Mais ils ne l'ont pas fait.* » L'absence de révolte résulte d'une conjonction de facteurs. Le patriotisme, tout d'abord, auquel se mêlent la foi révolutionnaire dans cette cité ouvrière, berceau de la « Révolution d'Octobre », et la haine envers l'envahisseur allemand, qui ne fait pas mystère de ses intentions de détruire la ville. Le poids de la « terreur » communiste, également, qui a anéanti toute opposition éventuelle et phagocyté l'esprit de contestation, associée à une indéniable capacité, de la part des autorités locales, à assurer le contrôle de la ville, et à tout tenter pour la ravitailler. Une entraide manifeste entre les habitants, enfin, malgré les cas de vols, de pillage, d'anthropophagie. En définitive, comme on pourra l'écrire, « *ce n'est pas Leningrad qui a peur de mourir. C'est la mort qui a peur de Leningrad* ».

▲ Chaudement vêtus pour l'hiver, bien mieux que leurs adversaires allemands, ces soldats soviétiques parcourent l'avenue Moscou de Leningrad, transportant une partie de leur équipement sur des traîneaux. Ce cliché a été pris le 7 décembre 1941, jour où les Japonais attaquent la Flotte américaine à Pearl Harbor. Staline ne tardera plus, à son tour, à bénéficier de l'aide des États-Unis.
Ria-Novosti - 178610

RAVITAILLER LENINGRAD !

Les Allemands à Schlusselbourg, les Finlandais sur la rivière Svir, la seule possibilité offerte pour ravitailler Leningrad de l'extérieur, hormis la voie aérienne, devient le lac Ladoga. Le lendemain de l'annonce de l'encerclement, les Soviétiques décident de bâtir un port dans la baie d'Osinovets, sur la rive occidentale du lac, et reliée à Leningrad par une voie ferrée. Mais l'artillerie et l'aviation nazies détruisent un grand nombre de bateaux, et à peine 10 000 tonnes de vivres, de quoi alimenter l'ancienne Pétersbourg pendant une semaine, seront transportées sur le lac en un mois. Le climat devient hostile ; bourrasques automnales d'abord, glaciation hivernale ensuite rendent la surface de l'eau de moins en moins navigable, et plus du tout à compter du 15 novembre, ce qui, s'ajoutant à la chute de Tikhvine six jours plus tôt, rendant presque impossible l'acheminement de vivres et de matériel vers le lac Ladoga, devrait sceller le sort de Leningrad.

◀ Un *Sturmgeschütz III Ausf. C* ou *D* photographié durant l'hiver 1941-42, alors qu'il s'affranchit des ruines d'une maison russe. Le siège de Leningrad décidé, les Allemands ne disposent quasiment plus de blindés devant la cité des tsars, la *Panzergruppe 4* de Hoepner ayant été réaffectée à la *Heeresgruppe* « Mitte » pour la poussée vers Moscou.
Bundesarchiv - Bild 101I-287-0900-24

▲ *Waffen-SS* appartenant vraisemblablement à la *Division* « Nord », cette affirmation étant permise à la lueur des armes brandies par ces soldats : pistolets-mitrailleurs finlandais Suomi KP/-31 (d'excellente facture) et mitrailleuse lourde d'origine tchécoslovaque MG-37(t). Formée en septembre 1941, la *SS-Division* « Nord » a reçu une grosse quantité d'armes tchèques et combat continuellement aux côtés des Finnois, avec de piètres résultats.
Bundesarchiv
Bild 101I-287-0885-29A

Au cours de cette période dramatique, trois décisions sont prises : construire une route contournant Tikhvine, reprendre Tikhvine, utiliser le lac Ladoga, gelé, pour y tracer une route que pourront emprunter les camions de ravitaillement.

La première opération se révèle compliquée. Hors Tikhvine, les Soviétiques disposent, à 90 km de là, d'une autre gare, Zaboriye. Il s'agit donc d'édifier une route de 300 kilomètres de long, reliant cette gare au lac Ladoga, le tout en pleine forêt vierge. Le 6 décembre, l'œuvre est considérée comme achevée, mais comme l'a noté le responsable de la distribution de la nourriture dans Leningrad, Dmitri Pavlov, « *sur de vastes portions, la route était si étroite que les camions ne pouvaient s'y croiser. En outre, la neige épaisse et les dures montées, dans une région que les chauffeurs ne connaissaient absolument pas, provoquaient sans cesse des pannes et des arrêts. Par bonheur, la route n'était pas finie depuis quatre jours, que la situation militaire s'améliora soudain : l'Armée rouge avait repris Tikhvine. La nouvelle route n'eût pu longtemps sauver Leningrad. Un convoi de camions parti de Zaboriye mettait 14 jours pour gagner Novaïa-Ladoga et retourner à sa base. En trois jours, plus de 350 camions furent bloqués dans la neige.* »

Il faut reprendre Tikhvine. Le 19 novembre, la 4e armée du général Meretskov, prend l'offensive dans le secteur tenu par le *XXXIX. Armee-Korps (mot.),* de manière à encercler la ville. Le 20 novembre, les positions de la *8. Panzer-Division* ont été percées. Le commandement de la *Heeresgruppe* « Nord », devant l'ampleur de l'attaque conduite par Meretskov, envisage rapidement de raccourcir son front, ce qui implique d'abandonner Tikhvine. Un moment, Hitler s'y refuse, promettant d'envoyer des renforts (une centaine de chars et 22 300 hommes), mais s'y résout le 7 décembre. Il était temps : le jour même, alors que les températures sont devenues glaciales, la 4e armée russe a encerclé la ville, défendue par des *Landser* frigorifiés et... cinq *Panzer* ! Le 9 décembre, l'Armée rouge libère Tikhvine. Le *XXXIX. Armee-Korps (mot.*) laisse, dans sa retraite, 7 000 tués et prisonniers. La voie de communication vers le lac Ladoga est rétablie.

L'étendue d'eau, entre-temps, s'est gelée. À la mi-octobre, les autorités de Leningrad ont chargé le directeur de l'intendance locale, le général Lagounov, d'étudier la faisabilité d'une opération visant à bâtir sur la glace du lac Ladoga une route de plusieurs dizaines de kilomètres. L'expérience des Soviétiques en la matière joue en leur faveur : ils savent que 12 centimètres de glace suffisent pour y faire trotter un cheval, et au moins huit de plus pour un camion. Le 3 novembre, le Conseil militaire de Leningrad décide de lancer le chantier, qui débute deux semaines plus tard. Après plusieurs missions d'exploration, le trajet est balisé. Le 23 novembre 1941, la première colonne de camions russes, regroupant 60 véhicules, franchit le lac et arrive à Leningrad, apportant 33 tonnes de farine. La glace se fend, parfois, outre que les Allemands dépêchent des patrouilles de skieurs pour intercepter les camions, obligeant les Soviétiques à installer des igloos abritant des mitrailleuses. De fait, l'approvisionnement demeure erratique : Leningrad reçoit 70 tonnes de vivres le 25 novembre, 154 le 26, 196 le 28, mais 128 tonnes le lendemain, et 62 tonnes le 30. Dans ce même laps de temps, une quarantaine de camions ont coulé au fond du lac. La reconquête de Tikhvine améliore les performances de la « route de glace » (le ravitaillement passera à

◀ Ces mitrailleurs allemands s'apprêtent à passer un hiver des plus terribles, fait d'incessantes vagues d'assaut de *Frontoviki*, de contre-attaques de T-34 et de KV et de tempêtes de neige. Dans ce genre de situation, leur MG-34 de 7,92 mm (ici montée sur affût lourd) sera d'un précieux concours. Au moins ont-ils eu la chance de récupérer des chaudes chapkas sur des prisonniers ou cadavres soviétiques.
Bundesarchiv - Bild 101I-268-0181-10

plus de 600 tonnes quotidiennes fin décembre) mais cette dernière peine à combler les attentes de la population, quotidiennement saignée par le froid et la faim. Les premiers mois de l'année 1942 seront terribles.

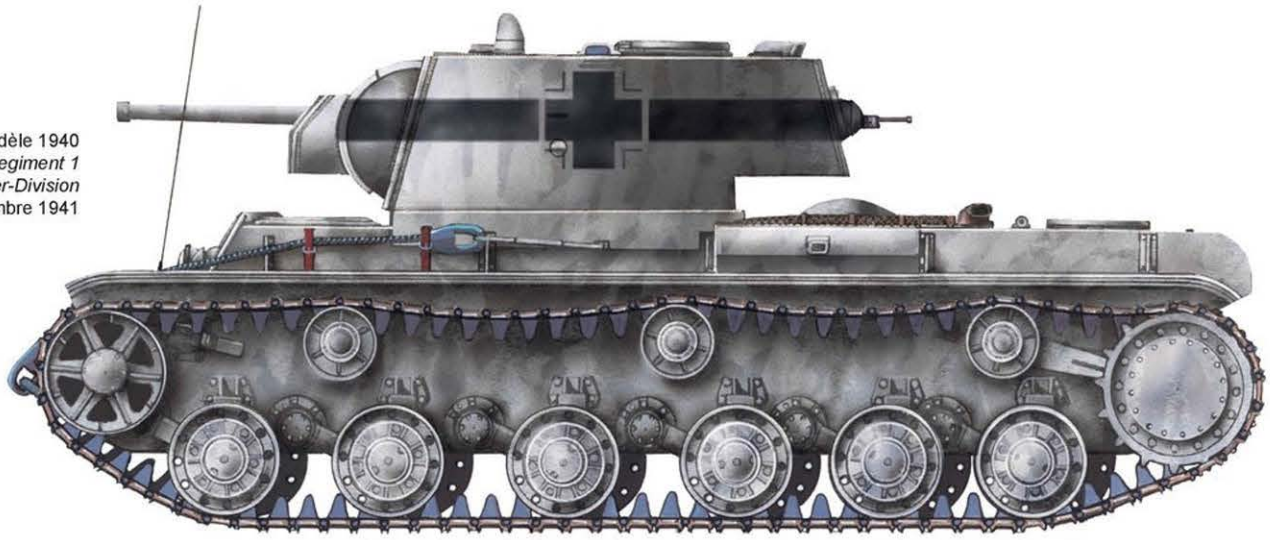
Il faudra attendre janvier 1943 pour que l'Armée rouge ouvre un mince corridor terrestre le long du lac Ladoga vers Leningrad, et encore une année pour qu'à la suite d'une contre-offensive soviétique supplémentaire la *Wehrmacht* lève définitivement le siège et se replie vers les ex-Pays Baltes. Restera à reconstruire la ville et à compter ses morts.

Une commission spéciale soviétique déterminera le bilan mortuaire du siège à 632 253 victimes, mais l'on sait que Staline a tenu à réduire cette comptabilité macabre, de manière à faire oublier les erreurs commises par le pouvoir. Des recherches plus crédibles font au contraire osciller les estimations autour d'un million à 1,3 million de morts, dont une écrasante majorité au cours de l'hiver 1941-42. En ce sens, le projet allemand d'anéantissement par la famine et le froid a presque porté ses fruits, mais n'en a pas moins échoué : Leningrad a fait front et ne s'est pas rendue. L'un des architectes de cette stratégie d'annihilation, le Pr. Ziegelmayer, recruté par les autorités soviétiques d'occupation d'Allemagne de l'Est après la guerre, osera déclarer à l'un de ses nouveaux collègues russes : *« Je ne suis qu'un nutritionniste vieux jeu. C'est un mystère, pour moi, que vous ayez réussi à accomplir un tel miracle. »* ■

◣ Page de gauche: 1er janvier 1942. Des fusiliers-marins de la Flotte de la Baltique montent la garde sur une ligne de défense gardant le golfe de Finlande, en cas d'éventuel débarquement germano-finlandais. Notez que la mitrailleuse Maxim a été montée sur un traîneau.
Ria-Novosti - 059989

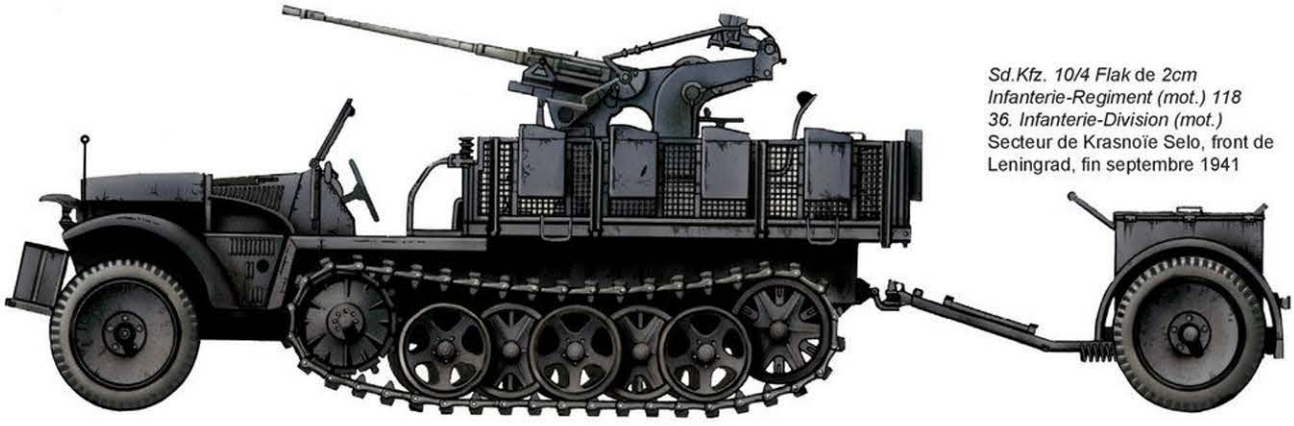
◀ Des T-34/76 modèle 1941 *Ekranami* montent au front. Ce cliché pris à Leningrad met en évidence les murs antichars hâtivement construits pour canaliser l'avance des *Panzer* en cas d'intrusion de leur part dans la ville. Nul doute que des canons antichars de 45 ou 57 mm sont embusqués pour interdire l'accès de cette ouverture.
Ria-Novosti - 058227

KV-1 modèle 1940
Panzer-Regiment 1
1. Panzer-Division
URSS, novembre 1941

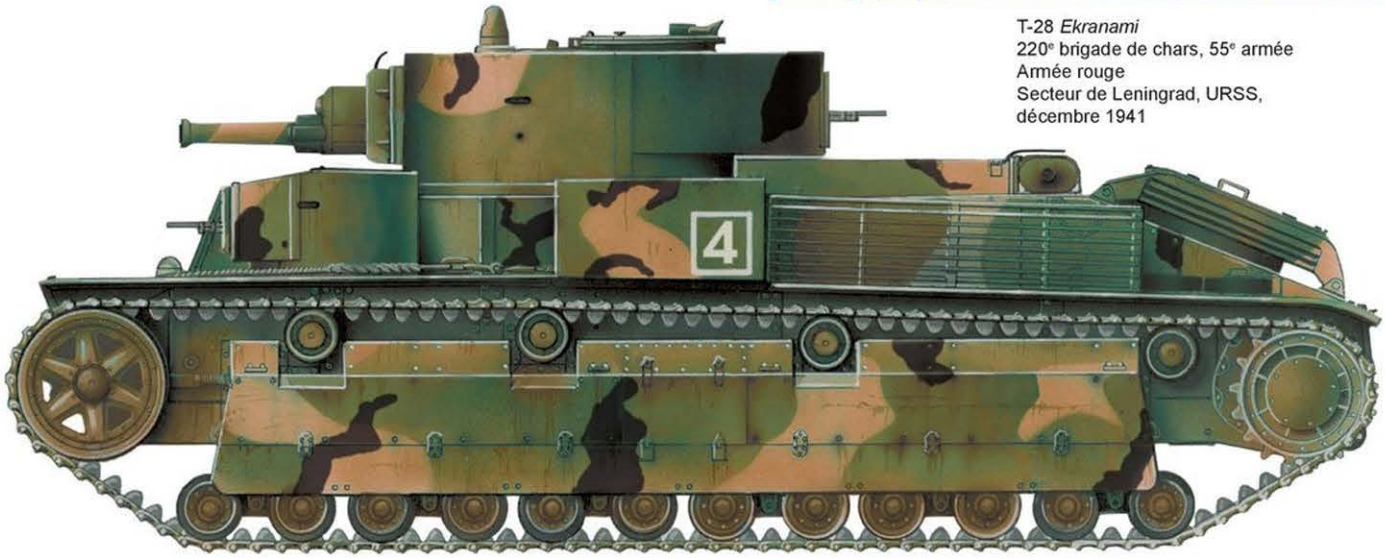


Panzerbefehlswagen 38(t)
Stab, Panzer-Regiment 10
8. Panzer-Division
Vilnius, Lituanie, juin 1941

Ford G917T
Infanterie-Regiment 263 (spanische)
250. Infanterie-Division « Azul »
Volkhov, secteur de Leningrad, URSS,
décembre 1941

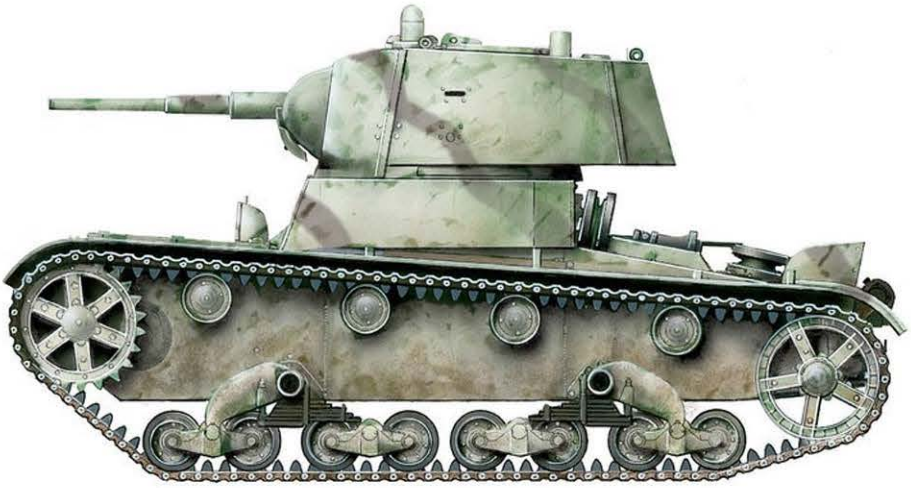


Sd.Kfz. 10/4 Flak de *2cm*
Infanterie-Regiment (mot.) 118
36. Infanterie-Division (mot.)
Secteur de Krasnoïe Selo, front de
Leningrad, fin septembre 1941

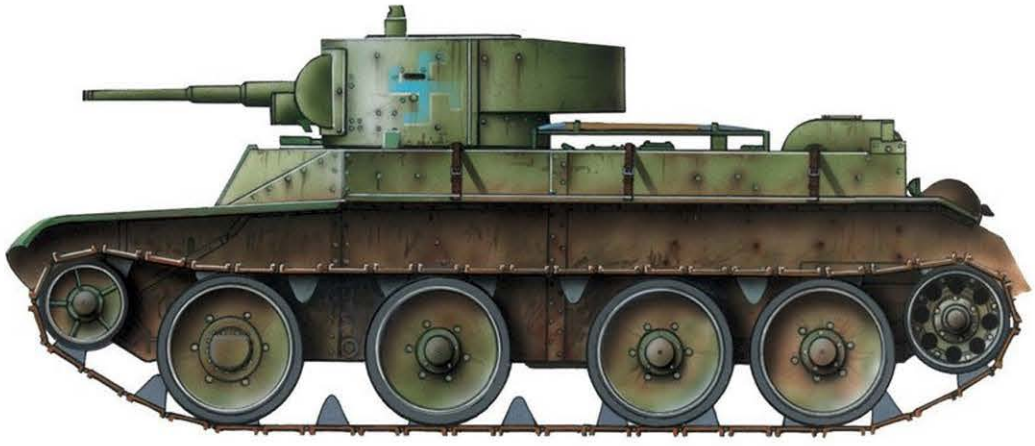


T-28 *Ekranami*
220e brigade de chars, 55e armée
Armée rouge
Secteur de Leningrad, URSS,
décembre 1941

T-34/76 modèle 1941
Unité inconnue
21e armée
Armée rouge
Secteur de Leningrad, URSS, juin 1941



T-26
Unité inconnue
Armée rouge
Isthme de Carélie, URSS,
novembre 1941



BT-5
1er bataillon blindé
Armée finlandaise
Isthme de Carélie, URSS,
automne 1941

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2010

DE KIEV À ROSTOV
LA GRANDE CHEVAUCHÉE

L'anéantissement des armées soviétiques d'Ukraine ouvre la route de la Crimée et de Rostov à l'envahisseur. Mais la *Heeresgruppe* « Süd » demeure le parent pauvre de l'*Ostheer*, et malgré quelques brillants succès, sera vite obligée de mettre un terme à ses offensives.

LA CHUTE DE KIEV ET SES IMPLICATIONS STRATÉGIQUES

Mardi 16 septembre 1941.
L'avant-garde blindée de Heinz Guderian opère sa jonction avec celle de Ewald von Kleist de la *Heeresgruppe* « Süd », à l'est de la capitale ukrainienne. La majeure partie de ce qui reste du Front soviétique du Sud-Ouest est enfermée dans une nasse de forme triangulaire et dont les angles seraient formés par Paris, Caen et Le Mans. Pressées par 35 divisions allemandes, les unités de l'Armée rouge sombrent dans la confusion, essayant de marcher vers l'est, de profiter d'une éventuelle faille dans les lignes allemandes, sous les bombes de la *Luftwaffe*. Les forêts où se réfugient soldats, véhicules et chevaux sont la proie des flammes. Du 12 au 21 septembre, le *V. Fliegerkorps* effectue ainsi 1 422 sorties, détruit 23 « tanks », 2 171 véhicules, 6 batteries antiaériennes, 52 trains, 28 locomotives... Parallèlement à ce nettoyage, la *6. Armee* de Walter von Reichenau initie une offensive concentrique sur Kiev, évacuée en catastrophe par l'appareil communiste. À partir du 18 septembre, l'ordre public s'effondre dans la grande cité et l'on assiste à des cas de pillage. Le lendemain, la *Wehrmacht* fait son entrée dans la ville : « *Les gens, surpris, sont dans les rues*, note un soldat allemand. *Ils ne savent pas encore comment se comporter. Ici et là apparaissent quelques timides saluts. Lorsque les soldats allemands font halte, ils sont immédiatement entourés par une large foule disposée à leur apporter, en toute amitié, aide et assistance.* » Enthousiaste ou résignée, la population de Kiev espère – vainement – une amélioration de son sort, après l'aggravation de l'épuration pratiquée par le *NKVD* et les milices populaires depuis le début de l'invasion. Mais les Soviétiques, dans leur retraite, ont miné plusieurs bâtiments de la ville. Le 24 septembre, un dépôt de carburant et de munitions explose et l'incendie se propage très rapidement, malgré les efforts frénétiques des pompiers allemands. Il faudra cinq jours entiers pour juguler ce fléau, imputé par l'Armée aux Juifs – ce qui constituera un prétexte de plus pour « légitimer » le massacre de la communauté juive locale dans les ravins de Babi Yar, quelques jours plus tard.
En tout état de cause, la *Heeresgruppe* « Süd » a triomphé, mais a perdu l'appui de la *Panzergruppe 2* – qui deviendra *2. Panzer-Armee* le 5 octobre 1941 – de Heinz Guderian, repartie pour Moscou.

◀ Page de gauche :
Des *Landser* viennent de conquérir un village soviétique. C'est le temps des grandes victoires allemandes qui ponctuent les batailles d'encerclement monumentales opposant *Wehrmacht* et Armée rouge à l'été et à l'automne 1941. Il faut dire que les vastes espaces steppiques de l'ouest de l'URSS sont très largement propices aux manœuvres des *Panzer*.
ECPA-D

◀ Après l'encerclement de Kiev, la majeure partie des troupes russes du Front du Sud-Ouest se retrouvent prises dans la nasse allemande ; ils seront ainsi des centaines de milliers, à l'image de ce soldat soviétique passant devant un *Sd.Kfz. 10/4* équipé d'un *Flak 30* de *2cm*, à prendre la route des camps de prisonniers.
ECPA-D

Un Mercedes-benz LG 3000 d'une unité de la *Luftwaffe* (notez la plaque d'immatriculation commençant par « WL » au lieu de « WH » pour la *Heer*) parcourt une piste poussiéreuse d'URSS. D'une manière générale, les camions allemands sont peu adaptés aux routes soviétiques qui s'avèrent éprouvantes pour les mécaniques. L'on remarque d'ailleurs que le véhicule a « consommé » l'un de ses pneus de secours...
Archives Caraktère

La *Panzergruppe 1* de Kleist n'aligne plus, après la chute de Kiev, que 300 chars. Le ravitaillement reste difficile : Gerd von Rundstedt, commandant en chef de la *Heeresgruppe*, n'obtient qu'une quinzaine de trains par jour sur les 24 demandés. Or, l'objectif fixé à ses troupes, à savoir l'Ukraine orientale, constitue l'une des plus riches zones industrielles et énergétiques de l'URSS, regroupant les trois quarts des centrales électriques du pays ainsi que les deux tiers de ses usines chimiques. À ce titre, la *Wehrmacht* s'est vue adjointe des armées alliées : les IIIe et IVe armées roumaines, le *Corpo di Spedizione Italiano in Russia* (ou *CSIR*), regroupant deux divisions d'infanterie, une division motorisée, trois bataillons de Chemises noires et douze bataillons de *Carabinieri*, soit un total de 62 000 hommes, ainsi que le « corps mobile » et le VIIIe corps hongrois qui compte 50 000 hommes.

Le dispositif axiste s'échelonne ainsi de la rivière Psiol, où opère la *6. Armee*, en passant par le Dniepr et les *17.* et *12. Armeen*, avant de redescendre vers la Crimée que menace directement la *11. Armee*.

De fait, le plan de conquête allemand, qui parie sur la réussite d'un assaut simultané, prévoit, au nord, une offensive de la *6. Armee* sur Kharkov, l'une des plus grandes villes industrielles soviétiques ; sur son flanc droit, la *17. Armee* fera mouvement vers le Donets tandis que, appuyée par la *12. Armee*, la *Panzergruppe* de Kleist redescendra vers la mer d'Azov, de manière à prendre à revers les armées soviétiques que doivent fixer les *18.* et *11. Armeen*. Cette dernière a également pour mission de faire main basse sur la Crimée. À l'issue de cette nouvelle bataille d'encerclement, Kleist n'aura plus qu'à foncer vers Rostov sur le Don. La conquête de l'Ukraine et de ses ressources sera alors totale et un nouveau coup dur sera porté à l'économie de guerre russe. L'occasion est d'ailleurs favorable.

En effet, l'Armée rouge est sortie considérablement affaiblie des boucheries de l'été. Le nouveau commandant en chef du Front du Sud-Ouest, Timochenko, peut certes opposer six armées (9e Kharitonov ; 18e Smirnov ; 12e Galanine ; 6e Malinovski ; 38e Tsiganov et 56e Remezov), mais qui ne se trouvent pas être à effectifs complets. La 38e armée, par exemple, est censée comprendre deux divisions d'infanterie, une division blindée et un « régiment mixte » de 7 000 hommes : en réalité, l'une de ses divisions d'infanterie ne compte que le tiers de ses effectifs théoriques, ne possédant en outre que quatre pièces d'artillerie de campagne, alors que la division blindée n'inclut… qu'un seul char ! Dans ces conditions, la *Stavka* n'a qu'un seul mot d'ordre : tenir sur place.

▲ Coude à coude dans la même tranchée, soldats allemands et combattants italiens, unis dans la même détermination à lutter contre le danger bolchevique menaçant l'Europe occidentale ! Telle pourrait être la légende officielle de ce cliché de propagande pris par un opérateur du *Reich* dépêché sur l'*Ostfront*. En réalité, au regard des moyens des autres alliés de l'Axe (Roumanie, Hongrie, Finlande, etc.), la participation italienne à « Barbarossa » est somme toute assez réduite ; il faut dire que l'Armée du *Duce* a déjà fort à faire « ailleurs », à commencer par le front nord-africain où, depuis peu, Rommel et son *Afrika-Korps* sont venus lui prêter main forte pour bouter « l'Anglais » hors de la colonie libyenne. ECPA-D

◀ À l'orée de l'automne 1941, rien ne semble pouvoir stopper la marche de la *Wehrmacht* à l'Est. Partout, l'Armée rouge s'effondre ou bat en retraite, talonnée par les colonnes motorisées allemandes. Ici, une rame d'une unité antiaérienne rattachée à une division blindée stationne le long d'un axe routier, en attendant que les combats d'avant-garde ne s'achèvent, comme en témoignent les volutes de fumée noirâtre qui s'élèvent vers les cieux. ECPA-D

▲ À la lueur de ce cliché et des suivants, l'Armée hongroise peut difficilement cacher l'héritage de l'Armée austro-hongroise et l'influence de la *Wehrmacht* hitlérienne : aux uniformes de coupe habsbourgeoise s'ajoutent les casques d'inspiration allemande M35 et le véhicule 6x4 Krupp Protze livré par l'Allemagne. ECPA-D

▼ Un Krupp Protze de l'Armée hongroise transporte un groupe de mitrailleurs munis d'une antique MG-07/12. Motivée par un fort sentiment anti-slave qui l'a déjà incitée à prendre part à l'invasion de la Yougoslavie, la Hongrie participe pleinement à l'opération « Barbarossa », contribuant à la Croisade contre le bolchevisme par l'expédition d'un Corps rapide (*Gyorshadtest*) qui s'illustre brillamment lors de la bataille d'encerclement d'Uman en fermant la poche où sont capturés 103 000 soldats soviétiques. ECPA-D

▲ Une unité de reconnaissance du *Gyorshadtest* est photographiée alors qu'elle progresse dans un champ de maïs ukrainien. L'homme au premier plan est armé d'une mitrailleuse 31M, plus connue sous son nom allemand de Dreyse MG-13. L'avance est couverte par une automitrailleuse 39M Csaba, un véhicule de reconnaissance de construction purement magyare affichant des performances loin d'être ridicules. ECPA-D

▼ Un groupe de mitrailleurs hongrois prêt à repousser l'ennemi soviétique autour d'une vieille Schwarzlose MG-07/12 datant de l'empire austro-hongrois. Sur le front de l'Est, les Allemands doivent prendre la précaution de ne pas faire combattre les contingents roumains et hongrois côte à côte, les deux nations ayant un lourd contentieux à propos de la Transylvanie. ECPA-D

▼ Une 39M Csaba de l'Armée hongroise traverse un hameau ukrainien. Cette automitrailleuse triplace de 5,95 tonnes est armée d'un canon antichar semi-automatique Solothurn de 20 mm et d'une mitrailleuse de 8 mm. Il arrive que l'équipage monte une seconde mitrailleuse en position antiaérienne sur la tourelle. Cet engin, inspiré de l'autoblindée britannique Alvis AC2, affiche d'excellentes performances, sa production n'étant arrêtée en Hongrie qu'au profit du programme de construction de chars. ECPA-D

▲ Les occupants d'une *Kfz. 15* de l'Armée hongroise s'entretiennent avec un officier allemand sur le bas-côté d'une route ukrainienne. Cette voiture d'état-major (comme tend à le démontrer le cadre porte-fanion placé sur le garde-boue avant) est munie d'un drapeau d'identification sur le capot tendu à destination des pilotes amis. Sur l'autre garde-boue, l'on aperçoit des fascines, destinées à désembourber le véhicule lorsque la situation l'impose. ECPA-D

▼ Un massif et superbe camion-radio du *Gyorshadtest* photographié par un correspondant de guerre de la *Propaganda-Kompanie*. Les contingents alliés font très souvent l'objet de reportages car il s'agit pour le *Reich* de légitimer aux yeux du monde la Croisade contre le bolchevisme lancée pour « la défense de l'Europe », croisade à laquelle participent déjà l'Italie, la Roumanie, la Hongrie, la Slovaquie, la Finlande et la Croatie. ECPA-D

▶ Attentifs au moindre mouvement, ces soldats roumains sont prêts à déverser une grêle de balles sur l'ennemi russe au moyen de leur mitrailleuse de construction tchécoslovaque Vz.37 de 7,92 mm. Bien que très lourde, cette arme est appréciée de ses utilisateurs pour sa fiabilité et sa puissance de feu, au point que les Britanniques en ont demandé et obtenu la licence avant-guerre et que la *Waffen-SS* a repris à son compte la construction de la Vz.37 sous le nom de MG-37(t) après le démantèlement de la Tchécoslovaquie. ECPA-D

Pour consolider ses défenses, l'Armée rouge décide de procéder à l'évacuation de la place forte d'Odessa, qui tient tête à la IV[e] armée roumaine. Il est vrai que la situation de la garnison, qui comprend des unités de l'armée de terre, de la défense côtière et de la base navale, s'est détériorée. Les hôpitaux sont surpeuplés, les stocks de munitions et de nourriture sont presque vides. En conséquence, la puissante Flotte de la mer Noire de l'amiral Oktyabrskii, qui regroupe 1 cuirassé, 5 croiseurs, 17 destroyers, 43 sous-marins et 81 vaisseaux légers, est chargée d'organiser l'opération, laquelle débute le 2 octobre. En deux semaines, ce sont près de 115 000 hommes qui sont évacués, sans que les assiégeants roumains n'aient les moyens de bloquer cette réédition de l'opération « Dynamo » de Dunkerque. Dans la nuit du 15 au 16, la dernière phase de l'évacuation, qui concerne 35 000 hommes, est une totale réussite. Ayant retenu les erreurs de la cataclysmique bataille de Tallinn, fin août 1941, les Soviétiques ont mené leur retraite maritime de main de maître, renforçant leurs positions en Crimée, laquelle se trouve en effet envahie par la *11. Armee* commandée par l'un des plus brillants officiers de Hitler, Erich von Manstein.

L'INVASION DE LA CRIMÉE

Vendredi 12 septembre 1941. Le commandant en chef de la *11. Armee*, le *Generaloberst* Eugen *Ritter* von Schobert, meurt dans un accident d'avion. Il est alors remplacé par Manstein, dont le *LVI. Armee-Korps (mot.)* marche alors sur Leningrad. « *Il commande une armée et apparaît finalement satisfait !* », commente l'un des pontes de l'*Oberkommando des Heeres*, l'*Oberstleutnant* Adolf Heusinger. La promotion de cet officier doit tout, en effet, à son rapport de confiance qui le lie au *Führer*, lequel compte sur lui pour exécuter avec brio une opération délicate :

▼ Un soldat roumain insère un chargeur dans son tout aussi fiable fusil-mitrailleur ZB-26. La participation de la Roumanie à la guerre à l'Est est très importante de 1941 à 1943, la présence de 400 000 soldats roumains faisant du royaume le principal contributeur aux opérations allemandes sur l'*Ostfront* avant même l'Italie ! ECPA-D

LA CONQUÊTE DE L'UKRAINE

Été-automne 1941

0 90 180 km

Ligne de front au 10 juillet

Ligne de front au 10 septembre

Ligne de front au 30 août

Ligne de front à la fin de septembre

Direction des attaques allemandes

▲ Belle vue d'un *3,7cm Pak 35/36* en batterie. Bien que manquant de « punch » face aux KV et T-34, cette pièce demeure dangereuse pour les BT et T-26 qui « pullulent » encore, en Ukraine, à l'automne 1941. Les *Landser* vont toutefois optimiser son emploi dans de multiples circonstances tactiques. De fait, outre son obus perforant, un projectile antichar à noyau de carbure de Tungstène va faire son apparition en 1941 ; une munition qui améliorera la capacité de perforation du *3,7cm* (toute proportion gardée et à courte distance). En outre, les fantassins utiliseront aussi cette pièce (et son obus explosif) pour réduire au silence les mitrailleuses ennemies ou lutter contre les snipers embusqués.
ECPA-D

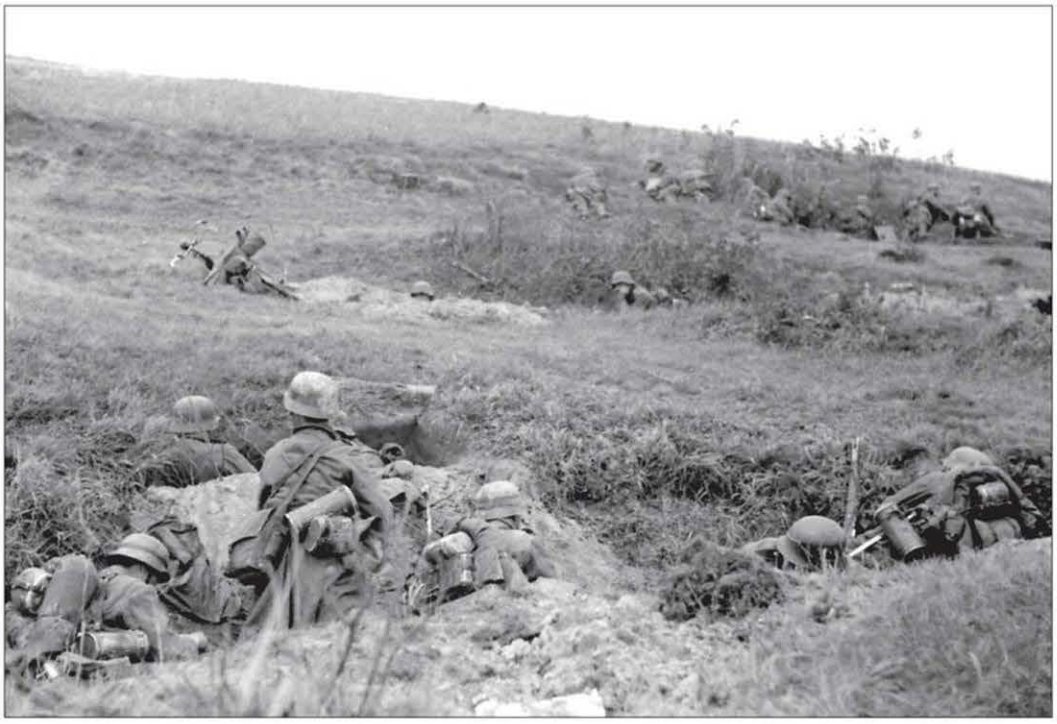
la conquête de la Crimée d'une part, la destruction de l'Armée rouge en Ukraine orientale d'autre part – autrement dit, la guerre de siège et la guerre-éclair conduites en même temps ! Pour une telle mission, Manstein compte sur des effectifs bien limités : au sud, le *XXX. Armee-Korps* (Salmuth), qui regroupe les *22.* et *72. Infanterie-Divisionen*, ainsi que la division *SS* « Leibstandarte Adolf Hitler » ; au nord, le *XIL. Gebirgs-Armee-Korps* (Kübler) composé des *2.* et *4. Gebirgs-Divisionen* et de la *170. Infanterie-Division.* Le *LIV. Armee-Korps* (Christian), comprenant les *46.* et *73. Infanterie-Divisionen*, se dirige quant à lui vers l'isthme de Perekop. La *50. Infanterie-Division* contribue au siège d'Odessa, tout en nettoyant la côte de la mer Noire avec la IV[e] armée roumaine. La III[e] armée roumaine n'a pas encore franchi le Dniepr.

Bref, Manstein ne peut envisager deux manœuvres simultanées, l'une vers Rostov sur le Don, l'autre en Crimée. « *À supposer qu'il soit crucial d'avancer sur Rostov*, écrira Manstein dans ses mémoires, *la Crimée devait être laissée de côté le temps nécessaire. Dans cette éventualité, cependant, il serait difficile de prévoir à quel moment les forces requises pour conquérir la péninsule seraient disponibles. De plus, dans les mains d'un ennemi bénéficiant de la maîtrise de la mer Noire, la Crimée était destinée à représenter une sérieuse menace sur les flancs du Front de l'Est, au-delà du fait que les bases aériennes continueraient de faire planer un réel danger sur les champs pétrolifères roumains.* » De fait, l'officier allemand décide de procéder aux deux offensives, mais le gros de l'effort sera porté sur la Crimée, où le *LIV. Armee-Korps* sera renforcé par le *XIL. Gebirgs-Armee-Korps*.

La Crimée est inaccessible par voie maritime. Elle n'est reliée au continent que par deux routes de terre : l'une, appelée la « Flèche d'Arabat », bien trop étroite pour autoriser une offensive, à l'est de la presqu'île, l'autre passant à l'ouest, *via* l'isthme de Perekop, large d'à peine sept kilomètres.

▶ Page de droite : Passage délicat à négocier pour ce side-car et son pilote de la division *SS* « Leibstandarte » engagée dans le sud de l'Union Soviétique. L'insigne porté sur la machine est celui des *Kraftradschützen*, autrement dit, celui des motocylistes.
Archives Caraktère

▶ Fantassins allemands en action : au second plan, un mitrailleur (à droite) avec sa MG-34 en configuration légère (bipied) et un servant de *Panzerbüchse 39* (fusil antichar) progressent vers les lignes ennemies.
ECPA-D

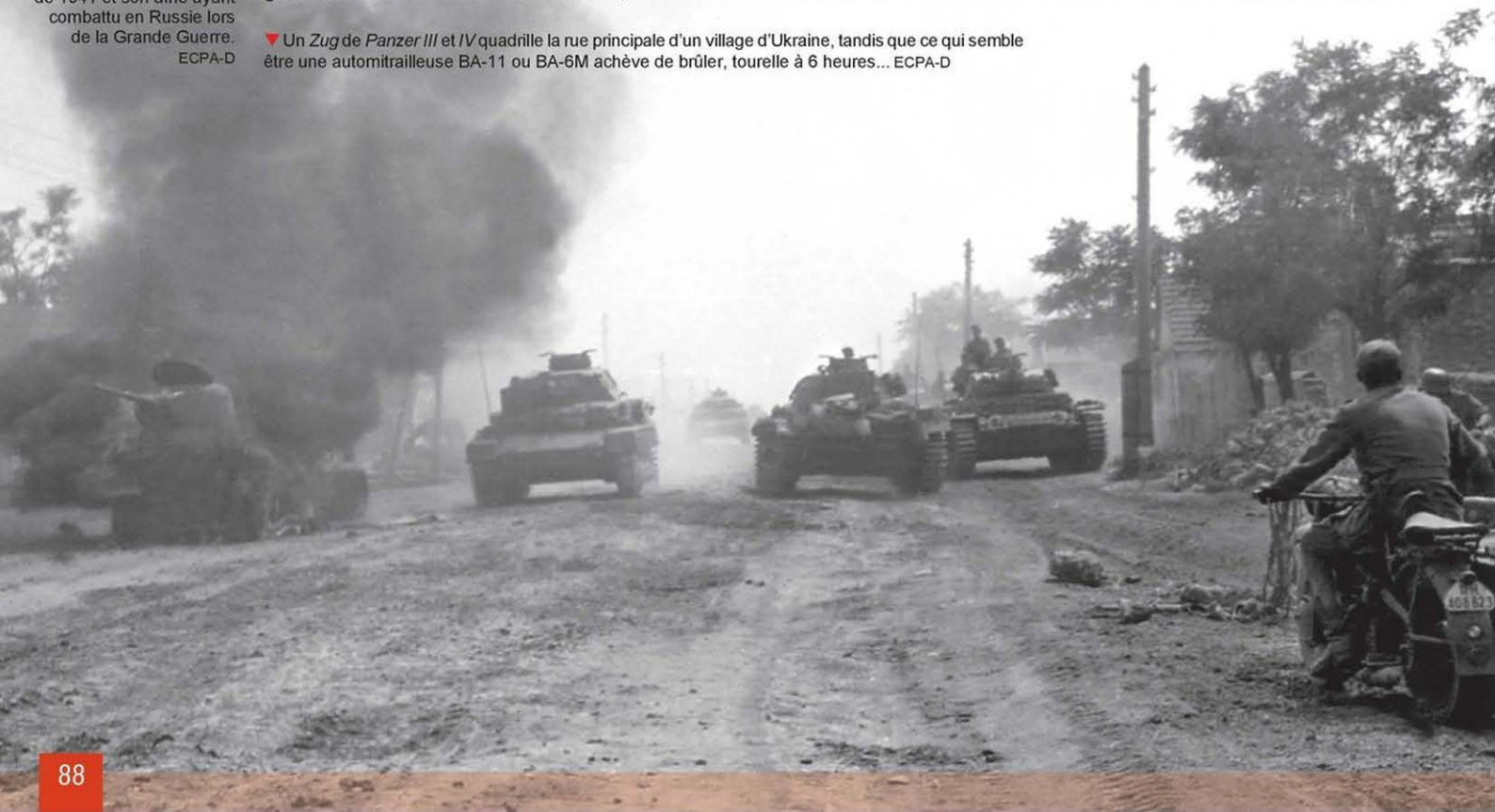


▲ Autre vue de la scène présentée à la page précédente. Pris sous des tirs adverses, ce groupe de combat allemand utilise les anfractuosités du terrain pour se mettre à l'abri. D'une manière incongrue, au cœur du champ de bataille, git une bicyclette assortie de ses sacoches ; un « véhicule » fort répandu au sein des *Infanterie-Divisionen* non motorisées et dont l'artillerie reste hippomobile ! Fondamentalement, il n'existe guère de différences (hormis l'armement collectif et quelques équipements) entre le soldat allemand de 1941 et son aîné ayant combattu en Russie lors de la Grande Guerre. ECPA-D

Ce dernier donne sur l'isthme d'Ichoun, lui-même large de 3 à 4 kilomètres. Manstein ajoute à son dispositif la *50. Infanterie-Division*, de même que la « Leibstandarte », unique division motorisée à disposition de la *11. Armee*, et censée, une fois les isthmes de Perekop et Ichoun dégagés, se lancer à l'assaut et enlever rapidement Sébastopol par surprise. Il s'agit de profiter de la relative faiblesse provisoire de l'ordre de bataille adverse, avant son renforcement par les troupes évacuées d'Odessa. La 51e armée soviétique « indépendante » du général Kuznetzov s'en tient pour sa part aux plans d'avant-guerre, s'attendant à un assaut naval, et dégarnissant ses défenses dans les isthmes du nord… En conséquence, le 24 septembre, le *LIV. Armee-Korps* lance son attaque dans le secteur de Perekop. Les Soviétiques ont certes organisé leurs défenses sur 15 kilomètres, mais ils ne sont pas suffisamment nombreux pour résister à la pression, Manstein ayant concentré toute son artillerie sur ce point précis. Mais il manque d'appui et de soutien aériens, et les pertes sont lourdes des deux côtés. Perekop n'en tombe pas moins le 26 septembre. L'Armée rouge se replie, laissant dans l'affaire, si l'on en croit Manstein, 10 000 prisonniers, 112 chars et 135 canons. Elle n'en a pas moins reçu des renforts. Plus grave encore, le 26 septembre, les 9e et 18e armées russes s'en prennent aux forces roumaines entre Melitopol et Nikopol, contraignant le stratège allemand à rameuter son corps de montagne et les *Waffen-SS* de la « Leibstandarte » pour endiguer puis enrayer l'assaut.

C'en est fini de l'espoir d'une conquête rapide de Sébastopol. Mais Manstein, avec la *Panzergruppe 1* de Kleist, prévoit de tailler en pièces l'assaillant, dont les douze divisions avancent rapidement vers l'ouest, entre le Dniepr et la mer. Il s'agit de mener une nouvelle manœuvre en tenailles, Kleist au nord, Manstein au sud, pour couper l'adversaire de ses bases. Suite à l'approbation de von Rundstedt, les Allemands passent à la contre-attaque le 1er octobre. Partie de Dniepropetrovsk et Zaporoïe, la *Panzergruppe* Kleist opère ainsi sa jonction avec l'avant-garde du *XIL. Gebirgs-Armee-Korps* au sud de la ville d'Orechov, le 7. La veille, Melitopol a été conquise, et le commandant de la 18e armée, le général Smirnov, tué au combat. Les rescapés de son unité, désintégrée entre Marioupol et Berdiansk, fuient vers Stalino, tandis que l'état-major de la 9e armée est capturé, son commandant, Kharitonov, parvenant à s'échapper en avion. Au total, la « bataille de la mer d'Azov » aura coûté 106 362 prisonniers aux Soviétiques, ainsi que 212 chars et 672 canons. La *11. Armee* peut se targuer d'avoir fait main basse sur 27 000 prisonniers, 64 chars, 130 pièces d'artillerie. La route de Rostov est ouverte et Manstein

▼ Un *Zug* de *Panzer III* et *IV* quadrille la rue principale d'un village d'Ukraine, tandis que ce qui semble être une automitrailleuse BA-11 ou BA-6M achève de brûler, tourelle à 6 heures… ECPA-D

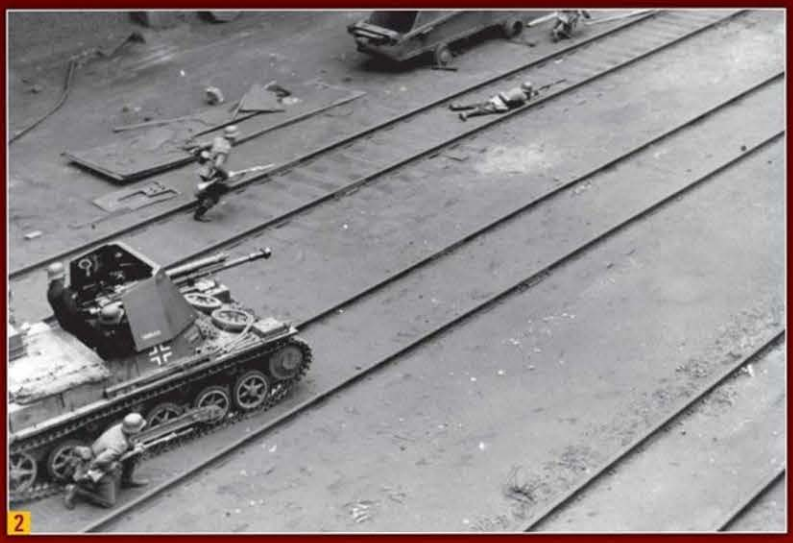


peut se retourner vers la Crimée. Le dispositif allemand est alors réorganisé pour une appréhension davantage réaliste des objectifs à atteindre : Manstein cède à Kleist son corps de montagne et la « Leibstandarte » mais reçoit en échange le *XIIL. Armee-Korps* de Sponeck (*24.*, *42.* et *132. Infanterie-Divisionen*). Si la III[e] armée roumaine couvre le littoral, Manstein a obtenu de Bucarest le maintien sous sa responsabilité du corps de montagne roumain qui lui était affecté. Une « bonne affaire » pour l'Allemand quand on connaît le professionnalisme et l'allant de cette troupe d'élite !

En face, l'Armée rouge, quoique sévèrement blessée par les affrontements de Perekop, a également été renforcée par des unités venues d'Odessa, alignant huit divisions de fusiliers et quatre de cavalerie. Plus cauchemardesque pour les Allemands, l'isthme d'Ichoun est configuré de telle sorte que seule une attaque frontale est envisageable, le long de trois bandes de terre étroites, découpées par des marécages et des lacs. Manstein doit engager ses forces par paliers, le *XXX. Armee-Korps* d'abord, le *LIV. Armee-Korps* ensuite, à découvert.

◀ et ◣ Forts des appuis offerts par la *Luftwaffe* et de la quasi parfaite maîtrise des tactiques de combat de leurs équipages, les *Panzer* sont particulièrement à leur aise dans les grandes plaines d'Ukraine. Bien que techniquement inférieurs à certains de leurs adversaires pouvant les engager à longue portée – comme le T-34/76 – ces *Panzer III* (notez la diversité des modèles visibles sur ces deux clichés) évoluent en colonne sans, semble-t-il, se soucier d'une éventuelle embuscade ennemie. Mieux, le char de tête est un *Panzerbefehlswagen Ausf. E*, autrement dit un char de commandement dénué d'armement (son canon factice est fait de bois !), hormis une MG-34. Tout indique donc que, soit nous sommes loin du front, soit une unité a été envoyée en éclairage sur les avants de cette colonne.
ECPA-D

1



Dniepropetrovsk, Ukraine, mi-octobre 1941 : une unité blindée allemande de la *1. Panzer-Armee* d'Ewald von Kleist procède à l'investissement d'un complexe sidérurgique soviétique géant !

1 Détectant une menace, un groupe de fantassins, baïonnette au canon, progresse avec l'appui d'un *Panzerjäger I* qui, dans le cas présent, va délaisser son rôle de chasseur de chars pour endosser celui de canon d'assaut (la pièce de *4,7cm* l'équipant pouvant aussi tirer des obus explosifs ainsi que des fumigènes). À l'arrière de l'engin, se cramponne le chef des *Schützen* afin de coordonner l'action.

2 Toujours sous la protection du petit *Panzerjäger* et celle d'une MG-34 bipied, les *Landser* se déploient, progressant de couvert en couvert vers leur objectif.

3 Assaut ! Le *Panzerjäger I* vient de tirer un obus fumigène destiné à masquer les fantassins qui s'élancent à l'assaut ! Celui-ci est mené dans les règles de l'art : l'espace minimum entre chaque soldat est respecté, tandis que deux hommes foncent vers l'escalier métallique (à droite) pour prendre position en hauteur et ainsi couvrir leurs camarades.

Photos : archives Caraktère

▲ Colonne de ravitaillement allemande mêlant plusieurs types de camions (LKW) – dont un Ford *3to* tractant une remorque légère à un essieu – évoluant dans une cité soviétique réduite à l'état de champ de ruines. Outre la grande disparité du degré de motorisation des unités allemandes engagées à l'Est, le ravitaillement est un autre point faible de la *Wehrmacht* : souvent formées de camions de prise (français, anglais puis russes, pour lesquels les pièces détachées sont difficiles à obtenir), les rames et colonnes ne sont pas assez nombreuses et manquent de mobilité lorsque le terrain se fait moins roulant.
Archives Caraktère

Le stratège bénéficie toutefois d'un atout non négligeable, à savoir son artillerie, plus puissante que celle de l'adversaire. Le 17 octobre, il reprend donc l'offensive et force le cadenas défensif russe après dix jours de combats acharnés au cours desquels l'intervention des Stukas du *IV. Fliegerkorps* se révèle décisive. Les Soviétiques laissent sur le terrain 15 700 prisonniers, 30 chars, 109 pièces d'artillerie, tandis que la *11. Armee* déplore la perte de 1 195 tués, 5 588 blessés et 249 disparus. Manstein ne perd pas de temps pour exploiter sa percée, capturant Simferopol le 1er novembre, Yalta le 2, Feodossia le 3. Le *XIIL. Armee-Korps* atteint la péninsule de Kertch. L'armée soviétique est écrasée : 25 000 tués, 100 000 prisonniers…

▶ Un Opel Blitz se fraye un chemin dans la rue boueuse d'une petite ville d'Ukraine méridionale. Sur la droite, un attelage stationne. Comme les hommes, les chevaux arrivant de toute l'Europe occidentale vont considérablement souffrir des conditions climatiques lors de l'hiver 1941-42, au point que, très vite, les Allemands choisiront d'employer des petits chevaux trapus russes, plus résistants et surtout habitués au climat local.
Archives Caraktère

Mais si la Crimée est presque conquise, le reste des unités russes tient toujours Sébastopol. Dans ces conditions, Manstein dégarnit ses défenses le long de la côte et à Kertch pour s'emparer de la forteresse à la suite d'un assaut dont la date a été fixée au 27 novembre. Mais le mauvais temps a aggravé ses lacunes logistiques, et le jour J est reporté au 17 décembre. De quoi donner à l'Armée rouge le temps de renforcer ses défenses et de préparer sa propre contre-attaque, ce qui sera effectivement le cas…

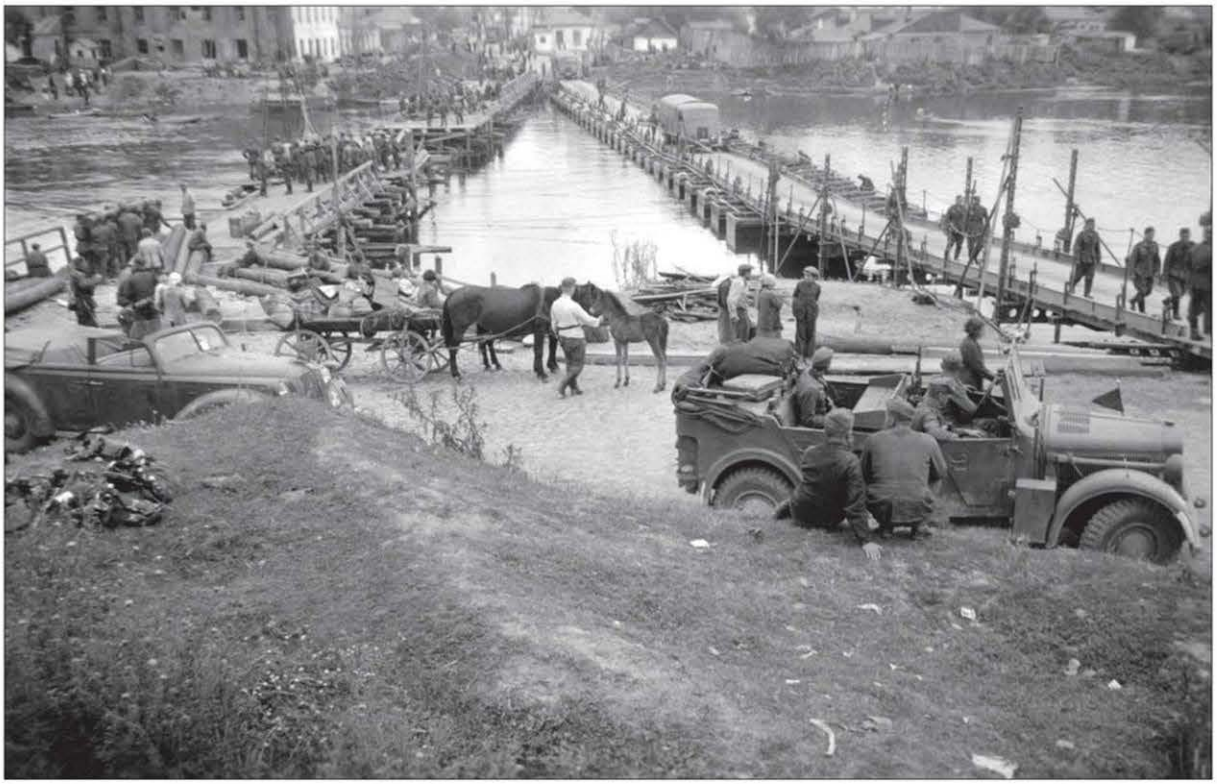
PERCÉE VERS LE DON

Pendant que Manstein contribue à anéantir les 12e et 18e armées soviétiques avant de déferler sur la Crimée, le reste de la *Heeresgruppe* « Süd » n'est pas resté inactif. Au nord, les *6.* et *17. Armeen* n'en ont pas moins dû ralentir leur avance vers Kharkov. Le manque de moyens, les pluies, la boue sont autant d'obstacles qui les empêchent, pendant plusieurs jours, d'aller plus loin. Renonçant à une conquête rapide de Kharkov, Hitler ordonne de procéder à l'invasion du bassin du Donets, le 1er octobre. Renforcée par des divisions de la *17. Armee*, la *6. Armee* de von Reichenau reprend son offensive et s'empare de Sumy, le 10 octobre. Mais l'approvisionnement demeure catastrophique et Reichenau

doit suspendre sa progression. Pourtant, l'adversaire est lui-même en position délicate. La couverture de Kharkov est assurée par les 21e, 38e et 40e armées russes, éreintées au cours des batailles de septembre et qui manquent de tout. Un régiment, par exemple, est créé au nord de Kharkov, dirigé par des officiers et des commissaires politiques encore à l'instruction ; la troupe ne peut compter que sur un fusil pour deux ou trois soldats ainsi que sur le stock dérisoire de quatre canons de campagne et six mortiers... La population de Kharkov a certes été mobilisée pour la guerre et 90 000 habitants servent, théoriquement, dans une milice. Mais ils sont mal entraînés et leur motivation est très disparate. Mieux encore, témoignera le général Popel, commissaire politique de la 38e armée : « [À Kharkov] *mon cœur de tankiste se serre. Je vois des Renault, des Vickers et des petits chars Carden-Lloyd, tous d'un modèle antédiluvien. La population indomptable de Kharkov a exhumé ces fantômes de blindés on ne sait d'où pour en faire des blockhaus d'artillerie.* »
Pour sa part, le 14 octobre, Adolf Hitler donne l'ordre aux *17.* et *6. Armeen* d'encercler les Soviétiques à l'ouest de la ville – de manière similaire à ce qui est prévu devant Moscou. Mais les reconnaissances aériennes révèlent que l'ennemi se retire de l'autre côté du Donets. La *Stavka*, en effet, ne tient pas à rééditer les catastrophiques erreurs de l'été et, devinant les manœuvres allemandes, préfère soustraire ses armées de l'encerclement qui se dessine. Gerd von Rundstedt et ses généraux plaident alors en faveur d'un assaut direct sur Kharkov, mais Hitler n'en maintient pas moins sa décision initiale. Le *Führer* ne tient d'ailleurs pas à ce que la ville fasse l'objet d'un investissement rue par rue, maison par maison, et recommande de la détruire par l'aviation et l'artillerie. La *6. Armee* manifeste son désaccord, dans la mesure où elle a besoin de se saisir de ce centre de communications de manière à y poser ses quartiers – quitte à laisser la population mourir de faim et de froid, tout étant réservé à l'occupant.

▲ Implacablement, à compter des pluies de la fin septembre 1941, la boue s'invite dans la campagne de Russie, y compris dans le sud du front de l'Est... Ici, une colonne motorisée des *Waffen-SS*, vraisemblablement de la « Leibstandarte », négocie le franchissement d'une fondrière. L'insigne tactique, peint sur l'aile avant du camion Mercedes L 3000 A au premier plan, nous renseigne sur l'unité en question : il s'agit sans l'ombre d'un doute d'une batterie d'artillerie de campagne tractée.
ECPA-D

▼ Situation peu enviable que celle de ce Ford G 917 T, littéralement englué dans la fange ukrainienne. Avec la Raspoutitsa, c'est toute la machine de guerre allemande à l'Est qui se grippe...
Archives Caraktère



▶ Voiture de liaison *Typ 40* (Horch, *Kfz. 15*) et Opel Admiral Kabrio (souvent employée par les *Kommandeuren* d'unités), arrêtées près d'un chantier de pontonniers. Sur la passerelle de droite, circule un camion de prise (français) Renault AHN. Le franchissement des nombreux cours d'eau sillonnant les terres soviétiques n'ira pas sans poser de problèmes aux envahisseurs, notamment du fait de la largeur de certains fleuves. *A contrario*, ceux-ci représenteront souvent des lignes d'arrêt naturelles sur lesquelles les contre-offensives russes viendront se briser. Ainsi, à la fin 1941, dans le sud de la Russie, après la retraite de Rostov sur le Don, les Allemands et leurs alliés établiront une solide ligne défensive le long du fleuve Mious.
Archives Caraktère

▼ La neige, le froid, la glace... Tel sera le quotidien de ces soldats italiens photographiés en janvier 1942. Et pourtant ! Nous sommes ici avec des hommes rompus aux combats en situation hivernale, puisqu'il s'agit d'*Alpini* (chasseurs alpins), comme en témoignent leurs effets ainsi que la présence à leurs côtés de mulets. Et que dire du fait que ces hommes, ostensiblement transis par le froid, sont les mieux équipés en vêtements d'hiver de l'Armée italienne engagée à l'Est ?
ECPA-D

Et malgré une avance ralentie par le mauvais temps, elle finit par entrer dans Kharkov, évacuée par l'Armée rouge, le 24 octobre 1941. Rundstedt demande alors à Reichenau de franchir le Donets, dans l'intention de talonner l'adversaire, mais la *6. Armee* est épuisée et doit reconstituer ses forces.

De son côté, Kleist, à la suite de la bataille de la mer d'Azov, a poursuivi sa descente, atteignant le fleuve Mious au nord-ouest de Taganrog, le 11 octobre. Les Soviétiques s'accrochent alors même que les *Panzer* et les camions de ravitaillement s'embourbent. L'offensive est interrompue le 14 octobre mais la halte n'est que provisoire. Du 12 au 17 octobre, de furieux combats permettent aux *Waffen-SS* de la « Leibstandarte Adolf Hitler » de s'emparer de Taganrog. Peu après, le 20, le *XIL. Gebirgs-Armee-Korps* arrache Stalino, puissant site industriel d'armement, à la 12e armée russe. La fange, cependant, devient plus préoccupante que jamais, les unités mobiles allemandes étant réduites à avancer de 2 à 3 kilomètres par jour, sous une pluie ininterrompue. Or, à la même époque, les Allemands savent Rostov bien défendue. La 9e armée russe, reconstituée, a presque achevé d'établir quatre lignes de défense sur 80 kilomètres de profondeur devant la ville.

C'est pourquoi le chef de la *Heeresgruppe* « Süd », Gerd von

Rundstedt, manifeste ses réticences, allant jusqu'à exaspérer l'*Oberkommando des Heeres*, dont le commandant, Walther von Brauchitsch, semble commencer à se demander s'il ne devrait pas le limoger pour raisons de santé. Il est vrai que les troupes de von Rundstedt sont épuisées par le froid et que l'intendance peine plus que jamais à suivre. L'*Oberkommando des Heeres* manifeste sa « *compréhension* » à l'égard de la situation du groupe d'armées, mais insiste sur la nécessité de foncer plus avant, pour s'emparer de Stalingrad et des puits de pétrole de Maïkop ! De fait, le 5 novembre, la *1. Panzer-Armee* entame son ultime mouvement offensif, perce le dispositif de la 9e armée russe mais se voit ralentie par la pluie quatre jours plus tard. Le 12, toutefois, les Allemands parviennent à franchir 7 nouveaux kilomètres. Deux jours plus tard, ils bordent le cours d'eau du Tuzlov, à proximité de la côte, et tombent sur les avant-postes de la 56e armée « indépendante » (Remizov), levée à la hâte pour couvrir Rostov sur le Don. Ce nouvel obstacle incite Rundstedt à faire fi des projets initiaux, qui consistaient à encercler Rostov et la 9e armée ennemie, pour leur préférer un assaut frontal. L'avance n'est relancée que le 16 novembre, alors que la température est tombée à – 20°C. Le *III. Armee-Korps* (*mot.*) de Mackensen, regroupant les *13.* et *14. Panzer-Divisionen*, la *60. Infanterie-Division* (*mot.*) et la « Leibstandarte », en constitue le fer de lance, quoique sa valeur opérationnelle ait été considérablement érodée. La 56e armée « indépendante » réplique par une attaque de chars, dont des T-34, sur les ailes de la *14. Panzer-Division*, obligeant Mackensen à faire décrire aux fantassins motorisés de la *60. Infanterie-Division* un mouvement d'enveloppement vers l'est. Malgré ses efforts, Remizov ne peut contrer les manœuvres allemandes. Le 20 novembre, les forces de Mackensen entrent dans Rostov, tandis que les *SS* de la « Leibstandarte », couverts sur leur flanc par la *60. Infanterie-Division*, se saisissent du pont de chemin de fer de Rostov, établissant une tête de pont sur l'autre rive du fleuve Don. La 56e armée a reflué en désordre, emportant avec elle cadres du Parti et réfugiés. La voie du Caucase semble ouverte, mais l'assaillant est à bout de force. Pire : le 17 novembre, le flanc gauche dangereusement exposé de la *1. Panzer-Armee* a fait l'objet d'une contre-attaque massive de la 37e armée de Lopatine, qui s'ajoute aux forces du Front du Sud-Ouest.

Depuis une semaine en effet, les Soviétiques se préparent à une telle opération. Si les premières attaques russes n'aboutissent pas, le mouvement vers Rostov de Mackensen, cependant, affaiblit les arrières de Kleist et favorise les menées de l'Armée rouge. La 37e armée s'ouvre ainsi une brèche au nord-est du dispositif allemand, la 9e au nord-ouest. Le 25 novembre, la 56e armée russe franchit le Don gelé, menace Rostov. Gerd von Rundstedt fait évacuer la ville trois jours plus tard. Hitler ne désapprouve pas cette initiative, mais souhaite opérer un repli limité, alors que les généraux de la *Heeresgruppe* « Süd » cherchent à se retirer derrière le fleuve Mious, à 50 kilomètres de Rostov. Ce désaccord conduit le *Führer* à limoger Gerd von Rundstedt, trop insubordonné au regard du Haut commandement, et à le remplacer par von Reichenau… qui se borne à prendre les mêmes mesures de décrochage que son prédécesseur !
Hitler, qui s'est rendu sur le terrain pour mieux apprécier la situation, confirme finalement son accord à la retraite projetée. De son côté, Staline félicite ses troupes pour avoir reconquis Rostov. Cet important succès, néanmoins, ne se prolongera pas, le Front du Sud étant incapable de percer la ligne du Mious. ■

▼ Comme pour leurs camarades allemands repliés sur le Mious, l'hiver russe s'annonce des plus rudes pour ces soldats italiens servant une pièce antichar Breda 47/32 ! Rappelons que le *Corpo di Spedizione Italiano in Russia* (ou *italienisches Russland-Korps* pour les Allemands) envoyé en Union soviétique par Mussolini, regroupe deux divisions d'infanterie, une division motorisée, trois bataillons de Chemises noires et douze bataillons de *Carabinieri*, soit 62 000 hommes environ. Si ces derniers jouissent de quelques véhicules de bonne qualité (tracteurs SPA, notamment), le reste de leur équipement et de leur armement, en revanche, n'est pas à la hauteur de l'effroyable campagne qui s'est ouverte quelques mois plus tôt. ECPA-D

TYPHON SUR MOSCOU!

Octobre 1941. Leningrad assiégée, l'Ukraine conquise, l'Armée rouge une fois de plus en déroute, la *Wehrmacht* reprend l'offensive, engageant près de 2 millions d'hommes, regroupés dans 78 divisions, dont 14 blindées, et appuyés par 14 000 bouches à feu et 1 390 avions. L'objectif ? La destruction du gros des forces soviétiques dans la région de Moscou, qui amènera inévitablement la chute de la capitale russe elle-même.

GUERRE ET PAIX

Lorsqu'il lance son offensive sur Kiev, en août 1941, Hitler recherche une victoire spectaculaire qui doit, notamment, rassurer son peuple et dissuader les États-Unis d'entrer en guerre contre lui. Mais l'enchaînement des tensions diplomatiques entre l'Allemagne et l'Amérique lui échappe. Le 4 septembre 1941, en effet, un destroyer américain, l'*USS Greer*, a affronté dans l'Atlantique le *U-652* de l'*Oberleutnant* Fraatz, incident qui a scandalisé Washington. Le président Roosevelt, une semaine plus tard, ne mâche pas ses mots, assimilant l'Allemagne à un « *serpent venimeux* » : « *la tentative délibérée* », de la part des Allemands, de détruire « *un navire de guerre américain clairement identifié* » n'est autre que de la « *piraterie, légalement et moralement.* » L'*US Navy* reçoit l'ordre de tirer à vue sur tout navire germano-italien croisant dans la zone de sécurité américaine dans l'Atlantique, laquelle a été, depuis des mois, continuellement étendue vers l'est. Le mois suivant, le *Neutrality Act* sera abrogé par le Congrès. L'Amérique est bien dans une situation de guerre non déclarée avec l'Allemagne, alors que l'allié japonais laisse sans réponse une demande du ministre des Affaires Étrangères du *Reich*, Joachim von Ribbentrop, tendant à s'assurer du soutien de Tokyo en cas de conflit germano-américain.

Dès lors, Hitler, tout en recommandant à la *Kriegsmarine* de s'abstenir de toute action hostile envers les Américains pour gagner du temps, se voit contraint de miser sur une éventuelle capitulation soviétique avant la fin de l'année, de manière à sortir de l'impasse qui se profile de jour en jour… « *Le* Führer *espère,* inscrit Goebbels dans son journal, le 23 septembre, *dès qu'il aura atteint les plus proches objectifs, pouvoir libérer toute une série de divisions et la suite des événements dépendra ensuite de Staline et de la direction soviétique. Peut-être Staline capitulera-t-il, peut-être placera-t-il, à l'heure décisive, les ploutocrates face à la question de savoir s'ils peuvent lui apporter une aide à très grande échelle. Et si tel n'est pas le cas, il tentera peut-être d'obtenir une paix séparée. Le* Führer *y répondrait bien sûr positivement. Car une fois que le pouvoir militaire du bolchevisme sera brisé, il sera alors refoulé vers l'Asie. L'ambition impérialiste de la direction bolchevique s'orientera peut-être alors vers d'autres objectifs non européens. Mais cela ne nous concerne pas.* »

Cette radicalisation du contexte diplomatique pousse Hitler à rechercher une victoire décisive : l'anéantissement des armées soviétiques dans le secteur de Moscou.

◀ *Panzer III Ausf. H* dépassant la carcasse en flammes d'un char rapide BT-7.
Droits Réservés

▲ Duo d'automitrailleuses russes BA-10 engagées à proximité de Briansk, en octobre 1941. L'engin est lourd, relativement pataud et mal protégé ; bref, il n'a plus sa place au front à la fin de l'année 1941. Il n'en demeure pas moins que, faute de mieux et compte tenu des pertes subies ainsi que de l'érosion de son parc mécanisé, l'Armée rouge continuera de l'employer, faisant flèche de tout bois. Quant aux Allemands, ils utiliseront les BA-10 saisies sur l'ennemi dans le cadre de la lutte anti-partisans, pour patrouiller et sécuriser leurs lignes de communication. Coll. Ashuraliev

La Directive n°35 du 6 septembre 1941, énoncée deux jours après l'incident du *Greer*, prévoit ainsi que « *dans le centre du front, l'opération contre le groupe d'armées Timochenko doit être préparée de telle façon que l'on puisse passer à l'offensive le plus tôt possible (fin septembre) avec pour objectif d'anéantir l'ennemi qui se trouve dans le secteur à l'est de Smolensk par un double encerclement – forte concentration d'éléments blindés sur les ailes – dans la direction générale de Viazma. À cet effet, on formera des centres de gravité avec des forces rapides : sur l'aile sud, vraisemblablement dans le secteur au sud-est de Roslavl, avec axe d'attaque nord-est – en prélevant les forces disponibles de* la Heeresgruppe *« Mitte » et les* 5. *et* 2. Panzer-Divisionen *libérées à cet effet ; dans le secteur de la* 9. Armee *– vraisemblablement avec axe de marche vers Bieloï – en amenant des unités aussi puissantes que possible prélevées dans le secteur de la* Heeresgruppe *« Nord ». Ce n'est que lorsque le gros du groupe d'armées de Timochenko aura été battu dans cette opération d'encerclement et d'anéantissement solidement maintenue, que la* Heeresgruppe *« Mitte » pourra passer à la poursuite en direction de Moscou – en s'appuyant à droite sur l'Oka et à gauche sur la Volga supérieure. »* Là encore, Hitler renouvelle sa stratégie, à savoir que la destruction des dernières réserves de Staline l'emporte sur la conquête de Moscou, qui demeure, plus que jamais, « *un nom sur une carte* ».

Mais ses services de renseignements ont, une fois de plus, sous-estimé l'adversaire : si les forces du Front soviétique de l'Ouest ont correctement été identifiées, de même que le Front de Briansk d'Eremenko, Hitler ignore si les Soviétiques disposent encore de réserves stratégiques à l'arrière. Il n'en demeure pas moins que la *Heeresgruppe* « Mitte », en cette fin de mois de septembre, a été consolidée ; avec l'installation de bases de ravitaillement à Gomel, Roslavl, Smolensk, Vitebsk, etc. L'approvisionnement a en effet été amélioré, de sorte que les effectifs du groupe d'armées de Bock ont été partiellement reconstitués (le renfort de 151 000 soldats a compensé la perte de 229 000 hommes), outre ses stocks de munitions, de pièces de rechange et de carburant. Dans le même temps, l'*Oberkommando der Wehrmacht* espère également s'emparer des dépôts soviétiques, en particulier à Briansk, pour faciliter l'avance de

▶ Pour couvrir l'invasion de l'Union soviétique, les Allemands vont mobiliser environ 2 000 reporters de guerre (*Kriegsberichter* réunis au sein de *Propaganda-Kompanien*), y compris, comme ici, des opérateurs de cinéma chargés de tourner des reportages pour les « actualités filmées ». Archives Caraktère

l'*Ostheer*. Par ailleurs, Fedor von Bock peut compter sur trois *Panzergruppen*, celles de Hoth, Hoepner et Guderian, ce dernier revenant d'Ukraine dans la dernière semaine de septembre, soit 14 *Panzer-Divisionen* et, au total, 78 divisions, 14 000 pièces d'artillerie, un millier de chars et 1 390 avions. Le *Generalfeldmarschall* peut attaquer sans crainte pour ses flancs : Leningrad est assiégée, l'Ukraine conquise, l'Armée rouge a perdu, dans ces deux secteurs, plusieurs centaines de milliers d'hommes. Bref, malgré le fait que les *Panzergruppen* de Hoepner et Guderian aient vu leur potentiel offensif réduit de moitié du fait de leurs opérations sur Leningrad et Kiev, l'occasion est infiniment plus favorable qu'en août. Baptisée « Taifun » (« Typhon »), l'offensive allemande compte ainsi de sérieuses chances de succès.

Face à un groupe d'armées allemand renforcé, l'Armée soviétique, de son côté, s'est elle-même affaiblie par une série de contre-attaques lancées depuis la chute de Smolensk, et qui, malgré quelques succès locaux, n'ont jamais réussi à entamer sérieusement les lignes allemandes. Début septembre, notamment, le Front de Briansk d'Eremenko n'est pas parvenu à contrer le mouvement de Guderian vers le sud, allant jusqu'à perdre sa 108e division blindée, encerclée puis réduite par l'adversaire.

Par ailleurs, de sanglants affrontements ont opposé la *Heeresgruppe* « Mitte » aux Soviétiques pour le contrôle de la ville d'Elnya, située sur un plateau à 75 kilomètres à l'est de Smolensk. Capturée par la *Panzergruppe* de Guderian le 19 juillet, Elnya constituait une tête de pont sur la rivière Desna de nature à permettre le lancement d'une offensive contre Moscou, d'où l'acharnement que mettra Timochenko à tenter de la reconquérir, au point que, pour la seule journée du 30 juillet, treize assauts seront repoussés par les Allemands. Mécontent, Staline a confié au mois d'août les opérations à Joukov, lequel a pu compter sur l'épuisement de la *Heeresgruppe* « Mitte » pour préparer calmement son attaque ; une opération nécessitant l'intervention du Front de l'Ouest et de la 24e armée du Front de Réserve. Le 17 août, l'offensive soviétique est déclenchée, débouchant sur de maigres conquêtes territoriales, mais suscitant de telles pertes dans le camp allemand que Guderian demande instamment à l'*Oberkommando des Heeres* l'évacuation du secteur. Après avoir tergiversé, les supérieurs de Guderian se résolvent à suivre sa recommandation le 6 septembre. Cette victoire russe, la seule de l'ensemble des offensives lancées dans le centre de l'*Ostfront* à la même époque, a été montée en épingle par la propagande, et a conduit Staline à promouvoir les unités y ayant contribué au rang de « divisions de la Garde ».

▲ Convoi de la *14. Infanterie-Division (mot.)*, originaire de Leipzig, photographié entre Smolensk et Viazma. Nous sommes ici, comme l'indiquent les signes tactiques peints sur les engins, en présence de véhicules appartenant à l'une des quatre *Abteilungen* de l'*Artillerie-Regiment (motorisiert) 14*. Archives Caraktère

▼ Mi-septembre 1941 : des éléments de la *17. Infanterie-Division*, reconnaissable à son insigne si particulier et commandée par le *General der Artillerie* Herbert Loch, marchent vers l'Est avec, en point de mire, Moscou. Affectée à la *Heeresgruppe* « Mitte », cette unité n'est pas motorisée et seuls quelques « privilégiés » disposent de véhicules à moteur (ici, un side-car et une Horch *Kfz.15* des Transmissions, en allemand *Nachrichtentruppen*). Le gros de la troupe, elle, doit avancer à pied ou bien en utilisant des vélos. C'est encore plus le cas des hommes du RAD (*Reichsarbeitsdienst*) à gauche, qui effectuent leur service du travail sur le front de l'Est, où ils doivent construire des installations militaires, des routes et des ponts, parfois sous les assauts des partisans. Archives Caraktère

Un correspondant de guerre de la *10. Panzer-Division* circulant à bord de sa voiture de liaison a saisi les chars de la *1. Kompanie* de la *I./Panzer-Regiment 7* à l'arrêt le long d'une route menant à Moscou. Nous sommes certainement en octobre 1941, au début de l'opération « Taifun ». À cette époque, la *10. Panzer-Division* du *Generalmajor* Wolfgang Fischer évolue en pointe de la *Panzergruppe 2* de Guderian (d'où la lettre « G » peinte sur les garde-boue droits des véhicules) et contribue à la fermeture de la poche de Viazma où se retrouvent enfermées 55 divisions appartenant aux 19e, 20e, 24e et 32e armées soviétiques, soit 463 000 soldats ennemis. Les voitures allemandes dépassent des *Panzer II* et des *Panzer III Ausf. H* munis de plaques de blindage frontales additionnelles. Notez que tous les engins disposent de fascines, des fagots formés de branches sèches coupées, destinées à faciliter leur extraction lorsqu'ils s'embourbent.
ECPA-D

132

▲ et ◢ À la fin septembre 1941, les Allemands réussissent un nouveau coup de maître en encerclant plusieurs dizaines de milliers de soldats soviétiques dans le secteur de Viazma-Briansk. « Dépassés » par les événements, les généraux de Staline ne peuvent parer le coup et c'est une nouvelle défaite pour l'Armée rouge qui semble au bout du rouleau. Pourtant, une fois encore, elle se relèvera et reconstituera une nouvelle ligne de défense devant Moscou. Faute de véhicules, c'est avec leurs chars que ces *Panzerschützen* ramènent sur leurs arrières leurs captifs. ECPA-D

Mais le dispositif soviétique a été érodé par ces massacres à répétition dignes de la Première Guerre mondiale. Avec le départ de Timochenko pour Kiev et de Joukov pour Leningrad, il est pourvu de nouvelles têtes : un jeune général prometteur, Koniev, a pris les rênes du Front de l'Ouest, le Front de Réserve étant confié à Boudienny, le Front de Briansk restant supervisé par Eremenko. Le premier, à la tête des 20e, 16e, 19e, 30e, 29e et 22e armées, est positionné dans le secteur de Yartsevo-Viazma ; le deuxième a installé deux de ses armées au centre, à Elnya (43e et 24e armées), ses quatre autres armées (33e, 32e, 49e et 31e) se tenant en réserve à l'arrière, de manière à ce que l'ensemble de ces troupes couvrent l'axe Smolensk-Moscou, tandis qu'Eremenko et ses 13e, 50e et 3e armées tiennent le secteur de Briansk, au sud, pour protéger l'axe Roslavl-Moscou. Ces ordres de bataille impressionnants ne doivent pas faire illusion car la plupart des divisions d'infanterie n'alignent que 5 000 à 7 000 hommes, insuffisamment pourvus en munitions. Les renforts sont surtout formés de divisions de « volontaires du peuple », médiocrement entraînées et équipées. Les officiers font plus que jamais défaut, après les grandes saignées de l'été. Le matériel disponible est de mauvaise qualité, notamment en ce qui concerne les communications. Pis encore, sur les 479 chars que Koniev peut aligner, seuls 45 sont des nouveaux modèles T-34 et KV. Enfin, si depuis le mois de juillet les autorités soviétiques ont érigé des obstacles et creusé des tranchées le long des lignes tenues par les trois Fronts, seuls 40 à 50 % des objectifs de fortification prévus ont été atteints au 30 septembre 1941. De fait, le 27, la *Stavka* avertit les Fronts que « *les combats avec l'ennemi ont concrétisé l'évidence de l'impréparation de nos forces à une sérieuse opération offensive* ». Koniev aussi bien qu'Eremenko multiplient les reconnaissances aériennes et terrestres, accélèrent l'installation d'obstacles antichars… en vain ! Lorsque l'offensive allemande se déclenchera, les 30 septembre et 2 octobre 1941, les défenses soviétiques seront immédiatement balayées.

DOUBLE ENCERCLEMENT À VIAZMA ET BRIANSK

Mardi 30 septembre 1941. À peine revenue d'Ukraine, la *Panzergruppe* de Guderian prend d'assaut les positions tenues par le Front de Briansk. Cinq divisions soviétiques, réunies au sein d'un groupe « Ermakov » du nom de son commandant, reculent en désordre, permettant aux unités rapides de Guderian de franchir, dès le premier jour, 15 à 20 kilomètres !

▶ Page de droite : Des motocyclistes d'une *Infanterie-Kompanie (mot.)* dépassent un *Panzer II* lors d'une avance en Russie centrale. Le port des lunettes est rendu indispensable par les nuages de poussière soulevés par les véhicules allemands sur les pistes soviétiques. Remarquez que le pilote du side-car porte son fusil Mauser 98K en travers de la poitrine, comme l'exige le règlement pour tout motocycliste. Archives Caraktère

Les forces d'Ermakov tentent de lancer une contre-attaque le 1er octobre, qui échoue faute d'appui aérien et de renforts. Tout ceci n'empêche nullement Eremenko d'encore croire que Guderian n'opère qu'une manœuvre de diversion. Le *XLVII. Armee-Korps (mot.)* s'empare de Svesk et remonte vers le nord, tandis que le *XXIV. Armee-Korps (mot.)* fonce vers Orel à une vitesse effarante. Eremenko n'a pas le temps d'acheminer ses troupes vers les secteurs les plus directement menacés que les *Panzer* sont déjà sur place. Orel tombe ainsi le 3 octobre : la surprise est telle que l'électricité n'a pas été coupée, les tramways roulent normalement, les dépôts de carburant n'ont pas été détruits. La *4. Panzer-Division*, qui s'est saisie de cette ville de 120 000 habitants, a franchi pour ce faire 240 kilomètres en quatre jours ! Le 6 octobre, la *17. Panzer-Division* s'empare du quartier-général d'Eremenko, évacué en catastrophe par ses occupants ; la légende voudrait même que, de nuit, les limousines soviétiques emportant les officiers supérieurs de l'état-major d'Eremenko aient croisé les *Panzer* de tête lors de leur fuite… Briansk tombe peu après. Le 9 octobre, la *18. Panzer-Division* opère sa jonction avec les forces de la *2. Armee* près de Jidra, au nord-est de Briansk. Les 3e, 13e et 50e armées soviétiques sont encerclées, mais parviennent à se frayer un chemin à travers le cordon allemand, permettant à 23 000 hommes de s'échapper. Les pertes du Front de Briansk n'en sont pas moins lourdes. Eremenko lui-même

est grièvement blessé par une attaque aérienne, le 13 octobre, et doit laisser son commandement à son chef d'état-major, Zakharov.

La défaite soviétique se révèle plus écrasante au nord, dans les zones tenues par les Fronts de l'Ouest et de Réserve. Le 2 octobre, les forces motorisées des *Panzergruppen* Hoth et Hoepner sont en effet passées à l'offensive. Le moral, chez l'assaillant, est au beau fixe : « *Les* SS *et les divisions blindées sont montés à l'assaut avec un enthousiasme tel que l'on aurait pu penser qu'ils ne sortaient pas de quatre mois de combats acharnés, mais d'une longue période de repos !* », écrira Hoepner dans l'un de ses rapports.

Hoth frappe au nord, à la jonction des 19e et 30e armées soviétiques, alors que Hoepner s'élance au centre, pulvérisant la 43e armée avant de se heurter de plein fouet à la 33e armée du Front de Réserve. Le lendemain, les Allemands ont réalisé une percée de 50 kilomètres dans le secteur du Front de l'Ouest, et de 80 au-delà des premières lignes du Front de Réserve ! Les troupes de Hoth se saisissent de deux ponts intacts sur le Dniepr, ce qui leur ouvre la route de Viazma. Mais Koniev tente de parer le coup, formant un groupe de combat dirigé par le général Boldine ; celui-ci a sous ses ordres deux divisions d'infanterie, une division motorisée, ainsi que deux brigades blindées. Ce groupement multiplie le 4 octobre les assauts contre les flancs de la *Panzergruppe* Hoth, sans parvenir toutefois à l'arrêter.

▼ *Frontoviki* capturés par des *Landser*. Havresacs, poches et imperméables sont méticuleusement fouillés... ECPA-D

▶ Dans les faubourgs d'une ville russe, à l'abri d'une palissade en bois, une sentinelle monte la garde près d'un BT-5 enterré (tactique défensive typique des Soviétiques). À noter que ce char a été modernisé, puisqu'il dispose d'échappements de BT-7 et de phares de combat nocturne.
Archives Caraktère

▼ Heinz Guderian à bord de son *Sd.Kfz. 251/3 Kommandowagen* ! Lors de « Barbarossa », Heinz « le rapide » est à la tête de la *Panzergruppe 2* – qui devient *2. Panzer-Armee* le 5 octobre 1941. À l'orée de l'automne, il s'oppose au *Führer* en argumentant pour attaquer Moscou avant que le climat ne se dégrade trop ; mais Hitler préfère privilégier son offensive sur l'Ukraine et la conquête de Kiev. En décembre, les *Panzer* de Guderian s'approcheront à moins de 20 kilomètres de la capitale soviétique, avant de subir une contre-attaque qui les refoulera. Furieux, Hitler limogera alors le général qui restera en *Führer-Reserve* (réserve de chefs) jusqu'en mars 1943, date à laquelle il sera nommé inspecteur des *Panzertruppen*.
Archives Caraktère

De son côté, Hoepner, achevant les restes de la 43e armée, culbute la 33e armée puis s'insinue entre les 20e et 24e armées, creusant une brèche d'une centaine de kilomètres entre le Front de Briansk et le Front de Réserve. Koniev tente d'alerter la *Stavka*, mais celle-ci est paralysée par l'ampleur de la catastrophe qui se profile. Les communications sont interrompues à plus d'une reprise entre le front et Moscou. Ce n'est que le 5 octobre que Koniev est autorisé à se replier. Le jour même, Staline rappelle Joukov de Leningrad, pour réorganiser les défenses de la capitale.

Mais il est trop tard ! La supériorité aérienne allemande enraye les quelques contre-attaques de Koniev. Au matin du 7 octobre, la *10. Panzer-Division* de la *Panzergruppe* Hoepner occupe Viazma, qui est la proie des flammes. Le même jour, les éléments avancés de la *7. Panzer-Division*, de la *Panzergruppe* Hoth, rejoignent la ville. L'encerclement du Front de l'Ouest et de la majeure partie du Front de Réserve, à savoir six armées soviétiques au total, est réalisé. Trois jours plus tard, après que l'Armée rouge a vainement tenté de rompre l'encerclement de l'extérieur, Staline ordonne enfin aux encerclés de « *s'échapper de la poche à n'importe quel prix.* » De Briansk, de Viazma, les Soviétiques tentent de se replier, dans des conditions abominables. Plusieurs tentatives d'échapper à l'encerclement tournent en effet à la boucherie, comme s'en souvient Walter Schaefer-Kehnert, officier de la *11. Panzer-Division* : « *J'ai vu l'une de ces attaques tôt le matin. Nous étions en haut des collines, il y avait du brouillard dans la vallée et quand il s'est levé, ce fut comme une horde de véhicules et d'hommes qui montaient par milliers. Cela vous glaçait le sang… Puis les Russes arrivèrent sur un terrain marécageux et tous les véhicules s'embourbèrent immédiatement. Alors ces gens sont venus sur nous comme un troupeau de moutons* » ; des « *moutons* » qui seront exterminés à la mitrailleuse lourde jusqu'au dernier. À Viazma, un autre officier de *Panzer*, Wolfgang Horn, assiste à un assaut mené par deux rangées de soldats soviétiques, la seconde… chargeant sans armes : « *Alors que la première rangée était fauchée, les hommes se courbaient et ramassaient les fusils des tués – ils étaient censés attaquer sans*

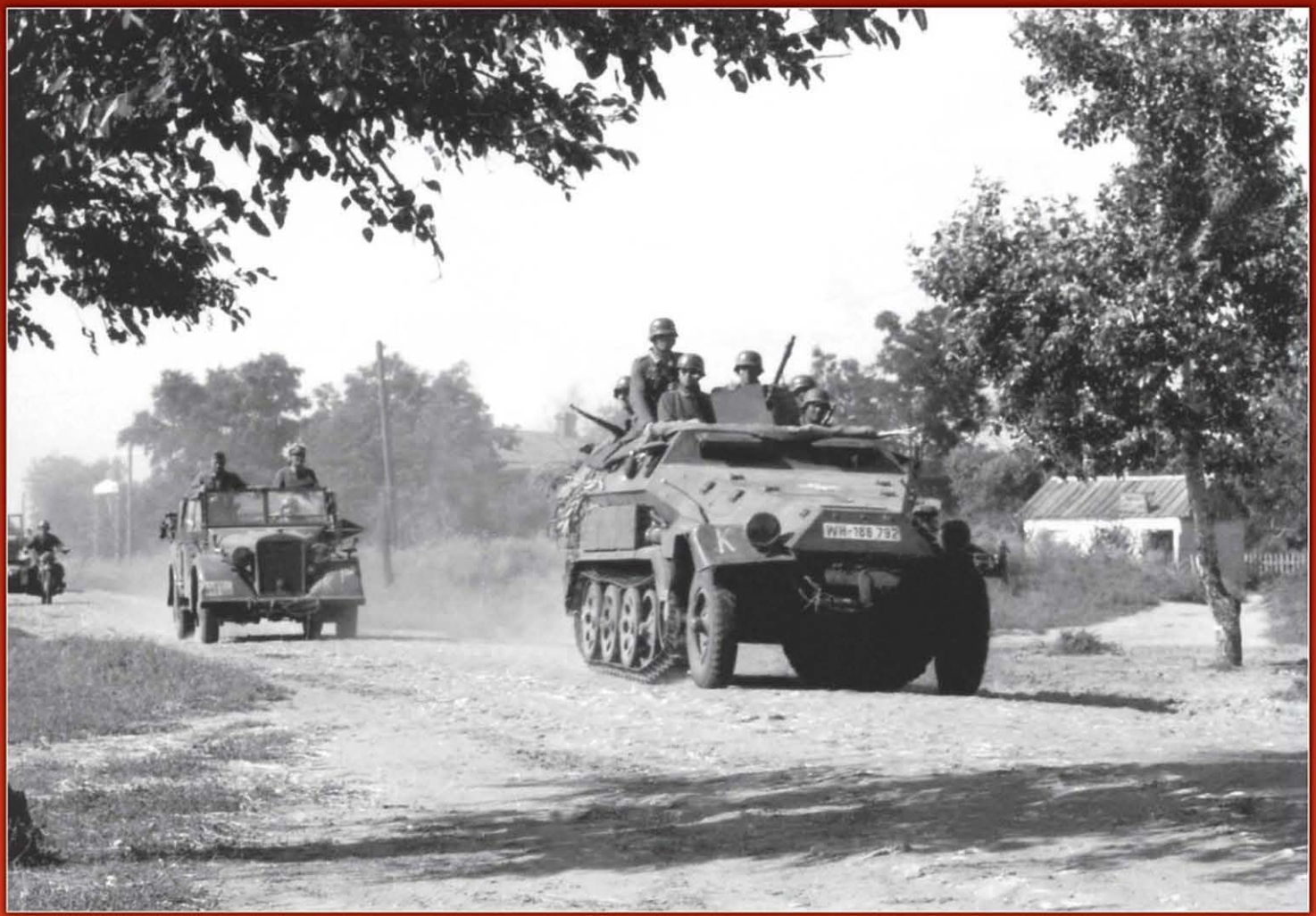
armes… chose qui nous était tout à fait inconnue. » Le vétéran russe Victor Strazdozki ajoute : « *Ce qui s'est passé là, c'est comme une boucherie, quand tout le monde est envoyé à la mort, sans armes pour combattre une armée bien entraînée.* » Le 10 octobre, le commandant de la 19e armée, Loukine, dont le commissaire politique admet désespérément que « *nous sommes des généraux sans troupes* », communique à la *Stavka* : « *La situation des forces encerclées s'est considérablement aggravée. Il ne reste que quelques obus, les munitions s'épuisent, et il n'y a plus de nourriture. Nous mangeons ce que nous apporte la population et la chair des chevaux.* » Si la 91e division de la 19e armée parvient à se ménager une porte de sortie, les autres forces de Loukine sont progressivement séparées, tronçonnées, phagocytées… Mais les affrontements sont si acharnés que des unités allemandes subissent de lourdes pertes, tel ce régiment de la *134. Infanterie-Division*, encerclé et submergé le 15 octobre 1941 dans le chaudron de Briansk. Les poches ne seront totalement nettoyées qu'à la fin du mois.

Les soubresauts de la résistance soviétique n'empêchent nullement le *Generalfeldmarschall* Fedor von Bock de proclamer la victoire dans son ordre du jour du 19 octobre : « *La bataille de Viazma-Briansk a entraîné l'effondrement du front russe, qui était pourtant fortifié en profondeur. Huit armées russes comprenant 73 divisions d'infanterie et de cavalerie, 13 divisions et brigades blindées, et une puissante artillerie, ont été détruites dans cette lutte difficile contre un ennemi infiniment supérieur en nombre.* »

Les Allemands revendiqueront la capture de 673 098 prisonniers et la mise hors de combat de 1 277 chars, 4 378 bouches à feu, 1 009 canons antichars et antiaériens et 87 avions. Le Front de l'Ouest de Koniev s'est volatilisé, le Front de Réserve et le Front de Briansk ont été saignés à blanc : si 250 000 soldats soviétiques ont pu s'échapper des poches ou se replier, ce sont bien près d'un million de leurs camarades qui ont été tués, blessés ou faits prisonniers. Joukov, le 8 octobre, a averti Staline par téléphone que « *le pire danger, maintenant, ce sont les routes menant à Moscou. Nous n'avons pratiquement plus personne pour les défendre* ».

▲ et ▼ Colonne de ravitaillement de la *Panzer-Armee* de Heinz Guderian (voir le « G » peint sur les camions) stationnant dans une petite ville de Russie blanche. Dès l'automne 1941, ces convois seront les proies préférées des Partisans œuvrant sur les arrières des Allemands. Plus que l'esprit de résistance, la principale motivation des Soviétiques résidera dans le fait de se ravitailler. Archives Caraktère

La *9. Panzer-Division* du *Generalleutnant* Alfred *Ritter* von Hubicki est engagée en URSS sous l'autorité de la *Panzergruppe 1* du *Generaloberst* Ewald von Kleist (ce qui explique la présence du « K » peint sur les garde-boue des engins) et combat en Ukraine durant la majeure partie de l'opération « Barbarossa ». Après la bataille de Kiev, la *Panzergruppe 1* est transférée en octobre 1941 à la *Heeresgruppe* « Mitte », en vue de l'offensive sur Moscou. La *9. Panzer-Division* prend donc part à la marche vers la capitale soviétique : ici des *Panzer II*, *Panzer III Ausf. H* et *Sd.Kfz. 251/1* chargés de *Schützen* sont photographiés par un correspondant de la *Propaganda-Kompanie*. Même chose un peu plus loin, au niveau d'une coupure humide sur laquelle les hommes du *Pionier-Bataillon (mot.) 86* ont établi un pont provisioire que franchissent des *Sd.Kfz. 251/1* et un *Sd.Kfz. 7* tractant un canon *Flak* de *8,8 cm*. ECPA-D



WH-632 967

▶ Vieillards russes auprès desquels, un sourire ironique posé sur les lèvres, ce soldat allemand (à gauche) pose pour une photo-souvenir. Ce *Landser* comprendra d'ici peu que si la tenue des deux hommes n'est guère « élégante », elle est en revanche très pratique lorsque l'hiver sévit sur le pays : veste matelassée, chapka et bottes fourrées deviendront vite des effets recherchés par les soldats du *Reich* lorsque la température chutera à -30°C ! En attendant, pour les nazis, le temps en est encore au complexe de supériorité vis-à-vis des sous-hommes slaves, sales et incultes...
Archives Caraktère

TRIOMPHE EN ALLEMAGNE, PANIQUE À MOSCOU

« *Nous avons finalement, et sans exagérer, gagné la guerre* », prophétise le *Generaloberst* Jodl, chef d'état-major de l'*Oberkommando der Wehrmacht*. En Allemagne, le *Doktor* Dietrich, chef du service de presse du *Führer*, proclame que la campagne à l'Est est virtuellement achevée. En cela, il s'inspire de Hitler lui-même, qui, dans son discours du 3 octobre 1941, a garanti que « *l'ennemi est déjà brisé et ne se relèvera plus* ». Les analyses d'opinion réalisées par le *SD* révèlent que le peuple a suivi avec anxiété le déroulement de l'offensive vers Viazma et Briansk, et attend désormais avec impatience que tombe la nouvelle du triomphe ultime.

A contrario, en URSS, la crise du moral se dessine. La *Pravda* dénonce le « *terrible danger* » qui menace le pays. Le 9 octobre, Staline signe un ordre prévoyant l'organisation du sabotage de 412 usines militaires et de 707 entreprises civiles de Moscou dans la perspective d'une chute de la ville. Des évacuations massives ont débuté dans la capitale depuis quelques semaines : de 4 216 000 habitants en janvier 1941, la population passe à 3 148 000 âmes en octobre de la même année, puis à 2 028 000 personnes en janvier 1942. Le 12 octobre, ceux qui sont restés sont mobilisés pour édifier une ligne de défense en bordure de la ville. « *Ne fermons pas les yeux,* annonce Tcherbakov, secrétaire de la fédération moscovite du parti communiste, le lendemain. *Moscou est en danger.* » Le jour même, le gouvernement soviétique décide de procéder à l'évacuation de plusieurs institutions politiques et du corps diplomatique envoyés vers la ville de Kouibychev (ex-Samara). L'état-major prévoit son propre transfert à Arzamas, à proximité de l'actuelle Nijni-Novgorod. Le personnel des ambassades étrangères a, dans l'ensemble, perdu tout espoir de voir l'Armée rouge repousser la *Wehrmacht*. L'ambassadeur américain a mis sa femme en sûreté en Suède, son attaché militaire estime que Moscou ne tiendra pas plus de 36 heures. Dans certaines administrations étatiques ou consulaires, on incinère les archives qui ne peuvent être embarquées hors de la capitale. Même le cadavre embaumé de Lénine a quitté son mausolée depuis la fin du mois de juin, et a été dissimulé, pieusement, à Tyumen, en Sibérie...

▼ Une *leichter, geländefähiger, Einheits Personenkraftwagen Kfz. 3*, autrement dit une voiture légère tout-terrain produite par BMW, Stoewer ou Hanomag, ouvre la route à une colonne de tracteurs semi-chenillés *Sd.Kfz. 11* circulant dans les faubourgs d'une ville russe.
Archives Caraktère

La rapidité de l'avance allemande, les informations circulant sur les désastres de Viazma et Briansk, l'évacuation du gouvernement et des ambassades exacerbent les tensions au sein de Moscou. Jusqu'alors, la population a fait front aux bombardements de la *Luftwaffe*, qui frappe la cité depuis le 22 juillet. Mais en octobre, les raids deviennent plus dévastateurs. Le 10 de ce mois, racontera Nikolaï Sbytov, commandant de la zone aérienne de Moscou, « *les bombes frappèrent le théâtre Bolchoï, la gare de Koursk, et le Central télégraphique. Cinquante immeubles d'habitation furent détruits, 150 Moscovites furent tués, 278 furent légèrement blessés et 248 grièvement.* » Un rapport du *NKVD* du 24 novembre 1941 établira qu'en 90 opérations de bombardement, les Allemands auront déversé sur la capitale « *1 521 bombes explosives et 56 620 bombes incendiaires.* » Comme au sein de l'Armée rouge, le moral des civils connaît de nets fléchissements. Au matin du 16 octobre, et de manière inexplicable, la radio moscovite laisse échapper des morceaux de l'hymne national-socialiste *Horst Wessel Lied*. La distribution du courrier est interrompue. De fait, les rumeurs les plus folles se mettent à circuler : Staline aurait été arrêté, ou se serait enfui, les Allemands seraient entrés dans la ville. Des incidents antisémites éclatent. Les portraits de Lénine et Staline disparaissent des murs. Plus d'un millier de militants du Parti déchirent leur carte. Les magasins d'alimentation sont pillés, les voleurs s'attaquant même à l'ambassade britannique, désertée de ses occupants partis pour Kouibychev. Dans maintes usines, les ouvriers, qui n'ont pas encore été payés, décrètent la grève, s'attaquent aux directeurs ou à des convois de personnel évacué. Le *NKVD* de Moscou, dans un rapport du 18 octobre, mentionne de nombreux cas d'agressions et de rixes. « *Les ouvriers de l'usine n°58 n'avaient pas été payés. Certains hurlèrent* « Cassez la gueule aux communistes ! » *Les mêmes fabriquèrent une fausse clé donnant accès à la réserve de produits chimiques, volèrent l'alcool et s'enivrèrent.* » Ailleurs, des usines, des entrepôts sont incendiés. En banlieue, on recense des vols de bétail et des kolkhozes hissant des drapeaux blancs. L'un des membres du *Politburo*, Anastase Mikoyan, doit se rendre en personne dans les ateliers de l'usine automobile « Staline » pour y calmer les grévistes, non sans mal. Les réactions de la police politique sont parfois erratiques : si certaines unités procèdent à des arrestations massives, d'autres restent l'arme au pied.

Staline lui-même paraît avoir hésité sur la conduite à tenir. D'après le général de l'armée de l'air Golovanov, il ne cesse de répéter : « *Que faire ? Mais que faire ?* » Il harcèle de questions Joukov, le *Politburo*, sa maîtresse même : « *Peut-on vraiment défendre Moscou ?* » Doit-il rester sur place, à l'inverse du gouvernement ? Un train spécial l'attend, de même, en cas d'urgence, qu'un avion de fabrication américaine. Mais le 18 octobre, alors qu'il semble résigné à quitter la capitale, il décide à la dernière minute de demeurer au Kremlin et décrète l'état de siège le lendemain. Le *NKVD* et la division spéciale « Djerjinski » reviennent en force dans les rues : « *Nous avions ordre d'abattre sur place les espions et les déserteurs,* se souvient l'agent Evgueni Anoufrïev, *mais nous ne savions pas comment reconnaître un espion. L'ordre n'avait donc pratiquement aucun sens.* [...] *Des tas de choses stupides ont été faites alors. Que puis-je dire de plus ?* » La répression s'étend même aux épouses des généraux soviétiques éliminés au cours de la « grande terreur » des années 1930, fusillées peu après la panique du 16 octobre. Arrestations, exécutions sommaires (200 pour la seule journée du 16 octobre), le procédé est brutal mais efficace, car les pillages cessent, le moral revient. Des unités de guérilleros ont même été créées par le *NKVD* pour le cas où les Allemands occuperaient Moscou. « *Nous commencions à sentir que nous étions défendus*, relatera Valeria Prokhorova, *que le régime défendait notre terre.*

▲ Épave d'un T-26 utilisée comme support pour une « forêt de panneaux ». Outre des indications concernant un détachement du *NSSK* ou les hôpitaux de campagne les plus proches, on distingue aussi une pancarte donnant la direction d'une *Kampfgruppe* « Yorck » de la *18. Panzer-Division* ; à cette époque, la division est aux ordres du *General* Walther Nehring.
Archives Caraktère

▶ La boue russe deviendra rapidement le cauchemar des chauffeurs des camions allemands mais aussi celui des équipages de *Panzer* ; dotés de chenilles étroites en comparaison de celles de certains modèles soviétiques, les chars allemands resteront « collés » dans la fange. Parfois, ils ne seront capables de parcourir que quelques kilomètres par jour, dans d'affreuses conditions ! Archives Caraktère

Personne n'aimait Staline, mais le peuple combattait pour notre pays. » Le fait, pour Staline, de rester dans la capitale a sans doute contribué à améliorer le moral défaillant des Moscovites. De sorte que si les Allemands atteignent Moscou, ce sera, de l'aveu des cadres du Parti, « *Madrid en plus important, et en mieux !* »

LA NEIGE, LA BOUE, LE FROID, LA MORT

Dans le contexte d'une véritable « maladie de la victoire », qui s'empare des Allemands dans la première décade d'octobre, l'*Oberkommando des Heeres* décide, le 10 de ce mois, d'étendre la surface de son offensive, qui comprendra, outre la prise de Moscou, l'anéantissement du Front du Nord-Ouest. À cet effet, la *3. Panzer-Armee* devra s'emparer de Kalinine, et opérer sa jonction avec les forces de la *Heeresgruppe* « Nord » qui, au même moment, se prépare à marcher sur Tikhvine ! Moscou tombera à la suite d'une vaste manœuvre d'encerclement. Fedor von Bock préconise pour sa part une offensive en trident : au nord, la *3. Panzer-Armee* et la *9. Armee* de Strauss fonceraient vers Kalinine et redescendraient sur Moscou ; au centre, la *4. Panzer-Armee* de Hoepner et la *4. Armee* de von Kluge avanceraient directement vers la capitale soviétique, laquelle serait également menacée, au sud, par la *2. Panzer-Armee* de Guderian et la *2. Armee* de von Weichs. Le Haut commandement impose finalement ses vues le 14 octobre. Ce faisant, il ne paraît pas encore réaliser les difficultés logistiques d'un tel projet : à s'attacher à une stratégie d'encerclement, la *Heeresgruppe* « Mitte » disperse ses efforts au lieu de les concentrer, et affaiblit du même coup son assaut.

De son côté, Joukov reconstitue en hâte une ligne de défense. « *Dans la nuit du 7 octobre,* écrira-t-il plus tard, *furent jetées sur la ligne de défense de Mojaïsk les troupes provenant de la réserve de la* Stavka *et des Fronts voisins. Au total, 11 divisions d'infanterie, 16 brigades blindées, plus de 40 régiments d'artillerie et plusieurs autres unités arrivèrent. Les 16e, 5e, 43e et 49e armées furent reconstituées sur des bases nouvelles. À la mi-octobre, leur effectif s'élevait à 90 000 hommes. Certes, pour réaliser une défense continue, solide, ces forces étaient manifestement insuffisantes, mais à l'époque, la* Stavka *n'avait pas de possibilités plus grandes, l'envoi des troupes en provenance de l'Extrême-Orient et d'autres régions éloignées était retardé pour plusieurs causes. C'est pourquoi nous décidâmes de tenir en premier lieu les directions les plus importantes : celles de Volokolamsk, de Mojaïsk, de Maloïaroslavets, de Kalouga. Sur ces mêmes directions étaient rassemblés les principaux moyens d'artillerie et de défense antichars.* »

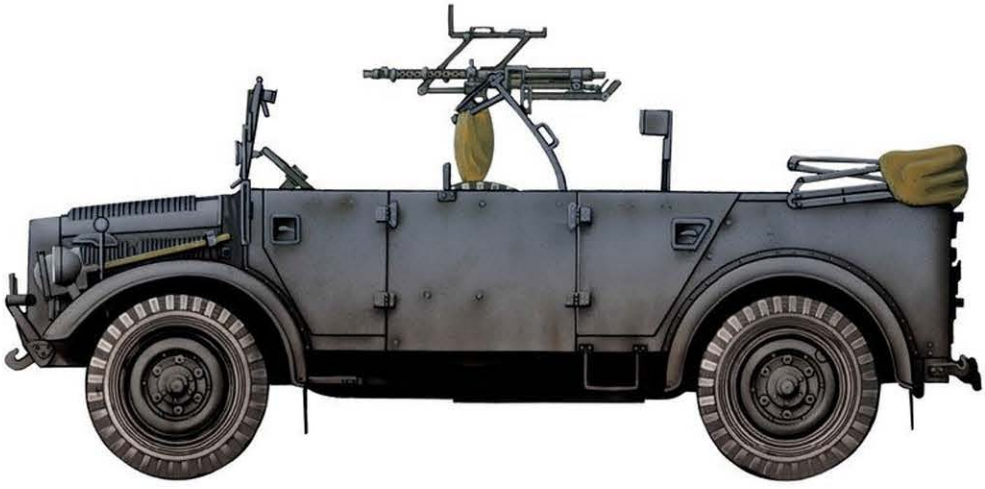
Le commandement est aussi remanié : Boudienny est écarté, Joukov sauve la tête de Koniev en le gardant près de lui comme adjoint, s'ajoutant les services de Sokolovski comme chef d'état-major. Le Front de Réserve et le Front de l'Ouest fusionnent, passant sous l'autorité directe de Joukov.

▶ Les Allemands ne manquent pas de ressources ! Confrontés à des routes qui n'en sont pas, faites de terre battue et non pas de revêtements solides, comme en Europe occidentale, les envahisseurs vont tout tenter pour lutter contre la boue consécutive aux fortes pluies de l'automne. L'une des solutions consistera alors à installer des rondins de bois et des fascines pour que les véhicules à roues puissent retrouver un peu d'adhérence et qu'ils ne s'embourbent pas. C'est le cas ici, avec ce convoi de camions dont la route est ouverte par un Ford. Toutefois, bien souvent, les passages répétés des véhicules abîmeront ces axes de fortune, les rondins finissant par s'enfoncer dans la « mélasse ». Et il faudra alors tout recommencer, inlassablement. En Russie, en 1941, en pleine *Raspoutitsa*, les *Landser* vivront le mythe de Sisyphe... Archives Caraktère

Sturmgeschütz III Ausf. C
3. Batterie, Sturmgeschütz-Abteilung 192
Kalouga, front de Moscou, URSS,
novembre 1941

Panzer III Ausf. H
5. Kompanie, Panzer-Regiment 7
10. Panzer-Division
Secteur de Viazma, URSS,
octobre 1941

Flammpanzer II
19. Panzer-Division
Secteur de Moscou, URSS,
novembre 1941



Auto-Union Horch 108 Typ 40
mit MG-34 Zwillingssöckel 36
Infanterie-Regiment (mot.) 29
3. Infanterie-Division (mot.)
Secteur de Moscou, URSS,
novembre 1941

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2010

▲ Qu'est-ce que cette berline de tourisme, portant une immatriculation civile, est donc venue faire dans l'enfer boueux de l'*Ostfront* ? Rien, tant elle n'y aurait pas sa place, fort logiquement, si ce n'est que l'Armée allemande, manquant cruellement de véhicules, n'hésitera pas au fil de la guerre à « militariser » le moindre véhicule tombant dans son escarcelle !
Archives Caraktère

Mais les Allemands ne lui laissent pas le temps d'agir car, le 10 octobre, alors que les poches de Viazma et Briansk font encore l'objet de violents combats, la *3. Panzer-Armee* repousse les 22e et 29e armées soviétiques. En quatre jours, elle franchit quelques dizaines de kilomètres, s'emparant de Kalinine le 14 octobre.

Dans le même temps, la *9. Armee* de Strauss capture Rjev, sur la Volga, puis Volokolamsk, le 27 octobre, après plusieurs jours de combats. La légende veut qu'à cette occasion, aux alentours de Dubosekovo, à 7 kilomètres au sud-est de Volokolamsk, 28 soldats de la 316e division de fusiliers du général Panfilov aient, à force de pugnacité et d'héroïsme surhumain, détruit à eux seuls une cinquantaine de *Panzer* et tué des dizaines de *Landser*, avant de succomber. Un monument façonné par la mode du réalisme socialiste leur a rendu hommage. Or l'histoire a totalement été inventée par la propagande soviétique. S'il est vrai que les soldats de Panfilov ont fait preuve de courage et d'un certain sens de la discipline, il n'en demeure pas moins que certains de ces 28 hommes – par la suite promus Héros de l'Union soviétique à titre posthume – ont survécu aux combats, deux d'entre-eux ayant été faits prisonniers, un autre ralliant une unité de l'Armée rouge opérant derrière les lignes allemandes et étant finalement arrêté par le *NKVD* pour… désertion, un autre encore étant retourné en Ukraine, où il collaborera avec l'occupant. Le mythe n'en a pas moins largement prospéré bien après la guerre.

Toujours est-il que, simultanément à la ruée septentrionale, la *4. Armee* de von Kluge, au centre du dispositif allemand, entre dans Kalouga, le 13 octobre. Le 18 octobre, le *XL. Panzer-Korps* de Stumme atteint Mojaïsk, alors que le *LVII. Armee-Korps* de Kuntzen menace Maloïaroslavets. La ligne de défense soviétique est percée. Mais les Allemands ne peuvent exploiter leur succès. Deux facteurs jouent alors contre eux.

Le premier n'est autre que la résistance soviétique, qui ne faiblit pas. D'une part, les efforts frénétiques des encerclés de Viazma et Briansk pour s'extraire de ces « chaudrons » obligent la *Heeresgruppe* « Mitte » à maintenir autour des poches plusieurs divisions d'infanterie. D'autre part, l'Armée russe effectue différentes contre-attaques sur les résidus de la ligne de Mojaïsk. Joukov a envoyé Koniev au nord, prendre le commandement du nouveau Front de Kalinine (22e, 29e, 30e et 31e armées) ; or, si Koniev ne parvient pas à reconquérir Kalinine, ses assauts bloquent tout de même l'avance allemande. Par ailleurs, notera Guderian, l'adversaire a amélioré ses tactiques de combat : « *les Russes nous attaquaient de front avec des fantassins et lançaient les chars sur nos flancs, en les engageant par masses. Ils avaient profité des leçons.* » L'Armée rouge fait ainsi de plus en plus usage de ses chars T-34, notamment à Mtensk, où ils occasionnent de lourdes pertes à la *4. Panzer-Division*, outre que, dans d'autres secteurs, ils suscitent la

▼ Le « paradis des Soviets »... Après la pluie et la boue, viendront le froid, la neige et les contre-offensives russes ! Sur la droite, trône l'épave d'un camion soviétique YaG-6 ou 10.
Archives Caraktère

panique de la troupe, incapable de les stopper avec ses pièces antichars. « *La supériorité matérielle dont nos chars avaient jusqu'alors disposé se retournait jusqu'à nouvel ordre en faveur de l'adversaire*, poursuit Guderian. *Les perspectives de succès rapides et décisifs s'évanouissaient.* » Mais, de l'aveu du *Generalfeldmarschall* Fedor von Bock lui-même, qui l'indique dans son journal à la date du 21 octobre, « *les Russes nous gênent beaucoup moins que l'humidité et la boue.* »

Le deuxième facteur défavorable à la *Wehrmacht*, c'est en effet l'apparition du « Général Hiver ». Dans la nuit du 7 au 8 octobre, la neige commence à tomber. La pluie, aussi dense qu'ininterrompue, a tôt fait de la transformer en bourbe. « *Les routes, si tant est qu'il y en eût au sens occidental du terme, ont disparu dans la boue*, relate le *Major* Von Kielmansegg, de la *6. Panzer-Division*. *Une boue dans laquelle nous nous enfoncions jusqu'au genou. Même le plus efficace de nos véhicules chenillés tout-terrain s'y noyait rapidement.* » Le 16 octobre, le *General der Infanterie* Gotthard Heinrici découvre « *une cohorte de véhicules enfoncés, embourbés ou cassés, irrémédiablement bloqués. Presque autant de chevaux morts étaient couchés à côté d'eux, dans la boue.* » Il faut une ou deux journées pour franchir 10 kilomètres.

Dans certains cas, observe Fedor von Bock, « *24 chevaux sont nécessaires en vue de déplacer une simple pièce d'artillerie !* ». Des expédients sont trouvés : les rares tracteurs restés aux mains de la population civile sont réquisitionnés tandis que ceux capturés sur l'ennemi sont remis en état de rouler. « L'autoroute » Minsk-Moscou est pavée sur sa branche Smolensk-Viazma, les effectifs d'une division étant nécessaires à son entretien, mais sans résultat. Ailleurs, on mobilise la troupe, des prisonniers et des civils pour abattre des forêts entières afin de disposer des troncs d'arbre sur les principaux axes « routiers » ; c'est peine perdue, car après le passage de quelques véhicules, les troncs sont engloutis par la fange et il faut alors tout recommencer…

Dans ces conditions, les approvisionnements chutent dramatiquement. Or, plusieurs *Panzer-Divisionen* avaient attaqué vers Viazma et Briansk avec la moitié de leurs véhicules opérationnels, proportion qui se réduira au fil des jours du fait des affrontements avec l'Armée rouge.

◀ Les sourires sont toujours de rigueur mais le froid s'annonce déjà, comme en témoignent les cols relevés des manteaux de laine et le port du calot chez certains.
ECPA-D

▼ Alors que la neige commence à faire son apparition dans le nord de l'Union soviétique, progression d'un groupe de combat allemand mêlant fantassins et *Panzer* de la *20. Panzer-Division*. Le char est évidemment un *Panzer 38(t)*, une machine de bonne facture mais bien trop légère pour les combats qu'elle doit livrer en cette fin d'année 1941, surtout lorsqu'elle croise la route d'un KV ou bien d'un T-34. Il n'en demeure pas moins que les Allemands continueront encore à l'employer durant plusieurs mois, faute de jouir de suffisamment d'engins plus puissants. Un as de la *Panzerwaffe* sur Tiger, Otto Carius, fera d'ailleurs ses premières armes de tankiste sur une machine comme celle-ci, dans cette unité ; et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'en conservera pas un souvenir impérissable !
Bundesarchiv
Bild 101I-213-0267-13

▲ « *It's a long way to Tipperary* », chantait-on en Grande-Bretagne, sur un célèbre air de music-hall, peu avant la Grande Guerre ; que dire alors de ce camion léger Morris Commercial *15cwt* anglais certainement capturé par ses nouveaux propriétaires – des fantassins allemands – lors de la campagne de l'Ouest de mai-juin 1940 ! Produit en Angleterre, saisi par les Allemands, ce petit engin est parvenu à rouler jusqu'aux portes de Moscou, ce qui, en soit, est déjà un exploit. Un exploit qui en dit long aussi sur la pénurie de véhicules à moteur qui frappe déjà l'*Ostheer* alors même que la campagne à l'Est ne fait que commencer.
Archives Caraktère

Le Haut commandement comptait certes sur la saisie des dépôts soviétiques, tels ceux d'Orel et Briansk, pour faciliter le ravitaillement, mais la boue, en rendant les routes inutilisables, remet en cause leur utilité, d'autant que des unités soviétiques, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des poches, coupent occasionnellement ces voies de communication. Dès lors, les munitions, les pièces de rechange, les véhicules et l'artillerie, la nourriture aussi cessent pratiquement d'être acheminés. Fin octobre, dans le secteur de Kalinine, la *36. Infanterie-Division (mot.)* est réduite au quart de ses munitions réglementaires. La *6. Panzer-Division* ne possède plus un seul tracteur semi-chenillé. Au sud, le 15 octobre, Guderian informe von Bock qu'il doit interrompre son avance.

Entre-temps, le climat se dégrade encore un peu plus, débouchant sur une chute vertigineuse des températures. Les *Landser* doivent désormais patauger dans la boue glacée, leurs pieds immergés souffrant de gelures et de gonflement, sans même évoquer les mycoses et les eczémas qui provoquent des saignements et des infections. Les cas d'hypothermie, de diarrhées, de crampes d'estomac se multiplient. Les tenues hivernales, il est vrai, font défaut. L'*Oberkommando der Wehrmacht* avait en effet escompté une victoire rapide, et prévu de maintenir, après l'anéantissement du gros de l'Armée rouge, une troupe d'occupation de 56 divisions dans les territoires ex-soviétiques, lesquelles seraient les seules à bénéficier d'équipements adaptés au froid. Ce programme avait été révisé de 50 % à la hausse en septembre, mais le Haut commandement ne prendra conscience que trop tard de la pénurie. Dans ces conditions, deux décisions sont prises en catastrophe. La première consiste à se servir sur la population occupée, qui se voit en conséquence confisquée ses vêtements chauds par les soldats allemands. La seconde prévoit l'organisation de convois de matériel hivernal au sein du *Reich* et à destination du front. Mais le réseau ferroviaire allemand est saturé, priorité ayant été donnée aux munitions et au carburant. Du 22 au 29 octobre, une ambitieuse opération de transport baptisée « Bogen », censée gonfler le ravitaillement en vêtements et équipements résistants aux basses températures, tourne à la confusion, les trains restant bloqués à Varsovie. Lorsqu'enfin ils parviennent, au cas par cas, aux zones de dépôt, l'acheminement de leur contenu aux unités avancées reste problématique, compte tenu de l'état des routes. L'aggravation du froid finira par endommager les trains eux-mêmes : les locomotives allemandes, à l'inverse de leurs homologues soviétiques, sont en effet pourvues d'un tuyau de refroidissement situé à l'extérieur, ce qui

▶ L'hiver s'annonce terrible pour ces *Landser* qui n'ont rien à espérer du côté de leurs chefs, car ceux-ci n'ont rien prévu pour eux, tant pour les équipements spéciaux que pour les effets vestimentaires adaptés aux températures sibériennes ; un froid qui, bientôt, figera les opérations allemandes !
Archives Caraktère

◀ KV-1 flambant neuf circulant sur la place Rouge, à Moscou, en novembre 1941. Pour doper le moral des moscovites, Staline et ses généraux vont rapidement prendre comme habitude de faire défiler au cœur de Moscou les unités en partance pour le front. Dans un registre similaire, le Kremlin organisera une « grande parade » de prisonniers de guerre allemands à travers les principales artères de la capitale soviétique, à l'issue de la contre-offensive russe victorieuse.
Coll. Ashuraliev

aboutit à geler et faire éclater 70 à 80 % d'entre eux. Rien de surprenant à ce que le ravitaillement s'interrompe en maints endroits au mois de novembre. Aucun train ne parvient plus à la *2. Armee* du 12 novembre au 3 décembre, un seul – transportant du carburant – parviendra à rejoindre la *9. Armee* entre le 9 et le 23 novembre. Ce qui n'empêche nullement Hitler, dans le même temps, de faire déporter par trains entiers les Juifs du *Reich* vers l'Est ; après, bien entendu, leur avoir confisqué leurs vêtements de laine et de fourrure pour les distribuer à la troupe. Dans l'esprit du *Führer*, la « Solution finale » à la question juive qui se profile paraît revêtir une plus grande importance que le ravitaillement de l'*Ostheer* parvenue jusqu'aux portes de Moscou…

L'ARMÉE ROUGE RECONSTITUE SES FORCES

Staline, en ce mois d'octobre qui voit la *Wehrmacht* ralentie, voire paralysée par la boue, mobilise plus que jamais des armées pour combler les énormes pertes subies par l'Armée rouge. Il convient toutefois de dissiper une légende, celle de l'intervention massive, entre octobre et décembre, de « *400 000 soldats sibériens* » à la suite de renseignements recueillis par un espion prosoviétique infiltré à l'ambassade allemande au Japon, Richard Sorge. En vérité, le nombre de divisions venues d'Extrême-Orient ainsi que leur rôle dans la bataille de Moscou ont été considérablement exagérés. En toute hypothèse, les légendes et les mystères courant autour de Sorge ont permis aux Soviétiques de dissimuler leur percée dans le domaine du décryptage des codes japonais, outre qu'ils offraient à divers écrivains allemands nostalgiques, dans le sillage de Paul Carell, l'alléchante perspective – sous couvert d'hommage – d'attribuer la défaite de la *Wehrmacht* à la trahison d'un Allemand passé au service du communisme…

Il est certes incontestable que le Japon a longtemps inquiété Staline. Le renforcement, au cours de l'été, des armées nippones en Mandchourie et en Corée, l'accroissement des incidents frontaliers pouvaient laisser craindre le pire, d'autant que le président Roosevelt n'avait pas manqué d'alerter le Kremlin quant à la probabilité d'une action belliqueuse de l'Empire du Soleil levant envers l'URSS.

▼ Mécaniciens soviétiques au travail sur un char léger T-60 en réparation. Outre des renforts arrivant de Sibérie et du reste de « l'Empire des Soviets », ces derniers vont faire feu de tout bois en essayant de remettre en état un maximum de matériels afin de barrer la route aux divisions allemandes marchant vers Moscou.
Coll. Ashuraliev

▶ Cérémonie de perception de matériels neufs (en l'occurrence des chars T-60) sous le « regard » du « Petit père des peuples », dont le portrait trône derrière l'estrade sur laquelle se tiennent des officiers. À partir de novembre 1941 et pour la durée de l'hiver, les engins sortant de la plupart des usines soviétiques arboreront logiquement une livrée hivernale réalisée grâce à un lavis spécial passé sur le camouflage standard vert des matériels russes. Côté allemand, il n'en sera pas de même et nombre de chars survivants de « Barbarossa » arriveront devant Moscou en « gris *Panzer* » ou bien camouflés avec les moyens du bord... Comme pour les soldats eux-mêmes, rien ou peu de choses auront été prévus pour les machines, en relation avec l'hiver, par l'état-major. Archives Caraktère

Mais le Japon ne bénéficie plus, depuis l'embargo américain du 26 juillet 1941, des réserves énergétiques nécessaires à une attaque de Vladivostok. La persistance des États-Unis à s'opposer à son agressive politique d'expansion l'a conduit à privilégier de plus en plus une invasion de l'Asie du Sud-Est, pour faire main basse sur le pétrole d'Indonésie et le caoutchouc de Malaisie. Cette orientation stratégique japonaise découle aussi, à Tokyo, d'une perception erronée de la situation militaire de l'Armée rouge face à l'*Ostheer*. À l'instar de l'attaché militaire nippon en poste à Moscou, les dirigeants impériaux estiment que les Allemands vont l'emporter, que l'Union soviétique s'effondrera d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de sacrifier des vies japonaises, et qu'en conséquence l'avenir de l'Empire se situe au sud, et pas au nord. Or Staline ne l'ignore nullement. Sorge a notamment garanti aux services de renseignements soviétiques, dans son dernier message du 4 octobre, que « *l'éventualité d'une attaque japonaise* [en Sibérie] *est des plus minces et qu'en tout état de cause elle n'aura pas lieu avant la fin de l'hiver. Il ne subsiste aucun doute sur ce point* ». Ce renseignement capital recoupe les informations collectées à partir du décryptage des codes diplomatiques et militaires nippons par les services du V[e] Directoire du *NKVD* (réussite qui vaudra au premier spécialiste de langue japonaise de l'unité du chiffre, S. Tolstoï, de se voir décerner deux Ordres de Lénine). Les messages chiffrés du ministère des Affaires Étrangères japonais, de même que le trafic de l'Armée japonaise de Mandchourie, révèlent en effet à cette époque un transfert de troupes nippones vers l'Indochine et le Pacifique. Les Soviétiques intercepteront et « liront » notamment un message adressé par Tokyo à son ambassade à Berlin le 27 novembre 1941 indiquant que « *les principaux efforts japonais se porteront au sud et que nous avons l'intention de nous abstenir de toute opération délibérée dans le nord* ». Les renseignements collectés par Sorge et l'équipe de Tolstoï sont également confirmés par les reconnaissances aériennes et terrestres menées en Sibérie même. L'ensemble de ces signaux a ainsi permis de donner au Kremlin une image fiable de la politique étrangère japonaise, à l'automne 1941. Ils ont sans doute contribué à ce que Staline prenne le risque de dégarnir les défenses sibériennes. Certes, la *Stavka* avait déjà procédé au transfert à l'Ouest de onze divisions des districts militaires d'Oural et de Sibérie en juin 1941, non sans appréhension (ces unités, rattachées aux 22[e] et 24[e] armées, seront anéanties ou réduites à la portion congrue à la suite de la bataille de Viazma). Mais vingt autres divisions seront acheminées sur le front allemand à compter du mois d'août, 12 d'entre elles étant affectées au théâtre d'opérations Leningrad-Volkhov, les autres étant attribuées au Front de l'Ouest et au Front de Kalinine en octobre et en novembre 1941, dont la 32[e] division de fusiliers qu'affrontera la *4. Panzer-*

▶ Début novembre 1941, une unité mécanisée soviétique équipée de chars rapides BT-7 défile sur la Place rouge, sous la neige, avant de monter au front ! On notera le rond peint en blanc sur le « cul » des engins : peut-il s'agir de peinture réfléchissante et donc de disques de conduite nocturne ? Une chose semble certaine, ces ronds ne représentent pas un insigne d'unité. Coll. Ashuraliev

◀ Une colonne de chars lourds KV-1 attend son ordre de départ pour le front ; un front qui se rapproche de plus en plus des faubourgs moscovites, où ce cliché a été pris, en novembre 1941. Dans un « style » différent de celui du T-34, le KV va lui aussi représenter une bien mauvaise surprise pour les Allemands, tankistes ou pas. La cuirasse de la machine soviétique est en effet si épaisse qu'elle peut résister à quasiment toutes les pièces allemandes (sauf le *8,8cm* et les *10,5cm* et plus en tir tendu), alors que le canon de 76,2 mm russe est capable de venir à bout de n'importe quel blindage ennemi, y compris celui du *Panzer IV* qui représente pourtant l'engin le plus puissant et le mieux caparaçonné dont les *Panzer-Divisionen* disposent à cette époque ! Archives Caraktère

Armee aux environs de Borodino à la mi-octobre. Rien d'étonnant à ce que le 21 novembre, le *Generaloberst* Halder note dans son journal l'intervention, à Toula, de « *nouvelles divisions sibériennes* ». Il est à ce titre fort possible que les Allemands, mal renseignés sur le dispositif soviétique, aient assimilé un peu trop facilement la plupart des nouvelles unités russes entrant en action à des « armées » parties de Sibérie. Au même moment en effet, la mobilisation soviétique continue de porter ses fruits : en octobre et en novembre, les 5e, 26e, 10e, 19e, 60e, 24e, 28e et 20e armées sont (ré)activées dans le secteur de Moscou, les 56e et 57e armées dans le Caucase du Nord, la 61e armée à Toula, les 30e et 28e armées à l'est de Leningrad. Il n'en demeure pas moins que les unités issues de Sibérie, quoique peu nombreuses, ont constitué des formations bien mieux équipées et entraînées que les autres divisions levées à la même époque. La production militaire soviétique s'est considérablement réduite, et atteindra son niveau le plus bas en novembre. La boue, la neige, sans avoir pour les Soviétiques des conséquences aussi dévastatrices que pour une *Wehrmacht* éloignée de ses bases, contribuent à ralentir l'approvisionnement. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que la 10e armée de réserve, pour ne citer qu'elle, entre en service sans artillerie lourde ni un seul char.

Staline peut tout de même avancer de nouvelles divisions. Mais la crise du moral moscovite, à la mi-octobre, l'a convaincu de frapper un grand coup médiatique. Le 6 novembre 1941, il prononce un premier discours destiné à raviver la flamme de la résistance russe. Le lendemain, il tient à organiser le traditionnel défilé militaire commémorant la prise du pouvoir des Bolcheviks, 24 ans plus tôt. Les généraux soviétiques doivent rameuter au jour dit 28 000 soldats, miliciens et vétérans de la Révolution, lesquels défilent dès 8 heures du matin, dans la neige et le froid, sous les yeux de Staline, qui fait remarquer à ses conseillers en désignant le ciel : « *Voyez, les Bolcheviks ont de la chance : Dieu est de leur côté !* » Le *Vojd* s'adresse alors à ses troupes : « *Camarades soldats et marins, commandants et officiers politiques, travailleurs, agriculteurs des fermes collectives, intellectuels, frères et sœurs de nos territoires occupés, qui sont tombés sous le joug des bandits allemands, glorieux partisans qui détruisent les envahisseurs allemands derrière leurs lignes !* » Le pays, poursuit-il, est en danger, mais il a déjà connu des situations périlleuses, au cours de la guerre civile. Gonflant les pertes allemandes pour réduire, de manière tout aussi invraisemblable, les pertes soviétiques, pour annoncer : « *Dans quelques mois, peut-être six, peut-être plus d'un an, l'Allemagne hitlérienne s'effondrera sous le poids de ses propres crimes. Le monde entier vous regarde, car vous seuls pouvez détruire les armées de l'envahisseur allemand.* »

▼ Alors que les envahisseurs axistes s'essoufflent dans l'immensité du territoire soviétique et commencent à manquer de matériels comme de munitions, l'industrie russe, bien que très affaiblie, parvient à produire des matériels de qualité dans une certaine quantité ; c'est le cas de ces chasseurs Mikoyan-Gourevitch MiG-3 armés d'une mitrailleuse BS de 12,7 mm et deux autres de type ShKAS de 7,62 mm. Le MiG-3 a cependant un défaut de taille : ses qualités de vol à basse altitude sont vraiment médiocres. À un point tel qu'incapable de se mesurer au Messerschmitt Bf 109, il sera reversé aux escadrilles de réserve dès le printemps 1942 ! Archives Caraktère

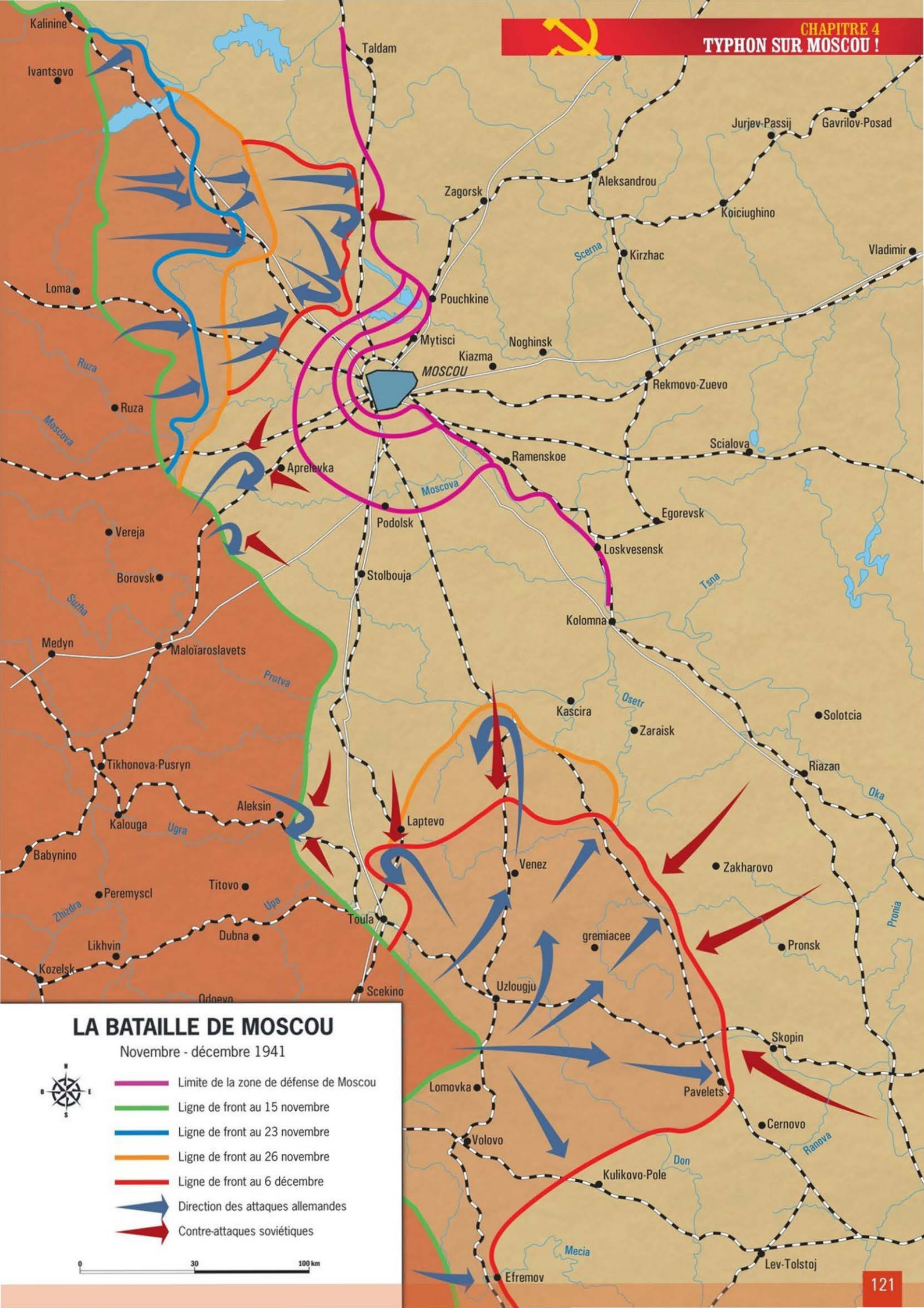
▲ Camouflage de circonstance, avec des blocs de glace (!), pour ce char léger T-60 ayant pour armement principal un canon de 20 mm TNSh. Coll. Ashuraliev

Staline refait appel aux valeurs patriotiques de la Sainte Russie : « *Cette guerre que vous livrez est une guerre de libération, une guerre juste ! Puissiez-vous être inspiré dans cette guerre par les vaillantes images de nos grands ancêtres – Alexandre Nevski, Dimitri Donskoï, Kouzma Minine, Dimitri Pojarski, Alexandre Suvorov, Mikhaïl Koutouzov* », autant de grands généraux de l'Histoire russe. « *Mort aux envahisseurs allemands !* », conclut-il. Le marxisme a laissé la place au patriotisme et à la haine de l'envahisseur.

LA REPRISE DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE

L'Armée rouge, malgré la catastrophe de Viazma-Briansk, s'est donc, de nouveau, redressée. De son côté, l'*Ostheer* s'affaiblit quotidiennement. Au 1er novembre 1941, celle-ci déplore 686 000 soldats perdus depuis le début de la campagne. Le tiers des véhicules à moteur est opérationnel. Les *Panzer-Divisionen* sont réduites à 35 % de leur valeur combative initiale. L'approvisionnement ne suit plus. Mais le Haut commandement allemand sous-estime une fois encore l'Armée rouge : alors que la *FHO*, ses services de renseignements pour le Front oriental, fixe à 160 le nombre de divisions soviétiques, et réduites à la moitié de leur force de combat, la réalité est tout autre, dans la mesure où la *Stavka* peut opposer à l'envahisseur 269 divisions et 65 brigades. Ce nouvel échec de l'espionnage allemand sera lourd de conséquences. L'*Oberkommando des Heeres*, en effet, reste encore victime de ses illusions de victoire à la suite des batailles d'encerclement d'octobre. Au lieu de prendre ses dispositions pour établir la *Wehrmacht* dans de solides positions défensives, il se croit à la veille d'asséner à l'ennemi le coup de grâce. De son côté, Hitler espère de nouveau que l'Angleterre et la Russie, considérablement affaiblies, quémanderont un armistice : « *Le fait d'admettre qu'aucune des deux forces n'est capable d'annihiler l'autre mènera à une paix de compromis* », déclare-t-il le 19 novembre. Encore faut-il étudier la faisabilité d'une offensive. C'est pourquoi, le 13 novembre, une conférence réunissant les différents chefs d'états-majors des trois *Heeresgruppen* et des représentants de l'*Oberkommando des Heeres* dirigés par le *Generaloberst* Halder, à Orcha, près de Smolensk, s'achève sur cette conclusion formulée par le chef d'état-major de Fedor von Bock : l'hiver est terrible, les difficultés innombrables, mais demeurer sur place, à moins de 50 kilomètres de Moscou, pourrait être bien pire. Un dernier effort et la campagne serait achevée !

▼ Cet obusier allemand de *15cm* a été mis en batterie, au cœur de l'hiver, dans le secteur de Moscou. La pièce a été préalablement camouflée par ses servants à l'aide de branchages. Archives Caraktère



LA BATAILLE DE MOSCOU

Novembre - décembre 1941

- Limite de la zone de défense de Moscou
- Ligne de front au 15 novembre
- Ligne de front au 23 novembre
- Ligne de front au 26 novembre
- Ligne de front au 6 décembre
- Direction des attaques allemandes
- Contre-attaques soviétiques

0 30 100 km

▶ Une colonne blindée allemande stationne dans un village d'isbas envahi par la neige. Au premier plan, un *Panzer 38(t)*, suivi d'un *StuG III kurz*, vraisemblablement un *Ausf. C/D*. À noter que les machines ont reçu un badigeon blanc en guise de camouflage hivernal, ce qui, en Union soviétique, durant l'hiver 1941-42 est relativement « rare » du côté des Allemands. En revanche, les *Panzerschützen*, eux, doivent se contenter d'un simple manteau de laine.
Archives Caraktère

▼ KV-1 de la 145e brigade blindée autonome, unité engagée contre les divisions de la *Heeresgruppe* « Mitte » marchant vers Moscou. Outre le camouflage hivernal d'un blanc immaculé (le char lui-même semble flambant neuf). On appréciera aussi « l'alvéole » faite de rondins de bois et de branchages dans laquelle le tank lourd est stationné. Cet assemblage de bois permet de soustraire la machine à la vue des « éperviers » (avions de reconnaissance) allemands mais aussi de la camoufler en cas d'observations ennemies conduites par des troupes au sol.
Coll. Ashuraliev

L'effort s'annonce toutefois titanesque. Contrairement aux objections de von Bock, qui recommande une offensive frontale, l'*Oberkommando des Heeres*, avec l'accord de Hitler, s'en tient plus que jamais à sa manœuvre en tenailles. Au nord, la *3. Panzer-Armee*, dorénavant confiée à Reinhardt et associée à la *9. Armee* de Strauss, prendra Klin et traversera le canal Moscou-Volga. Au sud, la 2. *Panzer-Armee* de Heinz Guderian enveloppera Toula et Kashira, pour opérer sa jonction avec Reinhardt à l'est de Moscou. La *4. Panzer-Armee* de Hoepner et la *4. Armee* de von Kluge avanceront vers Moscou pour assister les pinces méridionales et septentrionales de l'offensive. Le chef d'état-major de la *2. Panzer-Armee*, l'*Oberstleutnant* von Liebenstein, a beau protester : « *Nous ne sommes plus en mai, et nous ne sommes plus en France !* », l'assaut est prévu pour le 16 novembre. Paradoxalement, à cette date, deux éléments pourraient jouer en faveur des envahisseurs. Le climat, tout d'abord. Début novembre, les températures ont chuté de manière exponentielle, de – 15 °C le 12 novembre à – 22 °C le 13. Les soldats allemands, certes, manquent de vêtements adéquats et souffrent terriblement du froid, même s'ils se servent chez l'habitant (qu'ils expulsent de ses maisons), mais le gel solidifie la boue, et rend de nouveau le terrain praticable aux véhicules motorisés. Ensuite, les Soviétiques effectuent, à la mi-novembre, une série d'attaques visant à désorganiser la *Heeresgruppe* « Mitte » qui n'aboutissent qu'à accroître les pertes de l'Armée rouge. Au nord, le général Rokossovski lance une division d'infanterie, deux divisions de cavalerie et une division blindée à l'assaut des lignes de la *14. Infanterie-Division (mot.)* et de la *7. Panzer-Division*, mais si la percée est – difficilement – obtenue, l'exploitation tourne court, les cavaliers mongols de la 44e division de cavalerie étant décimés par le feu des mitrailleuses de la *106. Infanterie-Division*. Au sud, le 14 novembre, la 49e armée de Zakharkine tente de creuser un coin entre la *2. Panzer-Armee* de Guderian et la *4. Armee* de Kluge. Là encore, la percée est acquise grâce à l'intervention

◀ Groupe de skieurs soviétiques progressant de nuit dans une épaisse forêt. Sur un traîneau, trône une mitrailleuse Maxim, typique de l'Armée rouge de cette époque. Cette arme est née à la fin du XIXe siècle. Elle a été mise au point par un Américain, Hiram Maxim (d'où son surnom), vivant en Angleterre. La Grande-Bretagne mais aussi l'Allemagne du *Kaiser*, la Russie impériale et l'Autriche-Hongrie en équiperont leur armée. Après la chute du tsar, les Soviétiques continueront à la produire en masse, ce qui explique son « omniprésence » durant la « grande guerre patriotique ».
Archives Caraktère

des 415e et 60e divisions de fusiliers, et de la 5e division de la Garde, mais l'exploitation est rendue impossible par la résistance des *263.* et *268. Infanterie-Divisionen* de la *4. Armee*.

Le 15 novembre 1941, les Allemands repartent à l'offensive. Au nord, Reinhardt frappe entre la 16e armée de Rokossovski et la 30e armée de Khomenko (aussitôt destitué, remplacé par Lelioutchenko) qu'il refoule sans mal. Le 19, la *9. Armee* de Strauss franchit la Volga. Malgré le froid et les pertes, qui réduisent ses régiments à l'état de compagnies, Reinhardt s'empare de Klin, le 23 novembre. Son action se révèle directement dangereuse pour Moscou, obligeant Joukov à retirer la 16e armée sur Istra, tandis que la 30e fait mouvement vers le nord. En conséquence, la brèche entre ces deux unités se creuse, facilitant l'avance en profondeur de Reinhardt. La *7. Panzer-Division*, flanquée de la *36. Infanterie-Division* (*mot.*), finit par atteindre les berges du canal Moscou-Volga le 28 novembre, se retrouvant à 35 kilomètres de Moscou. La *Stavka* doit dépêcher une partie de ses réserves stratégiques, à savoir la 1e armée de choc et la 20e armée, ce qui se révèle décisif. Malgré l'appui des *Panzer* de Hoepner, les forces de Reinhardt finissent par être stoppées à une vingtaine de kilomètres du Kremlin, et doivent reculer… « *Le front de notre défense s'incurvait en forme d'arc*, écrira Joukov. *En certains points, il était très faible, il semblait que, d'un moment à l'autre, l'irréparable allait se produire. Mais non ! Les combattants ne perdaient pas courage, et après avoir reçu du renfort, ils reconstituaient un front de défense infranchissable.* » Joukov, avec l'accord de Staline, prépare une contre-offensive majeure avec les réserves stratégiques de l'Armée rouge, et doit concilier ces préparatifs avec la nécessité de renforcer ses lignes de défense sévèrement malmenées par les Allemands.

L'offensive de Guderian, au sud, se heurte également à de frénétiques contre-attaques de l'Armée rouge. La 49e armée de Zakharkine s'en prend aux lignes de la *4. Armee* et, avec l'aide de la 50e armée de Boldine, concentre le feu sur les avant-gardes de la *2. Panzer-Armee*. Le chef des blindés allemands relate : « *Le 17 novembre, nous eûmes des renseignements sur l'entrée en ligne de Sibériens à Uzlovaja et de nouveaux débarquements sur la ligne Riazan-Kolomna. La* 112. Infanterie-Division *eut affaire aux unités sibériennes fraîches.*

▼ Malgré le terrain rendu difficile par l'épaisse couche de neige, ces *Frontoviki* sont prêts à accueillir « l'envahisseur fasciste ». La mitrailleuse « Maxim » est parée à entrer en action…
Archives Caraktère

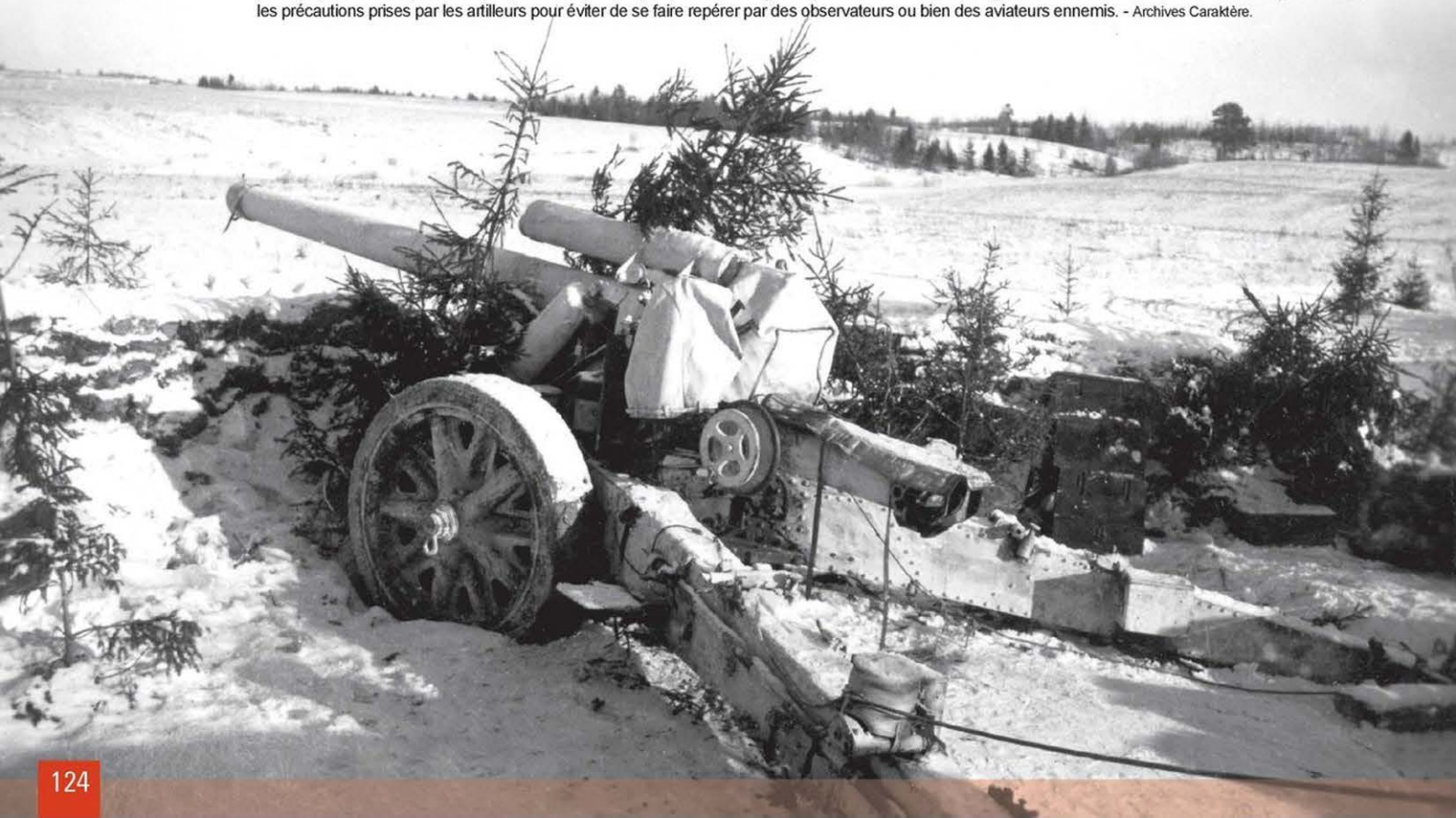
▲ Deux « stars » de l'Arme blindée soviétique cohabitent sur ce cliché, deux engins ayant, qui plus est, un lien de « parenté » technologique : au premier plan, un BT-7, au second plan, un T-34/76 ; le second s'étant considérablement inspiré du premier, notamment pour ce qui concerne sa suspension initialement conçue par l'ingénieur américain Christie. Coll. Ashuraliev

Comme en même temps des chars ennemis venant de Dedilovo entrèrent en action contre la division, les unités affaiblies ne furent plus de taille à supporter cette pression. Pour juger du comportement de la division, il faut considérer que chaque régiment avait déjà perdu 400 hommes par suite de gelures, que les armes automatiques ne pouvaient plus tirer en raison du froid, et que notre antichar de 3,7cm *se montrait inefficace en face du T-34 russe. À cet endroit se déclencha une panique qui exerça ses effets jusqu'à Bogoroditsk. Cette panique, la première de toute la campagne de Russie* [*sic*]*, fut un sérieux signe d'avertissement : la puissance combative de notre infanterie était à bout et ne pouvait plus être soumise à de lourdes épreuves.* » Guderian y dépêche la *167. Infanterie-Division* pour combler la brèche, avec succès. Dans le même temps, sa *4. Panzer-Division* est sur le point de parvenir à encercler Toula. Joukov y expédie le 2e corps de cavalerie de Belov, afin de, précise-t-il, « *rétablir la situation quel qu'en soit le prix* ». Belov reçoit le renfort de quelques tanks et « d'Orgues de Staline ». Le 27 novembre, il repousse la *17. Panzer-Division*, s'infiltre derrière les lignes allemandes. Guderian doit faire halte.

Le dernier péril, pour la capitale soviétique, vient du centre, de la *4. Armee* de Hans Günther von Kluge. Le 30 novembre, la *267. Infanterie-Division* frappe au sud-ouest de Zvenigorod, le *XX. Armee-Korps* au nord de Naro-Fominsk, et les *183. Infanterie-Division* et *20. Panzer-Division* au sud de cette localité. En deux jours, l'assaillant progresse de quelques kilomètres, se dégageant une voie vers Moscou. Le 33e armée soviétique réagit promptement, se trouve même sur le point d'encercler l'avant-garde allemande. Kluge ne songe plus qu'à sauver ses unités prématurément avancées et sonne la retraite. Son supérieur Fedor von Bock n'y croit plus, notant le 1er décembre dans son journal : « *Les combats de ces quatorze derniers jours ont montré que l'idée que l'ennemi faisant face à notre* Heeresgruppe *s'était effondré était une illusion. S'arrêter aux portes de Moscou, où converge le réseau routier et ferroviaire de presque toute la Russie orientale, revient à engager une très importante action défensive contre un ennemi bien supérieur en nombre. Les forces de la* Heeresgruppe *ne le permettent pas, même pour un temps limité.* »

La *Wehrmacht* n'est effectivement plus que l'ombre d'elle-même. L'hiver devient insupportable. La température

▼ *15cm schwere Feldhaubitze 18* (*sFH 18*) allemand en batterie dans le secteur de Moscou, durant l'hiver 1941-42. Chose rare à cette époque au sein de l'*Ostheer*, cet obusier a pu être camouflé en blanc par ses servants ; on notera aussi qu'ils ont pris le soin de déposer une couche de neige assez épaisse sur la partie supérieure des pneumatiques, sans oublier les quelques branchages disposés sur et autour de la pièce. Toutes ces mesures de camouflage trahissent les précautions prises par les artilleurs pour éviter de se faire repérer par des observateurs ou bien des aviateurs ennemis. - Archives Caraktère.



moyenne enregistrée par les stations météo de Moscou a atteint – 28°C, sans tenir compte des variables, puisque la *6. Panzer-Division* enregistre dans son secteur une température de – 35°C dans la nuit du 5 au 6 décembre. L'armement cesse, par endroits, de fonctionner. L'essence gèle, l'huile se solidifie. Le vent, écrit le *General der Infanterie* Heinrici, « *vous larde le visage de piqûres et traverse les protections qui couvrent la tête et les gants. On a les yeux qui pleurent si fort qu'on arrive à peine à y voir clair.* » Les *Landser* succombent à des crises de léthargie. « *Le pain devait être coupé à la hache*, relatera Josef Dieck, de l'*Artillerie-Regiment 71. Les paquets renfermant les produits de premier secours ont durci comme du bois, les instruments d'optique cessaient de fonctionner, la peau des mains restait gelée aux fusils. Les blessés mouraient de froid en quelques minutes dans la neige.* »

◀ Dotée de camions d'une fiabilité relative, mal adaptés à la progression en tout-terrain et pas assez nombreux, et quasiment privée de semi-chenillés, l'Armée rouge va très tôt dans la guerre se trouver une spécialité : celle de faire transporter ses *Frontoviki* sur des chars, comme ici ! Ce couple « char-fantassin » perdurera jusqu'au dernier jour de la Seconde Guerre mondiale. L'avantage de ce « dispositif tactique » est bien entendu l'étroite coopération existant entre l'engin et les fantassins. Quant à son principal défaut, il tient dans les taux de pertes élevés des *Frontoviki* souvent pris, sans la moindre protection, dans des duels de chars ou bien sous des barrages d'artillerie, sans oublier les champs de mines, endommageant ou détruisant leurs « montures »...
Archives Caraktère

ÉCHEC AUX PORTES DE MOSCOU

Le 5 décembre 1941, l'Armée allemande est ainsi stoppée à une poignée de kilomètres de la capitale russe. La *Division SS* « Das Reich » a atteint les faubourgs de Lenino, à 17 kilomètres au sud de la ville, sur la route Istra-Moscou. À ses côtés, la *11. Panzer-Division* a été clouée à Krïoukova, à 18,5 kilomètres de Moscou. L'*Unteroffizier* Gustav Schrodek écrira dans son journal : « *Les températures ont chuté jusqu'à – 35°C et nous étions incapables d'aller plus loin. Moscou n'était qu'à une heure de route pour les* Panzer, *mais sans appui d'infanterie, ils ne pouvaient que demeurer sur place, dans la neige, et attendre. Nous nous sommes sentis isolés, virtuellement abandonnés.* » Au centre, le 30 novembre, la *2. Panzer-Division* entre dans Krasnaïa Poliana, à portée d'obus de la capitale soviétique, puis atteint le terminus de la ligne de l'omnibus moscovite. Même « succès », sur sa droite, pour la *106. Infanterie-Division* qui parvient à un arrêt de la ligne de tramway à 16 kilomètres de la capitale. « *Nous nous sommes arrêtés et avons contemplé les sièges de bois sur lesquels des milliers de Moscovites s'étaient assis et avaient attendu le tramway pour prendre la route de Moscou*, témoignera le *Leutnant* Haape. *Il y avait une vieille boîte en bois attachée au mur. Je l'ai fouillée et j'en ai extrait une poignée de tickets de tramway usagés. Nous distinguions les caractères en cyrillique qui, nous le savions, épelaient le nom : Moscou !* » Aucune de ces unités n'ira plus loin. Car le pire reste encore à venir : le 6 décembre, en effet, l'Armée rouge, engageant de nombreuses formations de sa réserve stratégique, passe à la contre-offensive sur l'ensemble du front moscovite.

▼ « *Sortant des bois et de la pénombre, glissant sur leurs skis, soulevant des nuages de neige, hurlant comme des loups, ils ne craignaient pas la mort... car il l'apportait avec eux !* » Témoignage d'un soldat allemand demeuré anonyme, ayant participé à la bataille de Moscou.
Archives Caraktère

▶ Autre engin de la colonne allemande déjà décrite page 122, en l'occurence, un *StuG III* à canon court de *7,5cm*, possiblement un *Ausf. C/D*. Contrairement à une légende bien établie, les équipages de *StuGe* n'attendront pas de disposer d'une pièce longue de 43 puis 48 calibres pour « s'adonner aux joies » du combat antichar. Disposant d'une munition spéciale, dès les premiers jours de « Barbarossa » puis tout au long de la campagne, ils n'hésiteront pas à engager les machines adverses pour appuyer les *Landser* ou briser les contre-attaques mécanisées des Soviétiques. Et, déjà, ils rencontreront quelques succès retentissants.
Archives Caraktère

▼ Un BT-7 suivi d'un T-26 *Ekranami* (surblindé) progressent dans la neige, au cœur d'une immense forêt de conifères typiques de la région de Moscou. Dans les deux cas, nous avons affaire à des matériels déjà anciens voire déclassés au regard de machines plus récentes et plus puissantes, à l'instar des KV ou T-34 ; il convient toutefois de garder présent à l'esprit que de tels chars peuvent encore rendre de réels services, surtout si on les compare à certains modèles allemands, comme les *Panzer I* et *II* ou encore le valeureux mais vénérable *Panzer 35(t)* qui équipe encore en masse la *6. Panzer-Division* !
Archives Caraktère

Les causes de l'échec allemand n'ont cessé, depuis, d'être discutées. Pour les Allemands, aucun doute : c'est le climat qui a stoppé leur avance, en embourbant leurs troupes en octobre, puis en les frigorifiant à partir de novembre. Les historiens soviétiques, puis russes, ont rétorqué que seule l'Armée rouge était parvenue à stopper l'envahisseur, alléguant que les défenseurs avaient, également, souffert de la boue et du gel, dont il convenait également de ne pas en exagérer l'ampleur. Un examen serré de la chronologie de l'opération « Taifun » permet toutefois d'y voir plus clair.

Indéniablement, à l'issue des manœuvres d'encerclement de Viazma et Briansk, l'*Ostheer* a littéralement éventré le front soviétique. Mais les difficultés d'approvisionnements de la *Heeresgruppe* « Mitte » se sont alors aggravées, outre que 48 de ses divisions se sont consacrées à l'éradication des forces russes encerclées. Ces deux facteurs, toutefois, n'ont pas empêché le groupe d'armées de Fedor von Bock de reprendre son avance. Or, les rapports militaires allemands, de même que le courrier ou les journaux intimes des différents officiers et soldats de la *Wehrmacht,* soulignent dans leur ensemble le ralentissement de l'offensive du fait de l'embourbement. Contrairement aux assertions intéressées des historiens soviétiques, il ne s'agit donc pas là, de la part des Allemands, d'une excuse formulée après coup pour justifier leur échec. Quoique la pluie et la boue aient varié par leur ampleur d'un secteur à l'autre, et d'une période à l'autre (la deuxième et la quatrième semaines d'octobre constituant les points culminants du phénomène), il n'en demeure pas moins qu'elles se sont abattues sur une armée qui rencontrait, déjà, des complications dans son ravitaillement. Elles ont également réduit les capacités d'intervention de la *Luftwaffe*, et remis en cause sa supériorité aérienne, pourtant essentielle dans les victoires de Briansk et Viazma. « *Nos espoirs intrépides disparaissent dans la neige et la pluie* », écrira un

officier supérieur de la *Luftwaffe*, Otto Hoffmann von Waldau, à la mi-octobre. Les missions aériennes ont dû être drastiquement réduites, en particulier les vols de reconnaissance, outre que l'approvisionnement des aérodromes s'est réduit.

La dégradation climatique a ainsi frappé une armée qui commençait à donner des signes d'usure et d'essoufflement, ce qui ne l'empêchera pas de percer la ligne de défense de Mojaïsk dans les deux semaines suivantes. Dès lors, le mauvais temps n'explique pas tout, et il importe de mettre l'accent sur cet autre facteur, tout aussi décisif, en l'occurrence le plan « Taifun » lui-même. À la suite des encerclements de Briansk et Viazma, la *Wehrmacht* s'est obstinée à privilégier des opérations de débordement, au nord et au sud, quitte à dégarnir ses forces au centre. De fait, à supposer qu'elle eût pu juguler plus efficacement l'impact du mauvais temps, elle n'aurait pas nécessairement réussi à s'emparer de la capitale, car tel n'était pas son objectif. Moscou, comme Kiev, comme Leningrad, devait succomber à un gigantesque encerclement qui se solderait du même coup par la destruction des armées de Joukov. Une telle chimère revenait à accentuer les exigences formulées aux *Landser*, ce au mépris du climat et du potentiel militaire soviétique. À l'inverse, et suivant les recommandations de von Bock, un assaut direct, au centre, et avec l'aide des *Panzer-Armeen* agissant sur les flancs, avait davantage de chances, en cette mi-octobre, d'aboutir à une conquête rapide de la ville. Rappelons qu'au même moment le pouvoir soviétique a vacillé sur ses bases. La décision d'évacuer les administrations gouvernementales vers Kouibychev a en effet contribué à déchaîner la panique dans la capitale. Dès lors, à supposer l'Armée allemande fonçant sur Moscou, Staline aurait-il pu reprendre en main son régime, son peuple, ses troupes ? Lui-même, à cet instant précis, s'est révélé hésitant, oscillant entre la fermeté et l'abattement, et aurait pu être conduit à quitter le Kremlin pour rejoindre Kouibychev, ce qui n'eut pas manqué d'accentuer les désordres civils moscovites. Cette vacance du pouvoir n'aurait certainement pas facilité l'action de Joukov, ni la mobilisation des armées de réserve, ni même la préparation de l'Armée rouge en vue d'organiser des combats de rues comme elle s'y attachera l'année suivante à Stalingrad.

Bref, la boue a ralenti l'envahisseur, elle ne l'a pas stoppé. Elle a surtout rendu définitivement obsolète sa stratégie d'encerclement, laquelle était initialement peu réaliste et était loin de devoir être couronnée de succès. La *Wehrmacht* a ainsi été essentiellement victime de ses propres choix opérationnels, négligeant le facteur climatique à l'origine, puis sous-estimant l'ennemi, maintes fois abattu, maintes fois ressuscité.

▲ Groupe de chars T-34/76 de la 1re brigade blindée de la Garde embusqué à l'orée d'une forêt, dans la zone des défenses avancées de Moscou, en novembre 1941. Avec son moteur diesel et sa mécanique rustique, le T-34 est une machine qui supporte bien mieux les rudes conditions du climat russe que n'importe lequel des *Panzer* allemands. Si l'on ajoute à cela sa suspension de type Christie, son blindage incliné et son canon de 76,2 mm, on obtient certainement le meilleur char engagé de part et d'autre lors de « Barbarossa ». Il convient toutefois de dire que l'engin n'est pas exempt de défauts importants, à commencer par le fait qu'il n'emporte que quatre hommes d'équipage, ce qui contraint le chef de char à multiplier les tâches.
Coll. Ashuraliev

◀ Habitués à des hivers plus que rudes et ayant retenu les leçons de la guerre d'Hiver contre les Finlandais (1939-40), les Soviétiques ont formé des unités parfaitement adaptées aux conditions climatiques : vêtus de capotes blanches imperméables, ces *Frontoviki* se déplacent à ski sur une neige parfois épaisse de plusieurs dizaines de centimètres !
Archives Caraktère

▶ En matière de propagande, Allemands et Soviétiques se valent : ici, une colonne de fusiliers russes circulant dans le secteur de Moscou à bord de side-cars BMW R12 capturés sur l'ennemi, en décembre 1941. Les machines semblent être en parfait état de marche, malgré les milliers de kilomètres parcourus, l'épreuve du feu et les conditions climatiques... On notera la présence d'une mitrailleuse légère russe Degtyarev DP-28 de 7,5 mm montée sur le panier du véhicule de tête de colonne.
Droits Réservés

Dans ces conditions, l'incapacité du Haut commandement allemand à s'adapter à la situation a lourdement pesé dans son échec. En ce sens, il est effectivement probable que le sort de Moscou se soit joué au cours de ces trois semaines d'octobre qui verront la région devenir un gigantesque champ de boue, et la *Wehrmacht* n'en persister pas moins dans son illusion de rééditer ses précédentes *Kesselschlachten*. Il n'est guère niable que Joukov, quoi qu'il en dise, ait gagné là du temps pour reconstituer ses forces et tirer parti de l'immense réservoir d'hommes de la Russie. Il pouvait se prévaloir, de son côté, et à l'inverse de la *Wehrmacht*, de lignes de ravitaillement plus proches et plus denses, outre que la défense du noyau de Moscou lui permettait de renforcer plus rapidement sa ligne de front face aux mouvements dispersés de l'*Ostheer*. Mieux encore, l'aviation soviétique a bénéficié d'un ravitaillement adéquat, et d'aérodromes bien équipés. Il n'en demeure pas moins qu'en préparant sa contre-offensive il prenait de sérieux risques de voir s'effondrer ses lignes de défense...
Toujours est-il que lorsque l'offensive allemande reprendra à la mi-novembre, l'occasion sera passée. Staline a ramené l'ordre à Moscou. La *Stavka* a pu établir une nouvelle ligne de défense, alors que l'*Ostheer* était on ne peut plus mal approvisionnée. Le Haut commandement allemand, de surcroît, a persisté encore et toujours dans l'erreur de ne pas concentrer ses forces et d'opter pour une offensive d'encerclement, dispersant ses efforts et rallongeant ses voies de communication. Le froid a contribué à paralyser l'agresseur, mais n'a pas constitué, à cette date, le facteur clef de l'échec, à l'inverse de la résistance soviétique. L'Armée allemande est certes parvenue en banlieue moscovite, mais parce que, d'une part, l'Armée rouge n'a pas engagé toutes ses réserves, se préparant à la contre-offensive, et, d'autre part, ses armées avancées se sont initialement affaiblies en lançant, avant le déclenchement de la phase finale de « Taifun », une série d'assauts inutiles pour désorganiser l'adversaire.

▶ Pour fondre sur les positions ennemies, rien de tel que des chars (ici, un T-34 et un T-26), tractant des traîneaux sur lesquels des fantassins camouflés en blanc et chaussés de skis ont pris place ! Une technique qui sera d'ailleurs reprise par nombre d'unités allemandes engagées à l'Est tout au long de la guerre, notamment la célèbre *1. Skijäger-Brigade* formée en septembre 1943 et qui sera élevée au rang de division en juin 1944.
Archives Caraktère

◀ Ce *Panzer II Ausf. F*, blessé à mort sur la route de Moscou, n'ira pas plus loin... La carcasse, du moins ce qu'il en reste, tant le char semble avoir été cannibalisé, est placée sous la surveillance d'une sentinelle russe.
Coll. Ashuraliev

ET SI ?

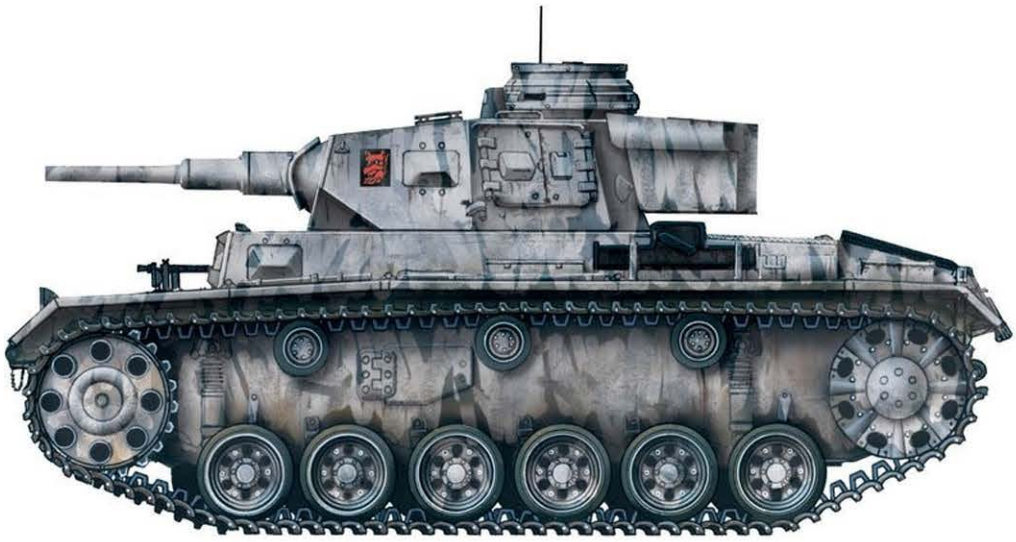
Qu'aurait, enfin, apporté la chute de Moscou à l'Allemagne ? À supposer que l'encerclement des armées de Joukov ne se soit pas produit, leur permettant de s'échapper, la perte d'un tel centre de communications ferroviaires et routier n'en aurait pas moins suscité de considérables difficultés de redéploiement à leur encontre. Les Allemands auraient également fait main basse sur la première région économique et démographique du pays – et qui l'était restée malgré les évacuations d'usines et de la population – à une époque où la production industrielle d'URSS connaissait son plus bas niveau, et où le taux de mortalité chez les évacués s'était aggravé. Il ne faut enfin pas négliger l'impact psychologique qu'aurait représenté une victoire allemande à Moscou sur les autres secteurs fronts, en particulier celui de Leningrad, et sur les capitales étrangères, telles que Washington. Pour finir, il est loin d'être certain que Staline aurait décidé de poursuivre la lutte, sa légitimité politique pouvant subir une nette éclipse à la suite de cet éventuel désastre supplémentaire.

Bref, s'il est toujours difficile de refaire l'Histoire, en tenant compte des « tendances lourdes » et de la contingence, il y a toutefois lieu d'en conclure que les espoirs de Hitler formulés à Goebbels en septembre 1941 n'étaient pas si infondés, à supposer que ses troupes aient défilé sur la place Rouge. L'arrêt de l'*Ostheer* devant Moscou a privé le *Reich* d'une chance non négligeable de gagner la guerre à une époque où l'arsenal des démocraties américain ne fonctionnait pas encore à plein régime ! ■

▼ *Sturmgeschütze III Ausf. C/D* capturé par les Soviétiques lors d'une offensive allemande en direction de la capitale des Soviets. À cette époque, comme les autres nations alliées, les Russes ne possèdent aucun équivalent au *StuG* dans leur propre arsenal. L'équipage a peint le mot « Vengeance » sur le flanc du canon d'assaut allemand.
Archives Caraktère

Sturmgeschütz III Ausf. B
1. Batterie, Sturmgeschütz-Abteilung 192
Kalouga, front de Moscou, URSS,
novembre 1941

AMD Panhard 178 / Panzerspahwagen P178 204(f)
7. Panzer-Division
Secteur de Moscou, URSS, novembre 1941



Panzer III Ausf. H
2. Kompanie, Panzer-Regiment 31
5. Panzer-Division
Secteur de Moscou, URSS,
novembre 1941

Sturmgeschütz III Ausf. C
Unité inconnue
Armée rouge
URSS, hiver 1941-42

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2010

T-60
21e brigade blindée
Armée rouge
Turginovo, secteur de Kalinine, URSS,
octobre 1941

T-34/76 modèle 1941
8e brigade blindée
Armée rouge
Mednoe, secteur de Kalinine, URSS,
octobre 1941

3K modèle 1931 de 76 mm antiaérien
sur châssis de camion YaG-10
Unité inconnue
Armée rouge
Moscou, URSS, novembre 1941

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2010

BATAILLES & BLINDÉS

Alors que l'été 1941 s'achève, chaque jour qui passe, *Panzer* et *Landser* s'enfoncent toujours un peu plus vers l'Est, face à une Armée soviétique surprise en pleine réorganisation et désormais au bord de l'effondrement final !
Au nord, Leningrad et sa population sont coupées du monde par les mouvements de la *Wehrmacht* et des Finlandais : la cité ne doit pas être conquise, mais affamée puis anéantie par un siège…
Au sud, la destruction des armées d'Ukraine ouvre la route de la Crimée et de la boucle du Don aux divisions de l'Axe. Mais la *Heeresgruppe* « Süd » reste le « parent pauvre » de l'*Ostheer* et, malgré de brillants succès, les Allemands sont bientôt contraints de ralentir le rythme de leur progression. Jusqu'où iront-ils ?
Au centre, Leningrad assiégée, l'Ukraine conquise, l'Armée rouge une fois de plus en déroute, la *Wehrmacht* reprend l'offensive, engageant près de 2 millions d'hommes appuyés par 1 800 chars, 14 000 canons et 1 390 avions. L'objectif ? La destruction du gros des forces soviétiques dans la région de Moscou, ce qui, en cas de succès, déboucherait inévitablement sur la chute de la capitale des Soviets et fort probablement sur celle du régime stalinien.
Mais au-delà de ces aspects stratégiques, la guerre sur l'*Ostfront* est aussi et surtout un conflit idéologique : pour le *Führer* et ses partisans, à la conquête de l'espace vital du *Reich* doit s'ajouter l'anéantissement de tout un système politique – le « judéo-bolchevisme ». En cela, « Barbarossa » n'est pas une campagne comme les autres, c'est une croisade nazie, une véritable *Vernichtungskrieg*, une impitoyable guerre d'extermination !

Après un premier tome plébiscité par la très grande majorité d'entre vous, Nicolas Bernard et la rédaction de Batailles & Blindés vous proposent de retrouver *Landser* et *Frontoviki* engagés dans une lutte à mort sur l'*Ostfront*. Illustrés de nombreuses photos inédites et de profils, renseignés par des cartes, rédigés à partir d'archives et des travaux historiques les plus récents, les textes de ce hors-série vous permettront de suivre les grandes opérations de l'automne et de l'hiver 1941, mais aussi de prendre la mesure du caractère radical et inhumain de cette titanesque campagne !

BARBAROSSA
TOME 2

Batailles & Blindés Hors-série n° 12
France, Belgique : 14,90 €
Italie - Port. Cont. - Lux. : 15,50 €
Suisse : 25 CHF - Canada : 25$C

M 02031 - 12 H - F: 14,90 € - RD